MEMOIRE
DE
KILPAR

N. 15. cas. 9.

AUTORE:
L. J. DE MONTAGNAC
1ª edizione
(BARBIER "OUVRAGES
ANONYMES, vol III°,
PAGINA 212/215)

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR.
PREMIERE PARTIE.

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

Par M. D... M... C... D...

PREMIERE PARTIE.

Decet autem viros fortes optima desiderare, sed ferre quæcunque incidunt.

Louise Morand Turinetti

A PARIS,
Chez la veuve DUCHESNE, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MADAME
LA COMTESSE
DE BEAUH...

MADAME,

Une jeune & belle femme eſt l'objet le plus intéreſſant qui puiſſe fixer nos regards ; mais ſi elle brille par la beauté de l'ame, ſi aux graces de l'eſprit elle réunit les qualités du cœur, ſi elle eſt

douce, bienfaiſante, ſi le malheur trouve chez elle un appui, Madame, elle mérite l'adoration du genre humain; je vous ai peinte ſans y penſer; les perſonnes qui ont le bonheur de vous connaître, ne trouveront pas le portrait flatté. Je vous dois beaucoup ſans doute, Madame; mais j'aurais cru me manquer à moi-même, ſi la reconnaiſſance m'avait fait trahir la vérité. Plus je ſuis malheureux, plus je dois la reſpecter cette vérité ſainte, ſi méconnue aujourd'hui; me rendre ſuſpect d'adulation, ce ſerait me deshonorer. Je vous ai vue, au récit

d'une action vertueuſe, treſſaillir de joie. Qui connoît ſi bien le prix de la vertu, doit la poſſeder dans un degré éminent. Faire le bien, *me dites-vous un jour, & je ne l'oublierai jamais*, c'eſt faire ſon devoir ; comment peut-on y attacher du mérite ? *C'eſt dans votre cœur que vous avez puiſé cette expreſſion, Madame, c'eſt en vous faiſant une douce habitude de le pratiquer, ce bien, que vous avez appris à ne pas y attacher du mérite. D'après une façon de penſer ſi noble, j'ai oſé vous préſenter mon Ouvrage, vous y avez trouvé des*

ſentimens, vous l'avez honoré de votre ſuffrage, vous avez bien voulu permettre qu'il parût ſous vos auſpices ; voilà ſans contredit le prix le plus glorieux de mon travail. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

M.., C... D..

AVANT-PROPOS.

DES Mémoires, des Aventures ; encore un Roman ! va-t-on dire, au titre ſeul de cet Ouvrage ; & un Roman qui ne contient que ce qu'on lit partout ! Je ſupplie qu'on ne me juge qu'après m'avoir lu ; je ſuis bien trompé, ſi on n'en a alors une toute-autre idée.

La plûpart des faits qu'on trouvera ici, ſont vrais, je dis ceux-même qui paraiſſent le moins vraiſemblables. J'oſe aſſurer que l'intérêt s'y ſoutient juſqu'à la fin. On y voit un homme vertueux qui ſuit quelquefois le chemin battu du vice ; mais

qui bientôt ramené par ſes remords & par ſon penchant naturel, rentre dans le ſentier de la vertu. Bon citoyen, bon mari, bon pere, ami reconnaiſſant & ſenſible, plein d'humanité, dur à lui-même, mais indulgent pour les autres, poſſédant en un mot preſque toutes les vertus avec très-peu des faibleſſes attachées à la nature humaine; faibleſſes qui diſparaiſſent bientôt avec le premier feu de la jeuneſſe, pour faire place aux ſentimens les plus ſublimes, qu'il déploie dans les occaſions les plus critiques.

Les événemens de cette Hiſtoire, ou de ce Roman, qu'importe le nom, ſortent de l'ordre ordinaire, ils piquent par leur

ſingularité, ils amuſent par leur variété, ils inſtruiſent par les réflexions qui en découlent tout naturellement. Tous les devoirs de la vie civile y ſont tracés avec le pinceau de la vertu. Il paraît que l'Auteur Anglais n'a eu d'autre objet que de la faire aimer; il s'eſt attaché à prouver qu'elle remplace tous les biens qui nous manquent, qu'elle nous fait braver, l'exil, la pauvreté, l'ignominie; qu'il n'eſt point de vrai bonheur ſans elle, & que ſemblable aux rayons du ſoleil, ſon aſpect bienfaiſant diſſipe les malignes influences qu'une étoile funeſte avait répandues ſur le cours de notre vie : on dirait qu'il a pris pour texte la fameuſe ſtrophe de

l'Ode d'Horace. *Juſtum & tenacem,* que M. de Voltaire a ſi bien rendue dans les Vers ſuivans.

Les flots impétueux,
La mer qui gronde, & s'élance;
La fureur & l'inſolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers Tyrans la vangeance
N'ébranlent point la conſtance
D'un cœur ferme & vertueux.

Il me ſemble, ſi je ne me fais illuſion, qu'il a rempli ſon objet.

Le ſéjour que fait pendant quelques années dans une Iſle déſerte le Héros de l'Hiſtoire, avait d'abord déterminé le Traducteur à l'intituler le *Nouveau Robinſon ;* mais ayant appris qu'il avait paru les années précédentes un Livre ſous le même titre, il s'eſt décidé d'autant plus volontiers à le changer, que,

ſi le Chevalier de *Kilpar* paſſe, comme *Robinſon*, quelques années dans une Iſle où la tempête l'a jetté, il y jouit de toutes les douceurs de la vie, avec une épouſe chérie & un ami reſpectable; plan, comme on le voit, bien différent de celui de *Robinſon*, & tout autrement intéreſſant.

Cet Ouvrage me fut envoyé manuſcrit de *Londres*, il y a quelque tems; on l'attribue au célebre M. *Fielding*. Je le lus avec le plus grand plaiſir; je ſouhaite que la traduction libre que j'en ai faite plaiſe autant au Public. J'ai tâché de conſerver les beautés de l'original en les appropriant à notre goût; j'ai ſupprimé quelques deſcriptions

que j'ai trouvées trop libres, quelques converſations, qui, quoique remplies des plus grandes beautés par le naturel qui y regne, auraient pû choquer la délicateſſe de nos mœurs, quelques détails qui m'ont paru ralentir l'intérêt. L'Ouvrage eſt de même, que la plûpart des Romans Anglais, écrit en Lettres; je penſe, & je ne ſuis pas le ſeul, que la forme épiſtolaire nuit à la rapidité de l'action; c'eſt ce qui m'a fait adopter la diviſion par Livres; voilà à-peu-près tous les changemens que je me ſuis permis. Si on goûte mon travail, je pourrai peut-être dans la ſuite haſarder encore quelque choſe dans le même genre. Je compare la Républi-

que des Lettres au Parlement d'Angleterre, dans lequel les Membres de la *Chambre des Communes* s'eſtimentautantque les Pairs qui compoſent la *Chambre Haute*, & ne ſont pas moins qu'eux les Arbitres des Loix, & les organes de la vérité.

Un Roman intéreſſant, bien écrit, a par-deſſus l'Hiſtoire, le mérite de ne peindre, & de ne faire aimer que la vertu; d'ailleurs, à proprement parler, n'eſt-il pas l'hiſtoire du cœur humain & le tableau fidelle de nos mœurs. » Croit-on, dit-un de » nos plus célebres Ecrivains, » qu'une excellente Scène dra- » matique, un excellent Ro- » man, & tant d'autres Ouvra- » ges qui ne paſſent que pour

» agréables, ne donnent pas
» beaucoup à méditer quand ils
» ſont bien lus, & par conſé-
» quent beaucoup à apprendre?

Il eſt vrai que cet Auteur ne parle que de l'excellent, & que je ſuis bien loin d'y atteindre. Mais enfin, privé de mon état, je n'ai d'occupation que celle que je me donne; & je crois qu'il vaut autant paſſer ſes momens de loiſir à faire ou à traduire des Romans, fuſſent-ils médiocres, qu'à courir les Cafés, les Promenades, les Spectacles, qu'à promener en un mot ſon inutile oiſiveté dans les rues de Paris. Si l'on peut mieux employer ſon tems, on conviendra auſſi avec moi qu'on peut l'employer plus mal.

MEMOIRES

DU CHEVALIER

DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE PREMIER.

VOUS exigez, *Milord*, que je donne au Public le détail des événemens ſinguliers qui ont agité le cours de ma vie. Vous croyez qu'il en ſera ſatisfait. Un homme qui a eſſuyé tant de revers, qui les a ſupporté avec tant de courage, qui, ſuſpendu ſur des abymes, & dans

ces ſituations terribles, où tous les reſſorts de l'ame relâchés lui font enviſager la mort comme le terme de ſes peines, a toujours été égal à lui-même; un tel homme, m'avez-vous ſouvent dit, eſt fait pour ſervir de modèle. C'eſt pouſſer trop loin, Milord, les bontés dont vous m'honorez. Je conviens qu'on trouvera dans mon hiſtoire des faits intéreſſans; mes faibleſſes, mes ridicules, mes travers & mes fautes pourront inſtruire; mes remords & mes malheurs pourront toucher; que les cœurs ſenſibles verſent des pleurs, que les cœurs dépravés ſentent le vuide de leurs faux plaiſirs, que les cœurs vertueux perſéverent dans le bien, que la lecture de cet ouvrage puiſſe perſuader aux uns & aux autres, que la pratique conſtante de la vertu peut ſeule eſſuyer les larmes que les injuſtices de la fortune arrachent quel-

que fois au courage le plus ferme ; que ſeule elle peut rendre l'homme heureux ; je n'en demande pas davantage.

Mes infortunes ont commencé dès le berceau. Je ſuis d'une des plus anciennes maiſons de la principauté de Galles, tombée par une ſuite de malheurs dans la pauvreté. Mon pere, né avec des talens & de l'ambition, chercha avec empreſſement les occaſions de la relever, après avoir ſuivi pendant quelques années le parti des armes, il ſe jetta dans la négociation. Il y réuſſit ; on l'envoya ſucceſſivement *à Lisbonne*, *à Madrid* & *à Vienne*. C'eſt dans cette Ville que je naquis. Mon pere était alors âgé de plus de ſoixante ans. Son bien conſiſtait dans un revenu conſidérable, ſur lequel il avait fait de groſſes réſerves. Son deſſein était d'acheter une terre qui avait apartenu autrefois

à mes Ancêtres, & de s'y retirer avec ſa famille. Ma mere fit le voyage de Londres pour accélérer cette affaire. Elle avait mené avec elle mes trois ſœurs & moi, c'étaient tous ſes enfans. A peine eſt-elle arrivée, qu'on lui apprend la mort du meilleur des maris, dont la conduite avait mérité les éloges, & s'attira les regrets du Roi *Georges II.* Quelle nouvelle ! quel coup de foudre ! Il eſt rare qu'un malheur arrive ſeul. Un ſcélérat de Sécrétaire que mon pere avait inſtitué ſon exécuteur teſtamentaire, diſparut avec cinquante mille livres ſterling. Nous voilà donc ruinés, il ne reſta à ma mere que deux mille livres & une petite penſion de cent livres, que lui accorda la Cour.

J'étais trop jeune pour ſentir la grandeur de la perte que je venais de faire ; j'entrais alors dans ma

ſixieme année. Ma mere ne négligea rien pour mon éducation ; elle m'envoya à Oxfort. J'y fis mes études avec ſuccès, je paſſe rapidement ſur des détails peu intéreſſans.

J'étais parvenu à ma ſeizieme année ; la guerre venait de s'allumer avec la France. Ma mere demanda de l'emploi pour moi, elle en obtint ſans difficulté. Je me préparais à un exercice public de Philoſophie. On m'apprend qu'il faut partir pour la Flandres. Cette nouvelle me pénétra.

Né avec un caractere doux & ſérieux, la profeſſion des armes ne paraiſſait pas me convenir. Ma liaiſon avec un jeune *Quakre* avait encore fortifié mon horreur naturelle pour l'effuſion du ſang humain. Je déclarai ma répugnance à ma mere ; elle y fit peu d'attention. Je me vis contraint d'obéir. Il me fallut quitter des Maîtres qui m'aimaient, des étu-

des qui faiſaient mes délices, ce ne fut pas ſans verſer bien de larmes.

Me voici à l'armée du Duc de Cumberland. Le Régiment dans lequel je ſervais, fut envoyé à Berg-op-Zoom. Je pourrais vous peindre ici la vie du militaire dans l'oiſiveté des garniſons, je pourrais vous dire que la table, le jeu & le caffé partagent ſes momens. Je pourrais vous donner une idée des *turlupinades groſſieres*, *des fades quolibets*, des propos avantageux & *mauſſades* qui ſont le ſujet des converſations des *Auberges*. Je pourrais vous repréſenter une troupe de jeunes-gens légers par caractere, badins par air, évaporés par choix, déſœuvrés par état, méchans ſans deſſein, parlant ſans rien dire, raſſemblés ſur une place, où accablés du poids du tems ils exercent indifféremment la ſatyre ſur tout ce qui s'offre à leurs yeux.

Mais qui ignore cela, Milord ? J'ai à vous entretenir de choſes plus intéreſſantes. Je touche à un événement qui fait époque dans l'hiſtoire de ma vie.

Mon logement était ſitué dans un endroit très-écarté. J'étais occupé une nuit à lire Seneque ; je crus entendre ſous mes fenêtres des ſanglots étouffés. Je m'approche. L'obſcurité ne m'empêcha pas de diſtinguer une femme que deux hommes traînaient avec violence. Je ne balançai pas un inſtant ; armé de ma ſeule épée, je vole à ſon ſecours ; cette femme reprenant courage à ma vue, redoubla ſes efforts pour ſe débarraſſer. *Meſſieurs*, dis-je avec toute la douceur que je pus mettre dans mon ton, par l'humanité, par l'honneur, pour votre propre intérêt, j'oſe vous prier de remettre cette perſonne en liberté ; de quoi te

meſles-tu, me répondit brutalement l'un d'eux, paſſe ton chemin, c'eſt ce que tu as de mieux à faire ; & ce que je ne ferai pas, répondis-je ſans m'émouvoir. Je dois mon ſecours à la faibleſſe opprimée. Mais évitons les extrêmités toujours facheuſes. Que les remords, que le repentir, vous portent à faire une bonne action.

Toute la fermeté du ſang-froid à l'âge de dix-ſept ans, allez-vous vous écrier, Milord. Songez un peu, je vous prie, à mes converſations avec le jeune *Quakre*; la nature m'avait doué d'ailleurs d'une force du corps extraordinaire ; & mon eſprit n'eut point d'enfance ; on ne répondit qu'en mettant l'épée à la main, & en fondant ſur moi avec furie ; je me défendis avec courage ; la jeune perſonne qu'on avait remiſe en liberté ; trop ſaiſie pour s'enfuir, cria de toutes ſes forces ; quelqu'un paſſa

dans une rue voiſine ; mes aſſaſſins eurent peur ; & trouvant une réſiſtance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, ils prirent la fuite. Vous vous êtes ſans doute trouvé, *Milord*, dans ces momens ſi doux où l'ame toute glorieuſe du beau trait qu'elle vient de faire, ſe réplie ſur elle-même avec une ſecrette complaiſance, y dévéloppe ce ſentiment délicieux dont la vertu eſt le principe, en goûte les effets par le plaiſir pur, qui, ſi je peux m'exprimer ainſi, lui donne une nouvelle vie ; nous voyons alors ſans nuages toute la nobleſſe de ſon origine, ſi quelque choſe peut autoriſer la vanité, ce ſont de telles ſituations.

Je m'approchai de la perſonne que je venais de ſecourir ſi heureuſement ; elle avait perdu l'uſage de ſes ſens ; je la ſoulevai doucement, & la portai dans mes bras juſqu'à mon

appartement ; précieux fardeau ! qu'il me parut léger ! Je ne pouvais pas diſtinguer les traits de ſon viſage ; mon imagination y ſuppléa, elle ne me trompa point ; mes mains étaient tremblantes, une douce chaleur redoublait la fluidité de mon ſang. Le cœur me battait, ſes palpitations étaient fréquentes & irrégulieres ; la lumiere me fit voir un jeune objet de quinze à ſeize ans d'une figure charmante ; je n'exagere pas en diſant que Mlle. de *Konisberg* joignait au traits les plus nobles & les plus réguliers la fraicheur de la roſe, & la taille d'une Nymphe ; ſon évanouiſſement ajoûtait à ſes charmes ; le déſordre de ſon ajuſtement découvrait à mes yeux des beautés ſans nombre ; il en fallait beaucoup moins pour enflammer un cœur né ſenſible ; quelques goutes d'eau firent revenir Melle. de *Konisberg* à elle-même.

Deux grands yeux noirs parcoururent mon appartement ; une voix de Syrenne ſe fit entendre, & pénétra juſqu'au fond de mon ame ; *où ſuis-je ? Que je vous ai d'obligations, Monſieur, dit-elle.* Nulle, Mlle., répondis-je. Secourir la beauté & la vertu ; c'eſt faire ſon devoir. Tout autre l'eut rempli comme moi ; mon malhereux couſin, reprit-elle, a péri en me défendant ; ah ! Monſieur, j'ai à me reprocher ſa mort ; fatale curioſité ? promenade cruelle ? Vous ne paraiſſez pas fait, Monſieur, pour obliger à demi ; je vous demande en grace de faire promptement avertir Madame Boſſant ma tante, je ſuis trop faible pour me rendre chez elle. La douce, la bonne *Tata* ne mérite pas qu'on la laiſſe dans l'inquiétude. . . . J'y cours, j'y vole à l'inſtant, Mlle., lui dis-je. Vos moindres déſirs ſeront toujours des

ordres pour moi ; je tirai la porte de mon appartement, & je ſortis ; je connaiſſais Madame Boſſant de réputation ; elle était mariée à un riche négociant ; ces heureux époux cultivaient la ſageſſe dans le ſein du commerce ; le malheur, l'indigence, & ſurtout la vertu trouvaient en tout tems un azile ſacré dans leur maiſon ; leur extrême déſintéreſſement, leur rare probité, leur charité bienfaiſante leur avait acquis la conſidération de toute la ville. Le ciel avait récompenſé leur vertu, il avait répandu ſur eux ſes plus abondantes bénédictions. M. *Boſſant* depuis quelques années n'avait formé aucune entrepriſe qui ne lui eut réuſſi ; il ne s'était point reſſenti du fléau de la guerre, ſes vaiſſeaux richement chargés arrivaient toujours à bon port. Dieu m'envoie des richeſſes pour ceux qui en ont beſoin, difait cet

homme de bien ; c'eſt pour eux que je travaille.

J'ai déja dit que je ne le connaiſſais pas ; il ne recevait point le militaire ; ceux à qui il pouvait être utile, ceux qui pouvaient concourir à ſes vûes, ceux avec qui ſon commerce le mettait en rélation, formaient ſes ſeules ſociétés ; il ſe ſerait fait un ſcrupule de donner un refuge à l'oiſiveté.

Sa maiſon était ſituée à l'autre extrêmité de la ville ; j'y trouvai tout le monde allarmé ; M. & Madame Boſſant ſur-tout étaient dans des inquiétudes mortelles ; ils n'avaient point d'enfans. Mlle. de *Konisberg* leur niece faiſait les délices de leur cœur : je m'annonçai comme venant de ſa part ; je me vis environné à l'inſtant ; le laquais, la cuiſiniere, la femme de charge, la femme de chambre, me faiſaient à la fois mille queſ-

tions ; j'informai en peu de mots M. & Madame Boſſant de la ſituation de leur Niece, & du lieu où je l'avais laiſſée ; nous primes tous enſemble le chemin de mon logement : comment vous répréſenter, *Milord*, la ſcenne touchante qui ſe paſſa entre la Tante & la Niece ; elles ſe tinrent long-tems étroitement embraſſées : les ſoupirs & les larmes furent d'abord leur ſeul langage. Madame Boſſant rompit la premiere le ſilence. Nous avons penſé te perdre, ma chere enfant, lui dit-elle ; tu es rendue à nos prieres. Sans Monſieur, répondit Mlle. de *Konisberg*, votre Niece ne vivrait pas, ou ce qui eſt pire que la mort elle vivrait dans l'infamie ; nous ſommes ſortis, vous le ſavez, mon couſin & moi, pour aller reſpirer le frais, le tems invitait à la promenade, après avoir fait quelques tours de place nous avons gagné le

bord de la riviere ; insensiblement, & presque sans nous en appercevoir nous nous sommes écartés : la nuit était obscure ; effrayés de nous trouver éloignés à une heure indûe, nous avons repris avec précipitation le chemin du logis. En passant auprès *de la Claye*, * deux hommes qui portaient l'habit d'Officier, se sont présentés à nous, ils ont débuté par des plaisanteries grossieres qui m'ont paru de mauvais augure. Je frissonnais, je tremblais comme la feuille. Mon cousin les a priés poliment de nous laisser; l'insulte a succédé alors aux plaisanteries. Ils ont voulu m'emmener ; il s'est opposé courageusement à leurs efforts, sa résistance lui a attiré son malheur ; je l'ai vû tomber percé de coups.... Les sanglots couperent la parole à Mlle. de *Konisberg ;* l'effroi, la douleur, la consternation,

* Promenade peu frequentée,

l'horreur venaient se peindre & se confondre dans les traits de M. & de Madame *Boſſant*..... nous pleurions tous.... Enfin reprit Mlle. de *Konisberg*, entraînée par ces deux ſcelerats, mes larmes & mes cris étouffés, ne m'euſſent point garanti du plus affreux des malheurs, ſi le ciel n'avait envoyé à mon ſecours le jeune & genereux mortel à qui je dois tout....

M. & Madame Boſſant m'aſſurerent de leur réconnaiſſance dans les termes les plus vifs & les plus affectueux. Leurs gens accoururent *à la Claye*; mais tous leurs mouvemens pour trouver le corps de leur malheureux Neveu furent inutiles. La nuit était preſque écoulée, on ſe hâta de tranſporter Mlle. de *Konisberg* chez ſa Tante; je l'accompagnai malgré les inſtances qu'on me fit, & après l'avoir laiſſée en ſûreté, je fus chercher du repos dans mon lit.

J'étais trop agité pour en prendre ; quelle ſource de réflexions que les événemens de cette journée pour un homme qui aimait à réfléchir ; quelle variété de tableaux pour une imagination vive ? que de ſentimens tumultueux pour un cœur ſenſible ? Une jeune perſonne d'une figure charmante, ſur le point d'être la victime de deux miſérables, qui pour ſatisfaire leur brutalité effrennée, ne reſpectent ni l'humanité, ni la faibleſſe, ni la vertu ; qui ſe ſouillent d'un aſſaſſinat. Bon Dieu, quelle horrible paſſion que celle qui produit de tels effets : le vice mene au crime, le crime ne connait point de frein. Au bord d'un précipice celui qui fait un faux pas tombe & roule juſqu'au fond de l'abyme ; égaré, furieux, il eſt ſourd aux cris de la conſcience, les devoirs les plus ſacrés ne ſont que des noms pour lui ; il ne craint pas la

loi, le desir est sa seule divinité, tout lui est immolé. Jeunesse, beauté, vertu assemblage divin, il ose vous profaner ? ô charmante *Konisberg* ! comment ces tigres ne sont-ils pas tombés à tes pieds pour les arroser de leurs larmes ? Voilà ce qui m'agita pendant quelques heures que je passai dans mon lit. L'amour sous les traits de la pitié & de l'admiration s'était glissé dans mon cœur.

A peine levé je me rendis chez Madame Bossant ; à la faiblesse près je trouvai Mlle. de *Konisberg* dans une situation assez tranquille ; elle fut parfaitement rétablie en peu de jours ; je ne laissais pas échapper une occasion de lui témoigner la vivacité de mes sentimens. Son commerce assidu ne fit que les acroitre. Une douceur inaltérable faisait le fond de son caractere ; jamais la moindre inégalité dans l'humeur, nul art, nul nuage. On

eut dit qu'elle s'ignorait. Les perſonnes douces ſont rarement enjouées. Une teinte de mélancolie légere rendait ſa phiſionomie encore plus piquante; elle alliait à une grande juſteſſe les graces de l'eſprit; elle l'avait orné, mais on ne s'en appercevait que quand on était lié avec elle; trop modeſte pour faire le moindre étalage; amie des malheureux, ſa charité également éclairée & bienfaiſante, trouvait toujours le ſecret d'adoucir leurs peines. Indépendamment du petit argent deſtiné à *ſes menus plaiſirs* qui était employé à cet uſage, elle obtenait de M. *Boſſant* des ſommes conſidérables; marier des filles que le vice diſputait à la miſere, aller chercher dans le fond de ſa chaumiere l'*indigent-honteux* qui n'oſait ſe préſenter, le conſoler par ſes paroles, le fortifier par ſes promeſſes, relever ſon courage ab-

battu par des ſecours proportionnés à ſa ſituation, en un mot déterrer & ſecourir la vertu malhereuſe. Telles étaient les occupations qui rempliſſaient les intervalles que lui laiſſaient les travaux ordinaires à ſon ſexe. Mon admiration redoublait tous les jours. Bientôt la maiſon de M. Boſſant devint la miennne : j'avais découvert mes ſentimens à ſa charmante Niece. Un amour vertueux pouvait-il l'allarmer ? Elle y fut ſenſible, je ne la preſſai pas beaucoup pour en obtenir un aveu qui combla mes déſirs. La candeur ne s'allia jamais à l'art de feindre. M. Boſſant qui s'était apperçu de notre mutuelle inclination, & qui ne me trouvait ni les defauts de mon âge, ni ceux de mon état, avait écrit en Angleterre. La réponſe me fut favorable, il ne tarda pas à m'apprendre le bonheur auquel il me deſtinait. Vous êtes d'une naiſſance

distinguée, vos sentimens y répondent, me dit-il un jour; mais la fortune vous a maltraité. Je vous adopte pour fils, vous aurez tous mes biens avec ma Niece. Dans les transports de ma joie & de ma réconnaissance je voulus tomber aux genoux de mon généreux bienfaiteur, il me retint; dans ce premier moment mes regards & mes gestes exprimerent les divers mouvemens qui m'agitaient; Monsieur, répondis-je, quand j'eus recouvré l'usage de la parole: homme rare, homme unique, mettez des bornes à des bontés dont l'excès m'accable. Votre adorable Niece est tout pour moi; si vous y joignez votre amitié, mes vœux sont comblés. Laissez-moi le soin de vos affaires, reprit-il en souriant, le bien n'a jamais nui à la paix du ménage. Je fus traité depuis ce jour-là comme le fils de la maison; tout se préparait pour mon bonheur.

Hélas ! pouvais-je prévoir que j'allais être jetté dans un océan de traverſes & d'infortunes, & que je ne rentrerais dans le port qu'après avoir eſſuyé des tempêtes, échoué contre des écueils, fait des naufrages ; mais n'anticipons pas l'ordre des événemens.

Le jour était pris pour la célébration de mon mariage lorſque Mlle. de *Konisberg* tomba malade avec tant de violence, que nous en déſeſpérames dabord; peignez-vous, *Milord*, l'horreur de ma ſituation. Le ciel eut pitié de moi, le danger diminua inſenſiblement, une heureuſe criſe acheva de la dégager ; mais ſa faibleſſe était extrême, & ſa convaleſcence fut fort longue ; & comme ſi tout s'était réuni pour m'accabler, les Français nous aſſiégerent dans ce tems-là. Ce n'eſt pas que les occaſions d'acquérir de la gloire en ſervant ma patrie & mon Prince ne me fuſſent

très-précieuſes ; mais la vie & l'honneur de ma chere *Konisberg* étaient ménacés. Pouvais je n'être pas allarmé ? La forte ſituation de la place que nous avions à défendre, redoubloit mes allarmes ; j'aurais été plus tranquille dans une place ordinaire. Une capitulation honorable après une vigoureuſe réſiſtance eût mis à couvert les biens, l'honneur & la vie des habitans. Mais dans une ville auſſi forte que Berg-Op-Zoom, il fallait néceſſairement repouſſer l'ennemi ou être emporté d'aſſaut, & en ſuppoſant ce malheur, que de riſques pour l'objet de ma tendreſſe ; cette idée me tourmentait cruellement, je m'efforçais cependant de cacher les agitations de mon ame ſous l'extérieur le plus calme. Je n'entrerai pas dans un détail circonſtancié de ce fameux ſiege : l'ennemi que nous avions en tête était d'une habileté conſommée dans

cette partie de l'art militaire, & auſſi actif qu'intrépide ; il s'empara des dehors de la place, malgré la vigoureuſe réſiſtance que nous lui oppoſames ; & en moins de deux mois de ſiege, il commença à nous battre en brêche. La ſécurité était grande dans la ville, on oſait ſouvent inſulter aux Français du haut des remparts, & on était perſuadé qu'ils n'emporteraient que la honte d'avoir échoué dans une entrepriſe auſſi téméraire. Soit preſſentiment, ſoit crainte bien excuſable dans un amant paſſionné, j'étais ſeul d'un ſentiment contraire ; la ſituation de Mlle. de *Konisberg* n'avait pas permis qu'on l'exposât aux fatigues de la mer quelle ſource d'inquiétudes pour moi de la voir ſi près du danger.

Je ne m'étais point déshabillé depuis huit jours, pâle, défait, abattu, je me traînai chez M. *Boſſant ;*

Boſſant ; cet honnête homme n'avait pas voulu abandonner ſa Niece ; il s'était contenté d'envoyer ſa femme à *Amſterdam :* Quelles nouvelles, mon ami, me dit-il du plus loin qu'il me vit. La brêche eſt-elle praticable? on aſſure que non. Nos Généraux en paraiſſent perſuadés, répondis-je ; mais je ne penſe pas tout-à-fait comme eux. Les Français ſont auſſi entreprenans que braves ; il n'eſt point d'entrepriſe au-deſſus de leurs forces, lorſqu'ils ſont bien conduits. Je craindrais peu le péril s'il ne ménaçait que moi, je tremble pour la *chere enfant*, hâtons-nous de la mettre en sûreté, je vous annonce un aſſaut général peut-être pour demain. L'air dont je prononçai ce peu de paroles glaça Monſieur *Boſſant ;* il réſolut de partir le lendemain avec Mademoiſelle de *Konisberg* pour *Amſterdam.* Nous entrames chez cette aimable

perſonne ; ſa faibleſſe était ſi grande, qu'on la tranſportait de ſon lit ſur un fauteuil : M. *Boſſant* lui fit ſentir la néceſſité d'un prompt départ ; elle ſurmonta ſa répugnance, & parut décidée ; je m'aſſis auprès d'elle ; ſes yeux tendrement fixés ſur les miens me faiſaient les adieux les plus touchans ; ils n'avaient pas leur vivacité ordinaire, mais leur douce langeur rendait ſa phiſionomie encore plus intéreſſante : je ne perds pas un ſeul des mouvemens de votre cœur, lui dis-je ; j'en connais tout le prix ; qu'il eſt doux, qu'il eſt cruel d'être trop ſenſible ? Mais vos beaux yeux ſont mouillés ; vous retenez vos pleurs ; ils coulent malgré vous. Puis-je n'être pas vivement touchée, interrompit Mademoiſelle de *Koniſberg* ; je pars & je vous laiſſe au milieu des plus grands dangers.... Je ne connais que ceux qui vous ména-

nacent, lui répondis-je. Quand vous ſerez en sûreté, n'apphréhendez rien pour moi ; la fin du ſiege ſera l'époque de mon bonheur ; écartons de notre eſprit tout ce qui peut troubler cette idée délicieuſe. A vous, & à vous pour le reſte de ma vie; ſuivre le plus doux de ſes penchans en ſatisfaiſant au devoir, vivre enſemble ſans ennui, déſirer ſans inquiétude, jouir ſans langeur, joindre à l'uniformité des volontés, la diverſité des opinions, à l'union des cœurs, la différence des eſprits, à de légeres peines, d'extrêmes plaiſirs ; pratiquer de concert & conſtamment le bien juſqu'au dernier ſoupir ; tel eſt le ſort qui nous attend, ô ma chere *Konisberg!* Quel portrait vous venez de faire de l'hymen me dit-elle en ſoupirant ; il m'enchante, il ſerait cruel que ce ne fût qu'une chimere, un pur jeu d'imagination ; je ne vous le pardonnerais jamais ; mais

quand viendra cet heureux moment ? Songez que vos jours ſont à moi; ménagez-les ; ſoyez brave ſans témérité; faites votre devoir, mais n'allez pas au-delà. Le même coup qui finirait votre vie terminerait mes jours ; que cette conſidération vous retienne... M. *Boſſant* vint interrompre cet entretien plein de charmes ; il craignait une trop vive impreſſion pour ſa Niece ; il fallut ſe ſéparer ; inſtant cruel ! Epuiſé de veilles & de fatigues, je me jettai ſur mon lit ; je tombai bientôt dans un ſommeil profond ; quel affreux reveil l'interrompit ! un mêlange confus d'armes & de voix, pénétra juſqu'à moi ; je me leve avec précipitation ; j'apperçois à la lueur d'une flamme dévorante qui paroiſſait devoir tout conſumer nos troupes qui fuyaient devant les Français, à peu près comme un timide troupeau de moutons qu'un

loup furieux a chaſſé de la bergerie court çà-&-là ſans tenir de route certaine, & devient la proie du cruel ennemi qui le pourſuit. Tranſporté à cette vûe, je ſors ſans autres armes que mon épée ; à la tête des premiers ſoldats que je rencontre je me précipite au travers le plus épais des bataillons Français. Les motifs qui m'animaient, me donnaient une force à laquelle rien ne pouvait réſiſter ; je voulais abſolument périr ou ſauver cette malheureuſe ville ; mon exemple releva le courage des *nôtres ;* ils ſe rallierent, le combat recommença avec une extrême furie ; au bruit de la mouſqueterie ſuccéda le calme terrible de l'arme-blanche ; des deux côtés on ſe joignait, on ſe frappait, on tombait, on mourait ſans pouſſer un cri ; le Prince de *Heſſe-Philipſtad*, à la tête d'un *gros* de ſes amis vint, charger les

Français en flanc ; je vois encore ce brave Prince dans ſa *robe de chambre* verte, & or aborder l'ennemi, enfoncer ſa mortelle épée dans l'eſtomach d'un Grenadier du Régiment de *Normandie*, & la retirer toute fumante pour la plonger dans le cœur de ſon camarade qui accourait à ſon ſecours ; ce double exploit fut l'ouvrage d'un clein d'œil ; il fut ſuivi d'une infinité d'autres qui forcerent enfin les Français à ſe retirer en déſordre vers la brêche. Nous les pourſuivimes vivement la bayonnette dans les reins en pouſſant des cris d'allégreſſe. Ce triomphe paſſager dura peu ; la victoire nous échappa au moment que nous croyons l'avoir fixée.

Le Maréchal de *Lovendal* qui avait prévu ce qui arriva, avait poſté ſur la brêche, dans les foſſés & aux environs, un corps conſidérable de

troupes ; elles s'ouvrirent pour faire place aux fuyards, & ſe refermant auſſitôt, elles préſenterent un front redoutable qui arrêta notre impétuoſité ; les Grenadiers Français qui avaient nétoyé le rampart, revenant ſur leur pas, nous prirent en même tems en flanc. Il fallut ſonger à la retraite, elle ſe fit avec le déſordre inſéparable de la frayeur. La déroute fut bientôt générale ; dans cette extrêmité je vole chez M. *Boſſant* ; j'arrivai trop tard ; quel ſpectacle horrible s'offre à mes yeux. Toute la maiſon était embrâſée, le toît allait s'écrouler ſur les fondemens ; je me ſerais précipité dans les flâmes, heureux dans mon malheur d'y trouver la mort, ſi je n'avais apperçu à quelques pas de moi Mademoiſelle de *Konisberg* traînée par des ſoldats ; la pâleur de la mort était ſur ſon front ; ſon viſage était couvert de

ſang ; elle levait autant qu'il lui était poſſible ſes mains vers le ciel; je crus remarquer qu'elle m'avait apperçu ; & que ſes triſtes regards imploraient mon ſecours. Ne me poſſedant plus à cette vûe, j'attaque en déſeſpéré une foule d'ennemis, & je fais mes efforts pour m'ouvrir à coups d'épée un paſſage juſqu'à elle. Par un bonheur inconcevable, quoique toujours au milieu du carnage, je n'avais pas encore réçu la moindre bleſſure ; ma témérité fut punie ſur le champ ; percé de coups je tombai noyé dans mon ſang : je ne vous dirai pas ce qui ſe paſſa pendant pluſieurs heures que je reſtai étendu dans la rue, privé de tout ſentiment. La renommée vous a inſtruit, *Milord*, de toutes les horreurs qui ſuivirent cet aſſaut ; le Français eſt de tous les peuples le plus avide de butin, & le plus cruel les armes à la main ; & quoique conduit

par des Officiers dont l'humanité n'eſt pas moins que la bravoure le caractere diſtinctif, la pitié eſt un ſentiment qui ne paraît pas fait pour ſon ame dans ces momens affreux que le malheureux droit de la guerre ſemble autoriſer.

En reprenant l'uſage de mes ſens je me trouvai dans un lit environné de gens inconnus qui paraiſſaient touchés de ma ſituation : qui que vous ſoyez, leur dis je, je vous demande la mort comme une grace ; en prolongeant ma vie, vos ſecours perpétuent mes maux. Tous les liens qui m'attachaient au monde ſont rompus ; mourir eſt pour moi le bien ſuprême ; en finiſſant ces mots je voulus arracher l'appareil qu'on avait mis ſur mes bleſſures. Mon extrême faibleſſe me ſauva de cet accès de déſeſpoir ; un homme vêtu de noir que je reconnus bien tôt pour un mi-

niſtre du Seigneur, s'approcha de moi ; la douceur était ſur ſon viſage ; la pitié dans ſes regards, ſon air excitait la confiance ; le ſon de ſa voix, les paroles touchantes qu'il m'adreſſa fixerent malgré moi mon attention ; je me reprochai le mouvement furieux qui m'avait porté à attenter ſur moi-même. Les ſentimens de religion ſe reveillerent avec force ; je remerciai l'Être ſuprême de m'avoir retenu ſur le penchant del'abyme ; je mis en lui toute ma confiance ; j'adorai le bras qui s'appéſantiſſait ſur moi, & je me livrai ſans repugnance aux ſoins qu'on me rendit. Les diſcours de cet homme pieux acheverent de me fortifier. Ils n'avaient rien de cet entouſiaſme fanatique qu'on reproche aux *catholiques Romains ;* tous les hommes ſont fils du même pere, me diſait-il, le même ſouffle les anime ; ils doivent

s'aimer, ſe conſoler, s'aider mutuellement à ſupporter les peines inſéparables de l'humanité. Au fond, toutes les Religions recommandent l'amour de Dieu & celui du prochain, il n'en eſt aucunne qui ne contribue au maintien de la ſociété ; ſans doute je fais les vœux les plus ardens pour que vous reveniez de vos erreurs, pour que vous marchiez d'un pas ferme dans le chemin de la vérité, j'y contribuerai volontiers d'une partie de mon ſang ; mais ſi mes larmes, ſi mes prieres n'obtiennent pas cette grace du ciel, ſi mes diſcours ne vous perſuadent pas, je gémirai au fond de mon cœur, ſans ceſſer de vous aimer, je n'en ſaiſirai pas moins avec empreſſement toutes les occaſions de vous obliger ; pourquoi haïr ? pourquoi voir avec horreur des malheureuſes créatures qui méritent toute notre pitié, & à qui on ne peut

reprocher que d'être plongés dans les ténebres.

Il eſt certain, *Milord*, que ſi quelque choſe eût pû ébranler les principes que j'avais ſucés avec le lait, c'eut été cette maniere douce & inſinuante ; mais j'étais aſſuré de l'excellence de ma Religion ; je priai le ſaint homme de ne plus traiter un pareil ſujet ; je lui dis qu'il ne réuſſirait pas ; que les circonſtances d'ailleurs étaient peu propres à des diſcuſſions *Théologiques*, que le repos m'était abſolument néceſſaire, & que je n'aurais jamais d'autre croyance que celle de mes peres.

Mes bleſſures, quoique profondes, ne ſe trouverent point dangereuſes, quelques ſemaines ſuffirent pour me rétablir ; je dois ici rendre juſtice à l'humanité de nos ennemis ; les ſecours de toute eſpece me furent prodigués. Je n'aurais pas été mieux

ſoigné dans le ſein de ma patrie ; s'il y avait quelque diſtinction entre le ſoldat Français & le ſoldat Anglais, elle était ſans doute en faveur du dernier ; qu'on ne diſe pas que je contredis ici ce que j'ai avancé plus haut, je parlais des Français les armes à la main dans la chaleur du combat.

Je faiſais cependant les perquiſitions les plus exactes pour découvrir le ſort de Mademoiſelle de *Konisberg*, je ne pus en rien apprendre de poſitif ; j'écrivis à *Amſterdam*, on me répondit qu'elle avait péri avec M. *Boſſant* à l'aſſaut de *Berg-Op-Zoom*. Je fus long-tems inconſolable ; le tems & la raiſon changerent inſenſiblement ma douleur en un ſentiment profond, mais moins violent que mon cœur nourriſſait avec une ſecrette complaiſance, & dont l'amertume n'était pas ſans douceur ; je ne tardai pas à être échangé : notre Régiment avait

repaſſé la mer ; j'allai le joindre en *Irlande* ; je fus élevé bientôt après au grade de Capitaine ; il m'en couta à peu-près le reſte de mon patrimoine. Ma mere qui y contribua beaucoup en eut d'autant moins de regret, qu'elle me croyait honorablement & ſolidement placé : vous verrez bientôt qu'elle s'était trompée.

En prenant poſſeſſion de ma Compagnie, je me traçai un plan de conduite admirable, je ne m'en écartai malheureuſement que trop dans la ſuite. J'avais obſervé que preſque tous les Cap. d'Inf. occupés de leurs plaiſirs, laiſſaient le maniement de leurs affaires à un Agent ſubalterne, connu ſous le nom de *Sergent*, que cet homme était ſeul chargé de veiller à la ſanté, à l'équippement, à la propreté, à la conduite du ſoldat. Il arrivait de-là que ce ſoldat, négligé & volé, devenait libertin, valétudinaire, mou-

rait de miſere, ou déſertait ; que pour groſſir les émolumens de leur Compagnie, indépendamment du nombre de congés fixés par la Cour, ils en accordaient beaucoup d'autres en ſe réſervant la paie qu'on leur cédait volontiers pour paſſer quelque temps chez ſoi ; que tel homme mort depuis pluſieurs mois, *paſſait la revue*, afin que le Capitaine ne fût pas privé des paies de gratification ; que les ſubtilités les mieux tramées, les détours les plus artificieux, les moyens les plus bas étaient ſouvent mis en uſage pour arracher à une famille éplorée ſon unique ſoutien dans l'eſpoir d'en tirer une ſomme conſidérable. J'eſpere, me dis-je à moi-même, que mon cœur ne me fera aucun de ces reproches, je me mêlerai ſeul des affaires de ma Compagnie, mes ſoldats ſont mes enfans, je ſuis prépoſé pour veiller ſur eux ;

jamais je n'outre-paſſerai le nombre de congés que donne la Cour ; s'il m'arrive des accidens, ſi je perds des hommes, une inſigne fourberie ne réparera pas les brêches du malheur ; il ne m'arrivera certainement pas de voir à mes genoux une femme tremblante, une mere en pleurs me demander l'époux ou le fils que je leur aurai ravi ; ah ! loin de moi tout ce qui porte atteinte, à l'humanité, au devoir, à la probité. La plus affreuſe indigence eſt préférable aux richeſſes acquiſes par des moyens honteux.

Je fus fidele à mes principes une année entiere ; mes ſupérieurs me comblaient d'éloges, mes ſoldats m'aimaient & me craignaient, mes camarades ne pouvaient me refuſer leur eſtime ; mais ils ne voyaient pas ſans envie une conduite qui était la cenſure de la leur : à une lieue de notre quartier on avait établi ſur le

bord de la mer un Corps-de-Garde, d'autant plus néceſſaire, qu'une Eſcadre Françaiſe de ſept vaiſſeaux de guerre croiſait dans ces parages. Je ne montais jamais la garde ſans prendre les précautions qu'exige la prudence à la guerre. Renfermé dans mon fort, perſonne n'avait la liberté de s'en écarter ; on faiſait des patrouilles d'heure en heure : je ne me permettais même pas d'aller prendre mes repas dans un village voiſin ; oh pour le coup dit, un Officier de notre Régiment, altier, impérieux, bruſque dans ſes manieres, d'une humeur ſombre, d'un caractere ombrageux, M. de *Kilpar* veut nous apprendre notre *métier*, quelle ſuffiſance ? quelle vanité ? pourquoi ne pas faire comme tout le monde ; s'imagine t-il valoir mieux que nous ? Ces diſcours tenus publiquement, & en toute occaſion, me furent répétés;

je les ingnorai dabord ; mais l'audacieux *Artkanſon* ne pouvant plus ſe contenir, éclata un jour en ma préſence. Tous vos propos, Monſieur, lui dis-je, ne m'empêcheront pas de faire mon devoir ; je ne blâme perſonne, je ne prétends faire la leçon à perſonne : faites donc comme nous interrompit il, & n'affectez pas une exactitude dont on n'eſt pas la duppe.... On en penſera ce qu'on voudra, M. *Artkanſon*, répondis-je, peu m'importe, je me paſſe ſans peine du ſuffrage des autres quand je mérite le mien. On vous fera voir, mon *petit Monſieur*, répartit-il, que le vôtre n'eſt pas d'une ſi grande importance ; j'ai aimé toute ma vie à réprimer l'orgueil. Vous m'inſultez M. *Artkanſon*, répliquais je ? je n'ai jamais répondu aux injures ; je ſortis en finiſſant ces mots.

Le landemain j'étais à peine levé,

on m'annonce M. *Artkanſon*. Puis-je quelque choſe pour vous, M. lui dis-je. Après ce qui s'eſt paſſé hier, je ne m'attendais pas à une pareille queſtion, répondit-il. Il faut me ſuivre. Je vous entends, Monſieur, repartis-je, vous voulez vous couper la gorge avec moi; je ſuis charmé de vous dire, Monſieur, que je ne me bats jamais que contre les ennemis de ma patrie & de mon Prince.... y penſez-vous, M. de *Kilpar*... Très-fort, M. *Artkanſon*... Parlez vous ſérieuſement... Oh très-ſérieuſement, je vous jure... plaiſans principes,.. je ne m'en écarterai jamais; M. *Artkanſon* veut-il me faire l'honneur de prendre du thé avec moi... Il s'agit bien de prendre du thé, il faut ſe battre mor... Point d'emportement, point de jurement, M. *Artkanſon*, vous n'en ſerez pas plus avancé.... C'eſt ce qu'il faudra voir. Il me quitta en

prononçant les plus horribles imprécations ; je n'en fus pas plus ému. Après avoir vaqué à mes occupations ordinaires le reſte de la matinée, je ſortis pour aller diner ; mon avanture était déja publique, tous les viſages furent de glace, on ne m'adreſſa pas une ſeule fois la parole, à peine me répondait-on. Après le repas, un de ceux qui faiſaient profeſſion d'être du nombre de mes amis, me tira à l'écart : il court de mauvais bruits ſur votre compte, me dit-il, vous ferez bien de vous juſtifier ; ... la juſtification eſt faite pour les coupables, interrompis-je ; je n'ai rien à me reprocher.... On aſſure que vous n'avez pas voulu donner ſatisfaction à *Artkanſon*.... Je ne lui dois point de ſatisfaction, je ne l'ai point offenſé... Il dit hautement que vous avez refuſé de vous battre avec lui ; je ſuis trop votre ami pour vous

laiſſer ignorer des propos qui attaquent votre honneur... M. *Artkanſon* dit vrai ; je ne tirerai l'épée que pour la défenſe de ma patrie ou pour celle de ma vie... Je n'ai plus rien à répliquer, M. de *Kilpar*, je vous obſerverai ſeulement que la Philoſophie ſe prête quelquefois aux circonſtances, & que quand on vit dans un Corps, on n'eſt pas toujours libre de ſe conduire ſelon ſes propres principes.

Je retournai chez moi bien réſolu, quoiqu'il m'en dût arriver, de braver le préjugé cruel qui met la vie d'un galant-homme à la merci du premier fou qui veut l'attaquer ; je rencontre *Artkanſon ;* ſes yeux étincelaient de fureur : lâche, me dit-il en m'abordant, défends-toi, ou je te tue... L'épithete eſt de trop, M. *Artkanſon*, je vais vous prouver que je ſais défendre ma vie quand on l'attaque.

Je mis l'épée à la main ; *Artkanſon* étoit trop annimé pour que le combat pût durer long-tems ; il ſe précipitait ſur moi ſans garder aucune meſure ; il m'eût été fort aiſé de le percer, c'eſt ſur-tout ce que je voulais éviter ; je le déſarmai : je vous rends votre épée, M. *Artkanſon*, lui dis-je, rendez-moi votre amitié, je crois la mériter... Vous êtes le maître de ma vie, Monſieur, me rèpondit M *Artkanſon*, mais notre combat ne finira que par la mort de l'un des deux : un de nos Officiers paſſa dans le moment, Monſieur, m'écriai-je ; M. *Artkanſon* à qui je n'ai jamais rien fait vient d'attaquer ma vie avec fureur ; trouvez bon que je vous remette ſon épée dont il veut faire un mauvais uſage.

Je me retirai chez moi en réfléchiſſant ſur la bizarrerie du point d'honneur qui lave ſouvent dans le ſang de

l'offenſé l'offenſe qu'il a reçue ; préjugé auſſi cruel qu'injuſte ? Quelle profeſſion que celle où la bravoure ſupplée les autres vertus, où quiconque ſe bat a toujours raiſon, où l'on craint plus le reproche que le crime, où les choſes les plus oppoſées, telles que la vertu, le vice, l'honneur, l'infamie, la vérité, le menſonge peuvent tirer leur être de l'évenement d'un combat, où une ſalle d'armes eſt le ſiége de toute juſtice, où il n'y a d'autres droits que la force, d'autre raiſon que le meurtre ? Ces réflexions m'aigriſſaient ; je me plaignais de la fatalité de mon étoile qui m'avait comme forcé d'embraſſer un état ſi oppoſé à mes inclinations naturelles ; je me rappellais avec une douceur mêlée d'amertume & de regrets, ces momens ſi doux où dans un entretien plein de charmes, Mademoiſelle de

Konisberg rendait à mon cœur flétri toute ſa vigueur, où l'eſpoir de la poſſéder inceſſamment embelliſſait tous les objets qui ſe préſentaient à mon imagination, où le plus vertueux des hommes, M. *Boſſant*, venait ſe mêler à notre converſation, & s'applaudiſſait de pouvoir contribuer à notre bonheur mutuel. Mon bonheur, m'écriais-je en ſoupirant, a diſparu comme un ſonge que le reveil du matin fait évanouir : ſans le plus cruel des évenemens la tranquillité eût été le partage de ma vie, bon citoyen, bon mari, bon pere, amant tendre & complaiſant, j'aurais conſtamment pratiqué les vertus attachées à ces différens titres, & je ſerais arrivé ſans effroi au terme de ma vie ; que la carriere que je ſuis obligé de parcourir eſt différente ! victime de la débauche & de l'infamie, Mademoiſelle de *Konisberg*

a péri ſans doute de la maniere la plus cruelle ; ſon vertueux oncle eſt mort en la défendant ? tel eſt donc le ſort de la vertu, & moi je vis pour ſouffrir, tu l'as voulu, ô mon Dieu, je me réſigne ſans murmurer à ta volonté ſuprême.

Quelques uns de nos anciens Officiers qui avaient de l'amitié pour moi, vinrent me voir ; ils ne ſavaient pas encore ma derniere avanture ; ils me répreſenterent avec force le tort que ma conduite me faiſait : je ſerais fâché, Meſſieurs, leur dis-je, que ceci me fît perdre votre eſtime, mais pour choſe au monde je ne voudrais pas perdre la mienne ; je me vois forcé de vous dire que vos repréſentations ne me feront pas renoncer à mes principes.

Le dernier événement faiſait le ſujet de toutes les converſations, on ne me concevait pas, on ne pouvait

attribuer ma conduite à un défaut de courage après ce qui s'était passé l'après midi; mais pourquoi ce refus? pourquoi cette obstination à braver le point d'honneur? peu m'approuvaient, plusieurs soutenaient que la crainte de perdre la vie qui donne quelquefois de l'intrépidité aux plus lâches, avait eu plus de part à mon action que la valeur; que mon déshonneur n'était pas moins réel, & qu'on devait se défaire de moi.

En passant dans une rue écartée, à dix heures de nuit, j'entendis un cliquetis d'épées, je double le pas; à la sombre lueur d'une petite lanterne qui m'éclairait, j'apperçois un homme qui, appuyé à un mur, se défendait vigoureusement contre trois assassins.

Jetter ma lanterne, voler l'épée à la main à côté de l'inconnu, renverser mort un de ses ennemis, mettre les autres en fuite, ce fut l'affaire d'un moment. Êtes-vous bles-

ſé, Monſieur, dis-je alors à celui que je venais de ſecourir ; il ne me répondit point ; mais je m'apperçus que ſon ſang coulait ; je le pris ſous le bras ; nous nous fimes ouvrir la porte d'une maiſon voiſine ; quel fut mon étonnement, celui à qui je venais de ſauver la vie était *Artkanſon*. Il ne parut pas moins étonné ; ſa faibleſſe ne l'empêcha pas de me reconnaître. Les Chirurgiens ne trouverent pas ſes bleſſures dangereuſes ; on l'emporta chez lui.

ô Homme trop généreux, me dit-il en me quittant, je vous dois la vie, moi qui voulais vous arracher la vôtre. Diſpoſez à l'avenir d'un bien qui eſt à vous ; oubliez tous mes torts : ſi vous m'accordez votre amitié, M. *Artkanſon*, répondis-je, je ſuis trop payé du ſervice que j'ai eu le bonheur de vous rendre.

Il faut l'avouer, *Milord*, le mo-

ment qui ſuivit cet événement, fut un moment bien doux pour moi; avec le plaiſir d'avoir fait le bien, plaiſir ſi touchant & ſi pur, je voyais ma réputation à couvert.

L'ame honnête en travaillant de plus en plus à mériter ſon approbation eſt très-charmée d'obtenir celle des autres, quand elle le peut ſans manquer à ce qu'elle ſe doit.

Je fus viſité le landemain par tous les Officiers du Régiment; les diſcours qu'ils me tinrent, me parurent ſinceres; j'appris d'eux qu'on ſoupçonnait le mari d'une jeune femme, à qui *Artkanſon* faiſait la cour, d'être l'auteur de l'aſſaſſinat. *Artkanſon* fier, avantageux, comptant pour rien les peines des autres, ne connoiſſait ni frein ni loi, lorſqu'il s'agiſſait de ſes plaiſirs. Il n'avait pas gardé le moindre ménagement dans cette intrigue; ſes indiſcrétions continuelles ſemblaient autoriſer la violence à laquelle

on s'était porté. Tout se reduisait cependant à des soupçons, le malheureux qui avait été tué n'ayant rien sur lui qui pût servir de preuve.

Je conseillai à M. *Artkanson* que j'allai voir quelquefois pendant le tems que ses blessures le retinrent chez lui, de se tenir sur ses gardes, & de rompre avec sa maîtresse : il me le promit, & le fit réellement.

Cette affaire ainsi heureusement terminée, on me laissa vivre selon mes principes, & je jouis d'une considération universelle : si le souvenir de Mademoiselle de *Konisberg* n'était venu quelquefois à la traverse, ma situation eût été assez douce ; j'éprouvai alors que dans l'état le plus obscur, dans la fortune la plus bornée, nous manquons plus souvent aux occasions de faire le bien, qu'elles ne nous manquent ; je puis vous assurer, *Milord*, que tant que je jouis de ce

calme heureux qui précéda le regne des paſſions les plus violentes, je n'en laiſſai volontairement échapper aucune. Vous avez exigé l'hiſtoire de ma vie, elle aura au moins le mérite d'être vraie : mes fautes, mes travers, mes vices, ce que je peux avoir fait de paſſable, tout y aura ſa place ; c'eſt pour ma propre inſtruction, c'eſt pour celle de mes ſemblables que j'ai pris la plume : encore un de ces traits qui vous plaiſent, la ſcène va bientôt changer ; que de choſes humiliantes j'aurai à rapporter !

Dans la même maiſon, au-deſſus de mon appartement demeurait une jeune femme avec ſon mari ; pauvres, mais contens de leur pauvreté, toutes leurs journées étaient conſacrées au travail ; la femme filait au *rouet*, le mari ſe tenait à la porte d'un caffé pour faire les commiſſions de quiconque voulait l'employer ; il ne

revenait jamais ſans rapporter quelque argent ; avec ce que ſa femme gagnait d'ailleurs, c'en était plus qu'il ne fallait pour des beſoins auſſi modérés que les leurs. Ils s'aimaient tendrement ; la jeune perſonne était fort jolie & très-ſage, j'avais eu occaſion de lui parler deux ou trois fois, elle avait même travaillé pour moi ; ſon mari était bien fait, & point libertin : en un mot ils paraiſſaient en tout faits l'un pour l'autre.

Je rentrais un ſoir chez moi, je crus entendre quelque bruit & des ſanglots étouffés, au-deſſus de ma tête ; je monte, l'humanité, la curioſité ſi vous voulez me porte à m'éclaircir ; j'écoute avec attention ; non, Monſieur, diſait une voix très-douce que je reconnus pour celle de ma jeune voiſine, je perdrai plutôt la vie que de conſentir à l'infamie que vous me propoſez ; rendez-moi mon *pauvre*

mari ; ayez pitié de ma misere, je vais vendre le peu de meubles que j'ai, sans doute la somme ne sera pas considérable, car nous sommes si pauvres ; mais je trouverai peut-être dans la bourse de quelque ame charitable de quoi vous satisfaire ; laissez-vous toucher, Monsieur, pourquoi occasionner la perte de deux jeunes époux qui ne vous ont jamais fait le moindre mal, & qui vous devront le bonheur de leur vie, si vous m'accordez la grace que je vous demande. Je vous l'ai dit, Madame, répondit une voix dure & rauque, la liberté de votre mari est entre vos mains, un peu de complaisance, & je vous délivre son congé ; il voulut l'embrasser en achevant ces mots, elle le repoussa ; n'ajoutez pas l'insulte à la barbarie, Monsieur, lui dit-elle, laissez-moi tranquille, je n'ai besoin de personne pour mourir.

A demain donc, Madame, dit ce malheureux, que je reconnus pour un Officier du Régiment; puiſque vous ne voulez pas vous mettre à la raiſon, il me faut cent ducats, ou votre mari marchera; vous êtes encore maîtreſſe de ſon ſort, refléchiſſez-y bien; demain à pareille heure je viendrai ſavoir votre réponſe; il ſortit.

J'avais eu toutes les peines du monde à contenir mon indignation; je ne pouvais concevoir qu'on pût être aſſez barbare pour abuſer de la ſituation d'une infortunée, d'une innocente créature, pour méditer ſa ruine, pour la plonger dans le vice, pour la couvrir d'infamie; je frémiſſais, & en fouillant dans mon intérieur, je m'applaudiſſais de l'horreur que m'inſpiraient de pareils forfaits.

Bon Dieu! s'écria ma triſte voiſine, cent ducats; tout ce que je poſſede au monde ne ferait pas le

quart de cette ſomme ; je perds l'eſpoir de revoir mon cher époux; le ſcélérat ! quels détours il a employés pour me ſéduire, quelle noirceur ! quel cahos d'iniquités que ſon cœur ! Il m'a ravi ma joie, mon bonheur, tout ce que je chériſſais au monde ; mais ma vertu me reſte pour me conſoler, ſi je ſuis ſuſceptible de conſolation. Un ruiſſeau de larmes coulait le long de ſes joues ; qui eût pû n'être pas attendri d'un pareil ſpectacle. Je ne balançai pas un inſtant, je deſcendis chez moi, & prenant une bourſe de cent ducats qui étaient le fruit de mes petites réſerves, je remontai avec célérité, le cœur plein de ce ſentiment délicieux qui rappelle à l'ame la nobleſſe de ſon origine, lorſqu'elle fait une action vertueuſe : Madame, dis-je à la belle affligée, je viens mêler mes pleurs aux vôtres, ou plutôt je viens les eſſuyer ; j'ai

tout entendu, vous me voyez pénétré d'horreur & d'admiration ; ſi cent ducats peuvent vous rendre votre mari, je ſuis aſſez heureux pour être en ſituation de vous les offrir ; daignez les accepter, ajoutai-je en poſant la bourſe ſur la table. L'aimable voiſine rougit, la joie, la pudeur & la reconnoiſſance vinrent animer ſon tein : Madame, pourſuivis-je, ne ſoupçonnez aucun mauvais motif dans ma démarche; on peut être jeune, ſenſible & honnête; la beauté dans le malheur eſt ſi touchante, mais c'eſt votre vertu ſur-tout que j'admire. Périſſe le malheureux dont le ſouffle impur en altérerait la pureté : on ne m'accuſa jamais de ſacrifier à des deſirs déréglés, la décence, le bon ordre & la probité, l'honnêt homme, reſpectera toujours les liens qui uniſſent deux époux Monſieur, me dit enfin cette char-

mante perſonne, l'honnêteté de votre action annonce celle du motif qui vous fait agir ; le vice ne s'énonce pas avec tant de nobleſſe ; la crainte de me trop engager ne cauſe pas mon indéciſion. Je vous avouerai naturellement qu'une ſituation peu aiſée ne me laiſſe pas appercevoir dans l'avenir le moment où je pourrai vous rendre une ſomme auſſi forte. Que cela ne vous inquiéte pas, Madame, interrompis-je; je ſuis informé depuis long-tems que la fortune vous a traité avec plus de rigeur que la nature, qu'une ſuite de malheurs vous a enlevé ces biens que la plupart des hommes recherchent avec tant de fureur, & que le ſage regarde avec tant d'indifférence. Se priver de ſon ſuperflu, ce n'eſt pas ſe gêner. Mes revenus, quoique modiques, ſuffiſent pour faire bientôt de nouvelles épargnes. Croyez que je

place mon argent au plus haut intérêt en l'employant à faire le bien. Ma voisine voulut tomber à mes genoux, elle balbutia un remerciement. J'oſe vous demander une grace, Madame, lui dis-je, c'eſt de ne me plus rappeller un ſervice dont je ſuis trop payé par le plaiſir que j'éprouve en le rendant ; mettez-moi ſeulement au fait de l'affaire de votre mari, afin que nous concertions enſemble le moyen d'obtenir ſon congé, au cas que ſon Capitaine perſiſtât à le refuſer.

Elle m'apprit alors que quoique ſon mari fût fort ſobre, on l'avait attiré dans un cabaret, où après l'avoir enivré, on lui avait fait ſigner un engagement, en le forçant de prendre quelque argent. Ciel ! eſt-il poſſible, m'écriai-je ; & les malheureux qui ont recours à des artifices ſi bas, ſi lâches, ont de l'honneur, ſont reçus dans la ſociété, tiennent

leur rang parmi les honnêtes gens ? Je dis que ce ſont des infâmes à qui on devroit interdire le *feu & l'eau*. Mais êtes-vous bien sûre de ce que vous avancez, *Miſtris?*.. Oh ! très-sûre, *Milord*; deux jeunes gens, qui ſoupaient dans le même cabaret, peuvent au beſoin ſervir de témoins; & puis, *Milord*, ſi mon mari avait l'honneur d'être connu de vous, vous conviendriez avec moi qu'il n'eſt pas capable de vendre de ſang froid ſa liberté, ayant ſur-tout des engagemens antérieurs & ſacrés... Cela ſuffit, *Miſtris*, dis-je en prenant congé d'elle. Offrez demain les cent ducats, ſi on les accepte, tout ſera terminé; ſi on les refuſe, je prendrai d'autres meſures, & j'oſe vous aſſurer que votre mari ne tardera pas à être lib re. Elle voulut me remercier de nouveau... Point de remerciement, je vous prie; je vien-

drai demain ſavoir ce qui ſe ſera paſſé.

Je ne manquai pas d'y retourner. *Milord*, me dit-elle, j'ai offert les cent ducats, on n'en veut pas ; on continue à mettre à la liberté de mon mari un prix qui la rend impoſſible ; reprenez vos cent ducats, *Milord*, ajouta-t-elle, & ſoyez perſuadé que ma reconnaiſſance durera autant que ma vie. Gardez-les, *Miſtris*, juſqu'à la concluſion de cette affaire, interrompis-je ; j'en fais la mienne propre dès ce moment. Le nom & la demeure des deux jeunes-gens devant leſquels s'eſt paſſée cette ſcène d'horreur, elle me l'apprit. Je me rendis ſur le champ chez eux ; ils me confirmerent tout ce que m'avait dit la jeune voiſine, en me proteſtant qu'ils étaient prêts à le ſoutenir : je n'en voulais pas davantage, je me retirai, bien réſolu de ne rien

négliger pour arracher au crime la victime qu'il s'était choisie.

Nous avions pour Commandant un homme fougueux dans ses passions, mais ami de l'ordre, & ne consultant que l'équité dans tout ce qui ne heurtait pas ses intérêts ou ses passions.

J'allai le trouver, je lui rapportai le fait avec toutes ses circonstances, il se le fit répéter deux fois, & après quelques momens de réfléxions il me parla ainsi :

Si M. D..., aimé de la personne dont vous me parlez, & gêné par un mari jaloux, avait eut recours à l'artifice pour s'assurer la possession de sa maîtresse, loin de le blâmer, j'approuverais sa conduite ; mais il a tort, puisqu'il n'est pas écouté ; je rendrai justice dès que j'aurai entendu les témoins : ils se présenterent à l'instant même. Sur leur rapport, le Commandant fit expédier un congé

abſolu qu'il me remit, après avoir exigé qu'on rembourſerait à M. D... ſes frais. Armé de cette piece importante je volai chez ma belle voiſine. Imaginez-vous, *Milord*, les tranports de joie auxquels elle ſe livra; je les partageai ſincerement, il faut en convenir; je lui conſeillai pourtant d'offrir trente ducats à M. D... par maniere de dédommagement, il eut la baſſeſſe de les accepter; ainſi fut terminée cette affaire: il m'en couta trente ducats pour faire une bonne action, on en donne ſouvent davantage pour une mauvaiſe. Qu'il me ſoit permis de vous demander, *Milord*, ce que c'eſt que cet honneur dont on fait parade dans le monde; ſi M. D... avait été aimé de ma voiſine, s'il avait réuſſi à la ſéduire, la fourberie, la trahiſon, le parjure euſſent été regardés comme des bagatelles, le ſtratagême

le plus infernal omme une gentilleſſe, la débauche comme une galanterie, l'adult ere comme un badinage ; on eût applaudi à M. D.... Telle était la façon de penſer d'un homme qui avait des principes & beaucoup de cette eſpece d'honneur ſi à la mode aujourd'hui : quelle morale & quel honneur, bon Dieu ! j'oſe eſpérer qu'il ne ſera jamais le mien.

MEMOIRES

DU CHEVALIER

DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE SECOND.

JE vous ai dit, *Milord*, que la scène allait changer ; des égaremens, des fautes & des vices, voilà le tableau que va vous offrir une grande partie de ma jeuneſſe. Des remords venaient quelquefois répandre la lumiere au milieu de la plus profonde nuit, mais ce n'étaient que

des intervalles ; ces éclairs de raiſon s'éteignaient bientôt, & les ténebres qui m'environnaient, en devenaient plus épaiſſes ; il n'a rien moins fallu que l'adverſité pour m'ouvrir les yeux, pour me rendre à moi-même, aux amis vertueux qui m'honorent de leur eſtime, à la vertu, & au bonheur qui m'en paraît inſéparable.

Le jeu fut la premiere ſource de mon dérangement ; cette paſſion ſi baſſe dans ſon principe, ſi aviliſſante dans ſon motif, ſi oppoſée à la douceur, à l'humanité, qui altere, qui corrompt les ſources du bon, du beau, qui dégrade l'homme dans tout ſon être, & le précipite à la fin dans l'abyme de l'infamie, s'empara toute entiere de moi ; ſes ravages furent terribles, je ne me connus bien-tôt plus moi-même ; mes études, mes exercices, mes affaires, mes devoirs

d'état & de bienſéance furent négligés ; les jours n'étaient pas aſſez longs pour ſatisfaire à la frénéſie qui me poſſédait, la plus grande partie des nuits y était employée : un genre de vie ſi différent de celui que j'avais mené juſqu'alors, prit viſiblement ſur ma ſanté, & en peu de tems je perdis le ſommeil & l'appétit ; mes yeux creuſés par le chagrin, jettaient un feu ſombre qui annonçait le trouble de l'intérieur ; un tein livide & plombé avait remplacé cette fraîcheur qui eſt l'image de la tranquillité de l'ame ; mon ame avait entierement perdu le goût de *l'honnête* ; de vous dire comment s'était opérée cette métamorphoſe ſi ſubite, c'eſt ce qui ne me ſerait pas trop aiſé : je me trouvai dans le gouffre ſans preſque m'en appercevoir, je me rappelle ſeulement que ce malheureux penchant s'était manifeſté dè-

mon enfance ; mais l'amour de l'étude, les diſſipations de la guerre, ſurtout ma paſſion pour Mademoiſelle de *Konisberg* l'avaient aſſoupi ; il ſe reveilla avec force dans l'oiſiveté des garniſons.

Nos Officiers avaient apporté de France un jeu que l'enfer vomit dans ſa furie ; il eſt aſſez connu ſous le nom de *Trente-quarante*, c'était notre jeu ordinaire ; il me fut dabord aſſez favorable, j'y gagnai des ſommes conſidérables; quel uſage en faiſais-je ? Malheureux que j'étais ! allais-je à un ſixieme étage voir une femme en couches, étendue ſur de la paille, entourée de quatre ou cinq enfans, nuds, tranſis de froid, dévorant un petit morceau de pain noir ? allais-je, dis-je, la ſecourir, pourvoir à ſon néceſſaire, à celui de ſes enfans ? allais-je dans les priſons offrir mon
[illegible]nt & mes conſeils aux victimes

de la juſtice, plus malheureuſes ſouvent que coupabes ? allais-je aux hôpitaux, voir mes ſoldats, les conſoler, entrer dans leur ſituation, porter un œil vigilant ſur le ſoin qu'on en prenait, ſur la nature des remedes, ſur la qualité des alimens qu'on leur donnait ? C'étaient autrefois mes occupations les plus douces ; mais en devenant joueur, je m'étais dépouillé de tout ſentiment d'humanité, j'aurais durement refuſé un écu à un infortuné à qui cet écu eût été néceſſaire.

Au ſortir du jeu je courais à mon appartement, j'en fermais la porte à double tour, je comptais mon argent, je le recomptais, je le ſerrais dans ma *caſſette*, & je ne manquais pas de lui rendre pluſieurs hommages dans le cours de la journée ; quelle paſſion ! quelle vie ! je ne puis y penſer ſans frémir.

La fortune ne tarda pas à me faire eſſuyer ſes caprices ordinaires ; mes monceaux d'or entâſſés s'écroulerent inſenſiblement, il ne m'en reſta que le ſouvenir ; ce fut alors qu'il fallut avoir recours aux moyens, & quels moyens ? Je me défis de mes bijoux, de mes nippes : cette ſource fut bientôt épuiſée ; j'empruntai alors de toute main ; combien de refus humilians n'eſſuyai-je pas ? rien ne me rebutait : le croiriez-vous, *Milord*, l'argent deſtiné à l'entretien du ſoldat ; ce dépôt ſacré, devint la proie d'une paſſion effrénée qui ne reſpectait rien ; l'or fondait dans mes mains, & ceux qui partagaient mes dépouilles, riaient de ma ſotte crédulité. Ce ſerait ici le moment de vous peindre une troupe de joueurs de tout âge, de tout état aſſis, autour d'une table; l'un d'eux raſſemble pluſieurs jeux de carte ; tous les regards ſe fixent

ſur

ſur lui ; un morne ſilence ſuccede au ramage bruyant dont la ſalle retentiſſait. On voit s'élever des pyramides d'argent ; le ſignal eſt donné , on commence. Quel peintre pourrait vous rendre l'énergie & la vivacité des attitudes , l'expreſſion variée & contraſtée des ſentimens qui ſe retraçaient tour-à-tour , & quelquefois enſemble ſur les phiſionomies, la triſteſſe, la déſolation , la rage , la fureur & le déſeſpoir d'un coté ; l'eſpérance, la ſatisfaction , l'allégreſſe de l'autre ; mais ces ſentimens n'avaient rien de durable , le paſſage rapide de la ſituation la plus enviée à la ſituation la plus déplorable était l'affaire d'un inſtant ; tel à qui la fortune avait apporté l'argent de toute l'aſſemblée, s'en voyait dépouillé le moment d'après par un nouveau-venu ; la turbulence des deſirs , la ſoif de l'or , éclataient de toutes parts ; il y

en avait, *Milord*, qui dévoraient à *belles-dents* les cartes ; quelques-uns s'arrachaient les cheveux, d'autres frappaient de la tête contre le mur ; jetter les cartes avec fureur, vomir contre le ciel les plus horribles imprécations, bruſquer tout le monde, tenir des propos durs, groſſiers, inſultans même à ceux que le jeu favoriſait, c'étaient des choſes ſi ordinaires que perſonne n'y faiſait attention ; il fallait voir avec quelle avidité on ſe jettait ſur l'argent après la déciſion du coup ; ceux qui moins empreſſés ou moins bien placés ne pouvaient s'approcher du tas, avaient bien de la peine à recouvrer ce qui leur était dû, le perdaient même quelquefois : qu'on n'aille pas s'imaginer que j'exagere, que je charge le tableau, je ne puis revoquer en doute ce que j'ai vû, je puis même aſſurer que c'eſt une des choſes qui a le plus

contribué à me dégoûter de cette infernale paſſion ; je dis infernale, une aſſemblée de joueurs dans le moment de l'action eſt la vraie image de l'enfer.

Un jeune homme qui avait une réputation établie, d'honneur & de probité, était comme moi poſſédé de cette horrible manie, il paſſait peu de jours ſans ſe trouver à nos aſſemblées. J'avais un jour perdu quelques guinées qui faiſaient à-peu-près ma derniere reſſource, triſtement appuyé ſur la table, mes réflexions s'égaraient dans l'abyme où je m'étais précipité : le hazard porta mes regards ſur ce jeune homme, la fortune lui riait dans ce moment ; il joua deux guinées, elles furent tenues & payées, ainſi qu'un tas amoncelé d'argent qui était auprès ; le coup fini & décidé à ſon avantage, je vis très-diſtinctement le jeune homme prendre & ſerrer huit guinées, au

lieu de quatre qui lui revenaient ; j'y fis une attention d'autant plus marquée, que deux perſonnes qui étaient derriere réclamerent à l'inſtant deux guinées chacune. Le Banquier aſſura qu'il avait tout payé, elles eurent beau proteſter, jurer, tempêter, leur argent fut perdu.

Je croyais rêver, je ne pouvais me perſuader le trait dont je venais d'être témoin. Chevalier, dit-un des joueurs au même jeune homme, je ſuis obligé de m'abſenter ; faiſons une ſociété de ſix guinées, en voilà trois ; tu es dans ton jour, je ne puis mieux faire que de te confier mes intérêts ; le Chevalier gagna rapidement cent guinées, & en reperdit vingt ; Meſſieurs, dit-il à haute voix ; la ſociété eſt finie, j'ai tout perdu ; *je joue pour mon compte.* Il gagna encore plus de cent ducats ; le pauvre aſſocié rentra, & trouva à ſon grand regret ſon argent perdu.

Je ne pouvais m'être trompé ; j'avais ſuivi avec toute l'exactitude poſſible le jeu du Chevalier ; il faut l'avouer, *Milord*, ces deux traits de la part d'un homme qui paraiſſait mériter ſa réputation, m'avaient pénétré.

Quelle eſt donc la nature d'une paſſion qui produit des effets ſi terribles, me dis-je à moi-même, d'une paſſion qui ſappe la raiſon, qui attaque, & renverſe en un inſtant les plus fortes barrieres que puiſſe lui oppoſer l'honneur ; qu'il eſt dangereux de s'y livrer ! qui peut répondre de ſoi, après ce que je viens de voir ; mais plus je pénétre dans mon intérieur, plus j'y trouve une répugnance invincible pour de pareils traits ; je me verrais réduit aux plus dures extrêmités, l'idée même ne m'en viendrait pas. C'eſt pourtant agir prudemment que de ſe défier de

ſes forces ; & je vais dès ce moment travailler à me rendre maître d'une paſſion dont je n'ai été que trop l'eſclave, & qui, ne fît-elle d'autre mal que celui de me déranger & de me faire perdre de vûe tous mes devoirs, mérite par-là même mon exécration ; j'avais devant les yeux l'exemple d'un de mes amis, qui plus paſſionné encore que moi pour le jeu, s'était radicalement guéri ; & vous ſavez, *Milord*, combien les exemples de quelque nature qu'ils ſoient ont de pouvoir ſur j'eſprit humain ; je réſolus donc de faire les plus grands efforts ; je retournai cependant encore quelques jours dans ces ſoupiraux d'enfer, perſuadé que les baſſeſſes, que les tours de ſoupleſſe dont je ſerais témoin, fortifieraient mon averſion, & me donneraient de nouvelles forces pour vaincre ; je courais d'autant moins de

riſque, que n'ayant ni argent ni crédit, j'étais néceſſairement borné au ſimple rôle de ſpectateur, j'y apportais toute l'attention du ſang-froid, je vis une infinité de choſes qu'une aveugle frénéſie avait juſqu'alors dérobé à mes yeux. On s'acharnait ſur un miſérable à qui le ſort était contraire; on ſe diſputait à l'envi ſes dépouilles; c'était à qui lui porterait le dernier coup; il y a plus, étourdi de la perte, ivre du jeu, il lui arrivait quelque fois de ſe tromper, & de *donner gagné* aux pontes, lorſqu'ils avaient en effet perdu; on n'avait garde de le déſabuſer, ſans ſcrupule on profitait de ſon erreur, & l'on ramaſſait ſon argent; c'eſt ce que je remarquais communément; ce qui était plus rare, & que j'ai pourtant vû, c'était de laiſſer tomber une guinée, & en ſe baiſſant pour la chercher, d'appliquer ſur les cartes

un jeu préparé, c'eſt ce que je vis faire pluſieurs fois à un homme connu & décoré. Un des moindres malheurs qui pût arriver à l'honnête homme que la fortune favoriſait, était d'être ſoupçonné, & de ſe l'entendre dire aſſez intelligiblement. Je ſortis un jour de ce gouffre, en me promettant de n'y plus rentrer, & je tins exactement parole. Envain quelques-uns de ces *ſoi-diſans* amis qui profanent l'amitié, & qui colorent de ce beau nom leur intérêt perſonnel, firent leurs efforts pour me faire rompre ma réſolution. Je perſiſtai, je fus inébranlable; mais de cette réſolution au ſentier étroit de la vertu, qu'il y a encore loin, *Milord*; j'ai à vous raconter des égaremens d'une autre nature, toujours condamnables, quoiqu'au fond plus dignes de votre indulgence & de celle du public.

A quelques pas de chez moi,

demeurait un Capitaine de vaiſſeau marchand, devenu de ſimple matelot, ce qu'il était ; il avait même fait une fortune aſſez conſidérable pour un homme de ſon état ; ces choſes là, vous le ſavez, *Milord*, ne ſont point rares en Angleterre ; il n'y a point de pays au monde où le mérite ſoit mieux récompenſé, il y mene à tout; cet homme avait une fille unique à qui la nature avait prodigué ſes tréſors ; tout ce que je vais vous dire, dût-il vous paraître romaneſque, je ne peux me refuſer au plaiſir de vous donner une idée de cette charmante perſonne. *Eſther R.....* n'avait pas encore quinze ans accomplis ; ſa taille était haute, ſouple, élégante, d'une fineſſe admirable qui ne prenait rien ſur ſon embonpoint ; auſſi n'ai-je vû qu'à elle cette taille divine ; ſon tein ſatiné était d'un blanc à éblouir, animé d'un couleur de roſe naiſſant ;

ſes yeux, qui à toute rigueur n'étaient pas aſſez grands, réuniſſaient la langueur à la vivacité, deux choſes qui s'excluent d'ordinaire; ils étaient noirs comme ſes cheveux; un cenſeur rigide, un ami auſtere de la vertu, lui eût trouvé le regard trop voluptueux, mais il en eût été touché; ſi vous aviez à peindre *Venus* faiſant le bonheur de *Mars*, vous lui donneriez le même regard, il eût porté juſqu'au fond du cœur du vieillard octogénaire le trouble & le déſordre de l'amour; joignez à tout cela un double rang de perles encadré dans une bordure de corail, un tour de viſage qui n'était ni long, ni rond, ni ovale, mais qui réuniſſait les agrémens de ces trois différentes formes; une phiſionomie piquante à la fois & délicate, dont la douceur & la modeſtie ſemblaient ſe diſputer l'empire; une jambe fine, un pied mignon, taillé

& arrondi par les mains des graces, le ſon de voix le plus touchant ; & vous conviendrez, *Milod*, qu'il n'eſt gueres poſſible de voir un extérieur plus ſéduiſant ; je m'arrête à cet extérieur.

Un eſprit frivole & ſuperficiel, des inclinations perverſes, plus de libertinage encore que de coquetterie, voilà ce que renfermait ce beau corps : la ſuite de mon hiſtoire vous en convaincra.

Il ſe paſſait peu de jours que je ne viſſe paſſer ſous mes fenêtres la belle *Eſther* ; il faut en convenir, c'était toujours avec un nouveau plaiſir ; j'avais beau me reprocher cette faibleſſe, elle m'entraînait ; quand l'heure où paſſait la *jeune perſonne* appochait, je me mettais à ma fenêtre ; le peu de ſtabilité de mon aſſiéte, l'impétuoſité de mes mouvemens, tout annonçait mon impatience ; lorſque

je la voyais paraître, une douce joie m'agitait, je sentais mon cœur palpiter; à mesure qu'elle avançait, ma tête & mon corps par un mouvement rapide & progressif se trouvaient entiérement hors de la croisée, on eût dit que je voulais m'élancer à ses pieds; elle s'en était apperçue, l'amour est si éclairé; un regard flatteur, un souris fin & expressif semblaient m'inviter à me déclarer plus ouvertement; il est certain que je combattis dabord; Mademoiselle de *Konisberg* parée de tous ses charmes, brillante de toutes ses vertus se présentait à moi; où vous retrouver, m'écriais-je, fille incomparable; vous, le modele d'un sexe, & l'amour de l'autre! où trouver votre cœur, votre esprit, votre ame, cette ame sensible, créée, élevée, nourrie au sein de la vertu? un minois flatteur à la vérité, mais

qui peut-être ſert d'enveloppe à tous les vices ; peut il, doit-il me faire oublier ce que je dois à votre mémoire ? Pourquoi, reprenais-je, pourquoi, ombre divine, pourquoi ſeriez-vous bleſſée ? ne pouvant plus être à vous, me ſerait-il défendu de me rendre à la voix de la nature, de remplir le devoir de citoyen, en me donnant une compagne aimable qui m'aide à ſupporter les maux de la vie ; dans le céleſte ſéjour que vous habitez, on ne connoît ni la haine, ni la jalouſie, ni l'amour ; cette paſſion a la fois terrible & douce, qui cauſe tant de peines & ſi peu de plaiſirs ; la tranquille & vertueuſe amitié eſt le ſeul ſentiment dont on y ſoit ſuſceptible. Les nouvelles chaînes que je vais former, vous ſeront peut-être agréables ; elles contribueront au moins à déraciner ce penchant funeſte qui avait comme étouffé

en moi le germe du bien. Je me livrai tout entier à ce que cette derniere idée avait de favorable, & je réſolus de rompre le ſilence à la premiere occaſion.

Nous approchions de ces jours de ſilence conſacrés dans toute l'Europe au plaiſir, à la danſe, à la joie, à la bonne-chere, dans une petite ville de Province, où les amuſemens ſont plus rares & moins variés, on les recherche avec un empreſſement qui tient de la fureur; par un caprice auſſi bizarre que ſingulier, par une conduite qui annonçait la frivolité & l'inconſéquence de ce peuple léger, on nottait d'infamie en France les Comédiens, & tout ce qu'il y avait de plus diſtingué à la Cour & à la ville jouait la Comédie ſur des théâtres particuliers, élevés à ce deſſein; il n'y avait preſque point d'hôtel qui n'eût ſon théâtre; vous

ſavez, *Milord*, que nous adoptions alors aſſez volontiers les coutumes & les modes de nos voiſins ; celle-ci avait paſſé de *Paris* à *Londres*, & de *Londres* elle avait gagné les Provinces ; les premieres Dames de la garniſon avec quelques Officiers du Régiment, dont j'étais du nombre, avaient fait conſtruire à frais communs un théâtre ſur lequel nous devions repréſenter *Zaïre* & *Nanine*, traduits en notre langue.

On m'avait chargé des premiers rôles ; je demandai, & j'obtins aiſément quelques billets d'invitation ; je me faiſais un plaiſir délicat de les offrir à ma belle *Eſther*.

Elle paſſait un matin à l'ordinaire ſous mes fenêtres ; je deſcends avec précipitaion ; le cœur me battait d'une étrange ſorte ; je l'abordai avec timidité, je dirai même en tremblant ; pardon, ſi je vous arrête, Mlle, lui dis-je ; j'ai cru que vous ne ſeriez pas

fâchée d'assister à un spectacle que vous embellirez ; voilà des billets pour vous & pour les personnes que vous voudrez y amener ; un doux souris accompagna sa réponse ; elle fut courte & polie ; mes billets furent acceptés avec reconnaissance : ah ! si j'osais parler, ajoûtai-je en me retirant, mais vous m'avez entendu, vous savez depuis long-temps que je vous adore ; elle poursuivit son chemin, & je rentrai. Quelques jours après nous jouames *Zaïre ;* je fus applaudi, malgré les fréquentes distractions que me donnait la belle *Esther ;* à l'issue de la piece je me pressai, je voulais absolument accompagner l'objet charmant qui m'enflammait ; en descendant avec précipitation du théâtre, le pied me manqua, je fis une chûte considérable ; on me porta chez moi, j'en fus quitte pour une seignée ; deux jours après

je jouai le rôle du Comte *Dolban* dans *Nanine :* la piece finie, on donna un divertiſſement ; je profitai de ce moment pour me placer auprès d'*Eſther :* comment vous trouvez-vous de votre chûte, *Sir*, me dit-elle obligeamment ; guéri, *Miſs*, guéri, répondis-je, & cela peut-il être autrement ? Je ſuis à vos côtés, je vous vois, je vous admire ; quel mal invétéré ne guérirait pas un ſeul de vos regards ; convenez que ce *pauvre Comte* aimait bien ſa *Nanine ;* un amant de cette trempe ne vous paraîtrait-il pas fait pour être aimé ? .. Sans doute, *Sir*, mais où le trouver, dans la Comédie de M. de *Voltaire*, & non ailleurs.... Vous vous trompez, Mademoiſelle, vous vous trompez, le Comte *Dolban* n'eſt pas un être de raiſon; je connais quelqu'un qui penſe comme lui ; il adore l'objet divin auprès duquel il a le bonheur

d'être dans ce moment-ci ; il aime auſſi délicatement que le Comte aimait *Nanine ;* s'il n'était retenu par cette nombreuſe aſſemblée, il tomberait à l'inſtant à vos genoux. Me ſera-t-il permis de vous aller faire quelquefois ma cour ? . . . Je dépens d'un pere & d'une mere qui reçoivent peu de monde & jamais de Militaire... il me ſerait aiſé d'obtenir un billet pour aller loger chez vous, ſi je ne craignais d'être indiſcret, & peut-être de vous faire de la peine... Pourquoi de la peine, *Sir ?* mes parens vous donneraient volontiers la préférance ſur un autre. . . . Vous me tranſportez, *Miſs ;* qu'il me ſera doux d'habiter ſous le même toît, de reſpirer le même air que vous ; il ne ſe paſſera pas un jour que je ne vous voie, un jour que je ne vous parle ; que mes journées vont être remplies ! qu'elles ſeront délicieuſes ! concevez-

vous bien l'excès de mon bonheur ? concevez-vous quelque choſe au-delà ; ſans doute, ma chere *Eſther*, je vois un terme au-delà ; mais qui peut ſe flatter d'y atteindre ? la ſuprême félicité n'eſt pas faite pour un ſimple mortel.

Tout ceci fut prononcé avec tant de volubilité, mon geſte était ſi expreſſif, mon action ſi animée, tous mes mouvemens ſi paſſionnés, que l'attention de l'aſſemblée fut bientôt fixée ſur moi ; on nous regardait, on ſouriait, on ſe parlait à l'oreille ; *Eſther* s'en apperçut la premiere, car pour moi je crois que la foudre tombant & éclatant à mes pieds n'eût pû me tirer de mon extaſe ; elle me pria de ceſſer ; je fus obligé d'interrompre un entretien qui avait tant de charmes pour moi ; le divertiſſement finit le moment d'après ; jugez, *Milord*, avec quel empreſſement j'offris mon bras

à *Eſther;* elle l'accepta, je la conduiſis chez elle, croyant être au plus beau jour de ma vie, auſſi fier, auſſi glorieux qu'un Dictateur Romain le jour de ſon triomphe : le pere & la mere d'*Eſther* m'acceuillirent fort bien ; je pourrais vous faire ici deux portraits, *Milord*, peut-être en ſeriez-vous ſatisfait ; je veux pourtant vous les épargner, la matiere eſt aſſez abondante. Tenez-moi compte de l'effort que je fais.

J'allai prendre quelques jours après un appartement chez ma chere *Eſther ;* j'entrai dans cette maiſon avec ce ſaiſiſſement reſpectueux que l'on éprouve en entrant dans un de ces temples vénérables conſacrés à la divinité ; extravagante paſſion qui imagine tout ce qui lui plaît, qui voit tout ce qu'elle imagine, qui prend ſouvent l'ombre pour le corps, la chimere pour la réalité ! cette maiſon

qui, quoique proprement tenue n'avait rien que de très-ſimple, me parut un Palais enchanté.

Vous habitez le céleſte ſéjour, dis-je à *Eſther*, que je trouvai ſeule occupée à broder dans une *ſalle-baſſe*: ah! divin objet, qu'il me ſoit permis de vous témoigner ma reconnaiſſance. Je me jettai à ſes genoux Que faites vous, *Sir?* me dit-elle toute troublée, cette poſture ne vous convient pas, je ne la ſouffrirai jamais, on pourrait d'ailleurs nous ſurprendre; que penſerait-on? Elle me contraignit de me lever. Ce que je fais, *Miſs*, je vous adore; mon attitude eſt celle d'un eſclave ſoumis qui rend hommage à l'unique ſouveraine de ſes volontés... Diriez-vous vrai, *Sir?* on ne parle que des lâches artifices, , des ſtratagêmes abominables que vos pareils mettent en uſage pour ſéduire, pour corrompre l'in-

nocence ; il ſerait malheureux pour moi que vous leur reſſemblaſſiez. Ceci fut prononcé d'un ton ſi tendre que j'en fus pénétré... qui moi, leur reſſe mbler, *Miſs ?* moi ne pas dire vrai ? que vous me connaiſſez mal ! vous me rendrez juſtice dans peu ; je n'aurais pas recours aux ſermens, c'eſt-là la reſſource des paſſions faibles ou uſées, la mienne porte un caractere de vérité auquel on ne peut ſe méprendre ; j'allais continuer avec toute la chaleur que peut inſpirer l'amour, on entra, c'était ſon frere ; je fus obligé de faire changer de cours à la converſation : ce frere joue un rôle dans cette partie de mon hiſtoire, il faut néceſſairement que vous le connaiſſiez.

Il pouvait avoir alors à-peu-près vingt-cinq ans ; il faut être né bien laid pour l'être à cet âge-là ; grand, aſſez bien-fait, les épaules larges,

l'air fort & nerveux, des traits irréguliers, mais la phiſionomie mâle & impoſante, la jambe belle, le ſon de voix d'un taureau; voilà pour l'extérieur : il eût pu plaire à une femme ſenſuelle ; l'eſprit lourd, l'ame petite & vilaine, auſſi groſſier dans ſes manieres, que dans ſon langage, nulle éducation. Tel était l'homme dont je comptais faire mon *beau-frere*, & avec qui, pour l'intérêt de mon amour, j'étais obligé de paſſer des heures entieres preſque tous les jours. O amour! peux-tu avilir à ce point les ames bien-nées ; je montai chez moi peu de momens après, mon cœur ne cherchait qu'à ſe répandre, j'écrivis à *Eſther* une lettre où il était tout entier ; je la lui remis le ſoir même, mais ſans pouvoir lui dire un ſeul mot ; il me parut de bon augure qu'elle l'eût priſe ſans la moindre petite façon ; c'était ſelon moi une ame

ſimple & ingénue qui ignorait les détours de la coquetterie, & qui ſuivait de bonne foi les mouvemens de ſon cœur : vous ſavez que l'uſage des amans eſt d'interprêter tout à leur avantage. Nous verrons bientôt ſi ma conjecture était juſte.

J'apperçus le lendemain en ſortant de mon appartement *Eſther*, elle était dans ſa chambre auprès d'une croiſée, un ouvrage de broderie à la main ; ſon travail paraiſſait l'occuper peu, ſon aiguille allait machinalement, on voyait aiſément que ſon ame était ailleurs ; ſans doute, dis-je en moi-même, elle rêve à ſon amant, tant d'amour l'aura touchée ; cette idée m'inſpira de la hardieſſe. Elle était ſeule, j'entrai, j'étais déja à ſes genoux, à peine m'avait-elle apperçu. C'eſt vous, s'écria-t-elle, retirez-vous promptement, je vous défends de paraître davantage en ma préſence, je.

je vous jure dès ce moment une haine éternelle. Si ce langage me surprit, je vous le laisse à penser, *Milord*, sur-tout après les douces espérances qui avaient si agréablement rempli mon imagination depuis quelques jours : quel est donc mon crime, dis-je, en levant à peine les yeux sur cette divinité courroucée ; retirez-vous, ajoûta-t-elle, vous êtes un traître ; vous n'aurez jamais d'autre explication de moi. Ce peu de mots fut prononcé d'un ton de voix foudroyant ; ce n'était plus cette phisionomie douce, qui enchantait, qui ravissait; ce n'était plus cet ange dont un regard vous plaçait dans le ciel ; c'était une furie agitée des plus violentes convulsions ; c'était *Médée* dans le plus terrible accès de sa rage, ou si vous voulez c'était *Venus* blessée par *Diomede;* car chose étonnante, & qui n'est peut être jamais arrivée qu'à

elle ; la colere qui la transportait, ne lui derobait aucun de ses charmes, peut-être même rendait-elle ses traits plus piquans.

Force à moi fut de me retirer, & de laisser passer cet orage : qu'est-ce que tout ceci, m'écriai-je quand je fus seul ; hier me donner de l'espérance, me parler avec tendresse, recevoir une de mes lettres, & aujourd'hui me traiter de cette maniere; je m'y perds, plus j'y pense. Cette créature si douce ressemblerait-elle à ces crocodiles qui imitent les cris des enfans pour attirer les passans, & les dévorer ; qu'ais-je fait ? devais-je m'engager avec tant de précipitation ? Charmante *Konisberg*, fille aussi vertueuse que douce, en qui on ne découvrait jamais la moindre nuance d'inégalité ; me voilà bien puni de l'infidélité que je vous ai faite ; le croirez-vous, *Milord*, &

pourquoi rougirai-je de vous le dire ? je vous ai promis d'ailleurs un aveu général de mes faibleſſes & de mes fautes, elles ſervent à m'humilier, elles pourront peut-être ſervir à l'inſtruction des autres ; le croirez-vous, dis-je, mon cœur ſe ſoulagea par un torrent de larmes, ce ne ſeront pas les dernieres que vous me verrez répandre.

Je paſſai près de vingt-quatre heures dans mon appartement ſans prendre la moindre nourriture, réſolu de travailler de toutesmes forces à ſurmonter une paſſion qui avait déja fait des progrès ſi rapides, & qui ne me préſageait que des malheurs ; qu'on eſt faible quand on aime ! un moment, un regard de ma maîtreſſe fit évanouir toutes mes réſolutions, il eſt vrai que c'était un de ces regards dont l'amorce trompeuſe avait embrâſé mon trop ſenſible cœur : eſt-ce

ma mort que vous voulez, dis-je à *Eſther*, en m'approchant d'elle avec timidité ; ſon air n'avait rien d'effrayant pour mon amour, il alliait la tendreſſe & le dépit, mais la premiere paraiſſait l'emporter. Ingrat, me dit-elle, mériteriez-vous que je vous écoutaſſe, il faut que je ſois en vérité bien bonne.... Mais, ma charmante, mon adorable *Eſther*, unique objet des plus vives affections de mon ame, quel eſt mon crime ? ſerais-ce de vous trop aimer ? Je n'en ai pas d'autre à me reprocher.... Comment ? & cette lettre, me dit-elle, la contez-vous pour rien ? Quoi, ma chere *Eſther*, une lettre écrite par le cœur, remplie de ces expreſſions qui ne ſont connues que de ceux qui ſavent aimer, ſerait un crime ? Contes, contes que tout cela, interrompit-elle ? n'ai-je pas bien vû que c'était une trame ourdie

avec art pour me faire tomber dans le piege ? combien en avez-vous écrit de pareilles dans votre vie ? Ah ! n'eſt ce que cela, mon aimable *Eſther*, vous me rendez la vie, je ſerai bientôt juſtifié : j'ai aimé, n'en doutez pas, j'ai aimé une ſeule fois peut-être avec moins d'ardeur que je ne vous aime. Le divin objet qui m'enflâmait, vous reſſemblait, ſi quelque choſe peut vous reſſembler. (*Quel blaſphême, Milord*)! il a quitté depuis long-tems ce ſéjour de miſere & d'iniquité, qui n'était pas digne de le poſſéder ; il jouit dans le ſéjour céleſte des récompenſes dûes à ſes vertus. Voilà en deux mots mon hiſtoire : mon ame oppreſſée par le poids de la douleur, paraiſſait inacceſſible à tout autre ſentiment ; mon cœur chériſſait trop le ſouvenir de ſes premiers liens, pour en former de nouveaux ; je vous ai vûe, tous

mes anciens ſentimens, tous mes projets ſe ſont évanouis ; je n'ai connu qu'*Eſther*, je n'ai aimé qu'elle, elle peut ſeule faire tout le bonheur ou tout le malheur de ma vie ; ſi vous ſaviez ce que j'ai ſouffert depuis quelques jours, ma chere *Eſther*, vous en feriez touchée.... Pourquoi avez-vous le don de me perſuader ce que vous voulez, interrompit *Eſther* ; je vous vois innocent, je vous vois trop aimable. Elle me ſerra tendrement la main, je ne répondis que par un baiſer de flamme, pris d'abord ſur ſes mains. L'amour partagé rend toujours entreprenant. Mes levres ſe collerent ſur celles de ma Maîtreſſe ; l'effet du foudre eſt moins prompt : mon ſang s'alluma dans le moment, je le ſentais bouillonner dans mes veines : *Eſther* était dans un état peu différent du mien ; elle me preſſait doucement de ſes bras, les miens

paſſés autour d'elle ſerraient de toutes leurs forces la plus belle taille qu'il y eût au monde ; nous reſpirions le feu dans cette délicieuſe ſituation, des larmes brûlantes coulaient le long de nos joues, nous ne nous parlions que par nos ſoupirs & nos careſſes ; ce ne fut qu'avec peine & en balbutiant qu'*Eſther* me dit : *Mon Dieu ! Sir, n'abuſez pas de ma faibleſſe pour me perdre.* Etais-je à moi, je n'entendais plus rien, mon ame pouvait à peine ſuffire aux tranſports qui l'agitaient, emporté par une paſſion fougueuſe, chaque inſtant était marqué par un nouvel avantage ; fatiguée du combat, & déſirant peut-être d'être vaincue, *Eſther* ne m'oppoſait plus qu'une molle réſiſtance ; j'allais être heureux dans l'opinion commune, qui attache le bonheur de l'amant au manque de probité. Sa mere deſcendit ; *Eſther* rajuſta ſa coeffure ;

rattacha ſon mouchoir, & repara de ſon mieux le déſordre ; mon agitation était trop viſible, je craignis qu'on ne s'en apperçût, je ſortis promptement, & j'allai rêver en liberté dans une promenade très-iſolée qui était à l'extrêmité de la ville.

Ce qui venait de ſe paſſer fut un trait de lumiere qui m'éclaira tout d'un coup ſur le caractere d'*Eſther :* elle eſt plus voluptueuſe que tendre, m'écriais-je, les ſens la gouvernent, elle connaît peu le langage du cœur. A peine lui ai-je parlé trois fois ; maltraité hier ſans raiſon, heureux aujourd'hui par l'impulſion d'un tempérament dont elle n'a pu ſe rendre maîtreſſe. Eſclave tour-à-tour du caprice & de la nature, eſt ce un pareil objet qui doit remplacer dans mon cœur la vertueuſe Mademoiſelle de *Konisberg* ? Puis-je accorder mon eſtime à un pareil objet ? Paſſerai-je

ma vie avec elle ? & quel homme délicat peut être heureux avec une femme qu'il n'eſtime pas. Voilà bien de réflexions, allez-vous vous écrier, *Milord*, pour un homme amoureux, & encore dans quel moment ! Eſt-ce lorſque le délire des ſens agit avec toute ſa force, s'éténd à toutes les facultés de l'eſprit, l'empêche de former une idée ? Qu'on diſcute, qu'on compaſſe, qu'on peſe, qu'on analiſe les motifs qui ont porté une femme à accorder des faveurs ! Pourquoi non ? La raiſon offuſquée peut avoir encore des inſtans lumineux ; j'avoue que la choſe n'eſt pas aiſée quand on a à faire à une coquette déliée, qui amene les ſituations, qui ſait l'art de les nuancer, qui obſerve les gradations, qui joue la langueur & la paſſion ; mais une jeune perſonne qui ignore le moral de l'amour, qui en ſubſtitue le phiſique au ſentiment,

qui vous querelle à la ſeconde converſation, & vous rend heureux, puiſqu'il faut trancher le mot, à la troiſieme, n'eſt pas, convenez-en, bien difficile à pénétrer; il eût autant valu ne pas refléchir, je n'en fus pas plus ſage.

Après une heure de promenade, l'impatience me prit; je volai à *Eſther*, elle n'était pas ſeule; je ne ſais ſi elle entendit le langage de mes yeux, rien de plus tendre que leurs expreſſions; ſa phiſionomie avait quelque choſe de ſi touchant, que l'homme le plus indifférent n'eût pû la fixer ſans émotion; elle portait l'empreinte de cette volupté piquante qui précede & qui ſuit les grands plaiſirs; j'achevai de me perdre dans cette funeſte contemplation; toutes les barrieres que l'honneur & la probité ont élevé furent renverſées; l'honnêteté voulut envain élever ſa

voix pour réclamer en ſa faveur les droits de l'hoſpitalité ouvertement violés par l'exécution de l'infame projet que je méditais. Le plaiſir s'était préſenté à moi ſous une forme trop attrayante pour ne pas en pourſuivre avec ardeur la libre & entiere poſſeſſion.

Je preſſai le lendemain *Eſther* d'achever mon bonheur ; ce fut pour moi une nouvelle occaſion de connoître le fond de ſon caractere ; incapable de réſiſter au moment, il était impoſſible d'en obtenir un *rendez-vous*, d'où il était aiſé de conclure que ſes deſirs étaient ſa ſeule regle. Je parvins cependant à force de prieres, de ſollicitations, & d'importunités à l'attirer dans une maiſon dont je diſpoſais ; tous les lâches & obliques détours qu'enſeigne la dépravation des mœurs m'étaient devenus familiers depuis que je n'en

avais plus. Ce fut dans cette maiſon infernale qu'*Eſther*, en me comblant de faveurs, me rendit *à-la-lettre* le plus malheureux des hommes.

Je paſſe rapidement ſur cet endroit de ma vie qui ne me met pas dans un beau jour; je vous évite des deſcriptions toujours licentieuſes avec quelque ménagement qu'on les faſſe, je n'ai déja que trop de reproches à me faire, je m'appeſantirais ſur une ſituation vertueuſe, perſuadé, *Milord*, que vous y fixeriez avec plaiſir vos regards; mais vous les détournez avec horreur de deſſus le bourbier du vice dont les exhalaiſons peſtilentielles corrompent tout ce qui l'approche.

Les premiers jours qui ſuivirent mon prétendu bonheur, furent des jours de vertige & d'ivreſſe; je penſais avec tranſport aux plaiſirs que j'avais goûtés, & il n'était pas en

mon pouvoir de m'occuper d'autre choſe. La victoire eſt à moi, me diſais-je, mon bonheur eſt aſſuré, je jouirai tranquillement & ſans obſtacle de ma *bien-aimée :* la connoiſſais-je, cette *bien-aimée*, quand je raiſonnais ainſi ? Nous avions pris jour & heure, en nous ſéparant pour nous revoir au même endroit ; vous jugez bien, *Milord*, que je fus exact au *rèndez-vous*, mon impatience amoureuſe m'y fit devancer de beaucoup l'heure marquée ; j'eus tout le tems de m'ennuyer ; l'heure arriva, s'écoula, il s'en écoula deux encore, perſonne ne vint. Il faut avoir aimé pour ſe former une idée de ma ſituation, j'étais furieux, déſeſpéré, je vomiſſais les plus horribles imprécations, je ſortis enfin : je ſuis perſuadé, qu'à mon air égaré, à la pétulence de mes mouvemens, tous ceux qui me virent me prirent pour un fou. Je marchais

machinalement ſans tenir de route certaine ; l'amour me ramena chez moi, j'y trouvai *Eſther* ſeule dans une ſalle à manger, occupée à lire.

Voilà une occupation bien tranquille, *Miſs*, dis-je d'une voix preſque étouffée par le dépit ; il paraît que vous ne ſongez gueres aux inquiétudes mortelles que vous donnez aux autres ; *tenir ſa parole* n'eſt pas votre maxime. Ah ! voilà qui eſt plaiſant, répondit-elle en éclatant de rire, fâchez-vous bien, vous avez bonne grace, le ton grondeur, l'air courroucé vous vont à ravir ; mais vraiment j'ai manqué au *rendez-vous*, c'eſt un grand crime, mon cher *Chevalier*, j'ai autre choſe à faire, ſi cette raiſon ne vous plaît pas, j'en ſuis toute conſolée.

Pouvait-on m'outrager plus cruellement ? il me fallut faire violence pour ne pas éclater ; je ne ſuis pas

ſurpris, *Milord*, s'il y a des hommes qui s'oublient au point de maltraiter leurs maîtreſſes. J'éprouvai alors qu'il y a des momens bien terribles, il ne m'échappa pourtant rien qui pût me faire rougir; je montai dans mon appartement ſans répliquer une parole, le cœur ſerré, l'œil humide de larmes; je leur donnai un libre cours, je me ſentis ſoulagé, mon ame reprit de la vigueur, j'eus honte de ma faibleſſe, & je me promis de la ſurmonter; content d'une réſolution ſi vigoureuſe, je voulus faire dans l'inſtant l'eſſai de mes forces, en allant témoigner à celle qui m'avait ſi cruellement traité le mépris que je faiſais d'elle. Inſenſé! pouvais-je me perſuader ſérieuſement qu'une victoire ſi difficile à remporter, qu'une victoire que les hommes les plus ſages ne doivent qu'au tems & aux réflexions, pût être l'ouvrage d'un mo-

ment ? Je reſſemblais à un malade qui dans le fort de l'accès d'une fievre chaude croit jouir d'une ſanté parfaite, parce que la fievre lui donne des forces précaires qui doivent bientôt s'éteindre avec ſa vie.

Je deſcendis avec précipitation ; en paſſant devant *Eſther*, un regard menaçant & dédaigneux fut ma ſeule révérence ; elle y répondit par un ſouris fin & mocqueur, elle ne ſe méprenait pas ſur la nature des mouvemens qui me faiſaient agir ; je n'eus pas effectivement fait trente pas que je me reprochai de n'avoir pas ſaiſi cette occaſion ; elle était ſeule, me dis-je à moi-même, j'aurais pû lui parler à mon aiſe, lui reprocher ſa perfidie, l'attendrir, que ſais-je ? faire renaître ces momens ſi doux qui ont diſparu comme un ſonge, & dont il ne me reſte qu'un cruel ſouvenir ; faire cette réflexion, & re-

tourner ſur mes pas, voler plutôt que marcher, entrer avec fracas, ouvrir la porte d'un air furieux, me radoucir, & par un premier mouvement dont je ne fus pas le maître, tomber aux genoux d'*Eſther*, les preſſer tendrement, tout cela fut fait dans moins de tems que je ne vous le dis, *Milord*. Quelque perſuadée que fût *Eſther* de la violence de ma paſſion, ce tranſport parut l'étonner; elle en fut émue, je le remarquai, je l'accablai des careſſes les plus vives; elle y répondit ſans conſidérer les riſques de toute eſpece que je courais, & qu'elle partageait, je me rendis auſſi heureux ou auſſi coupable que je pouvais l'être.

Chere ame! chere moitié de moi-même, lui dis-je dans cet inſtant de délire, & je le penſais comme je le diſais; ma vie, ſi vous la demandiez, ſi elle vous était utile, ſans balancer j'en ferais le ſacrifice.

Dans des tems plus fortunés où je jouiſſais de l'uſage de ma raiſon, où elle ne faiſait que m'affermir dans l'exercice de mes devoirs & dans la pratique de la vertu, lorſque je croyais me voir dans peu légitime & paiſible poſſeſſeur d'une femme auſſi aimable que vertueuſe, de Mademoiſelle de *Konisberg* en un mot, j'avais fait venir de *Londres*, dans le deſſein de lui en faire préſent le jour de nos nôces, une *montre d'or* à répétition, émaillée, enrichie de pierreries, dont la boîte renfermait nos deux portraits, avec cette deviſe. *Par d'éternels liens nous ſommes enchaînés.* Elle m'avait couté cent guinées, j'avais conſervé ce bijou comme par miracle le jour de l'aſſaut; depuis, dans le plus grand dérangement de mes affaires, eſclave d'une paſſion furieuſe, toujours inſatiable d'argent, & peu ſcrupuleuſe ſur les moyens de

s'en procurer ; je m'étais imposé la loi de ne pas m'en défaire, je m'y étais singulierement attaché ; la vûe de ce portrait, en reveillant un souvenir cher à mon cœur, arrêtait quelquefois le cours des peines inévitables à quiconque se laisse entraîner au torrent des passions ; je jettai les yeux sur *Esther*, elle était si belle ! ses yeux pour être moins vifs qu'à l'ordinaire, n'en avaient que plus d'attraits, le désordre de son ajustement la rendait encore plus touchante ; je vous ai offert ma vie, ajoûtais-je, divinité que j'adore ; sa perte n'apporterait pas le plus léger changement dans votre situation ; mais vous n'avez pas de *montre*, daignez accepter comme un faible témoignage de la tendresse que je conserverai jusqu'au dernier soupir, celle que je prens la liberté de vous offrir : en disant ces mots je tirai ma *montre*, & je l'attachai à son

coté ; je vous l'avouerai, *Milord*, ce ne fut pas ſans ſoupirer ; la *petite perſonne* me laiſſa faire, en balbutiant une eſpece de remerciement.

Me voilà donc dépouillé du ſeul bijou que je poſſédaſſe au monde, que tant de raiſons devaient me rendre cher; mais que n'aurais-je pas donné à *Eſther ;* j'ai dit que je ſoupirai, non, s'il m'échappa quelques ſoupirs, ils furent auſſi-tôt étouffés, & des deux ſentimens qu'éprouva mon ame, la joie fut le dominant.

Ce ſont donc tes effets, ô amour, ô extravagante & ridicule paſſion ! tu abſorbes tous les autres ſentimens, & lorſque la vertu ne te rectifie pas, tu éteins dans l'ame juſqu'aux moindres ſemences de l'humanité & de l'honnêteté. Pourquoi, *Milord*, le vice a-t-il tant d'empire ſur le cœur humain, il eſt inconteſtable qu'il obtient de nous des ſacrifices que nous

ne nous réſoudrions pas à faire à la vertu ; ſes reſſorts ont plus de force & d'élaſticité. Pour ſecourir un malheureux ſuccombant ſous le poid de la miſere, me ſerais-je défait de ma *montre* ; la choſe eſt tout aumoins douteuſe : mais eſt-il queſtion de donner une preuve d'amour à une *petite fille* qui ne mérite que mon mépris, je n'héſite pas.

J'obtins quelques jours après un *rendez-vous* ; celui-ci fut ſuivi de trois autres qui réuſſirent tous ; la *montre* opérait ; je regardais autour de moi, je ne voyais rien de ſi heureux ; être aimé de ma chere *Eſther*, la poſſéder ſans obſtacle, était pour moi le comble du bonheur. C'eſt ainſi que raiſonne la paſſion aveugle & inſenſée, elle trouve une plaine délicieuſe au fond d'un précipice affreux, la verdure & les fleurs ſur des rochers arides, couverts de neige, hériſſés de

glaçons. Le cinquieme *rendez-vous* fut auſſi le dernier, & le terme de mon bonheur ; je fis inutilement tout ce que je pus depuis, pour l'attirer dans la même maiſon ou ailleurs ; mes importunités lui arrachaient quelquefois une promeſſe, mais elle l'oubliait le quart-d'heure d'après : & n'allez pas vous imaginer, *Milord*, que ce fût un retour ſur elle-même, un deſir ſincere de changer de conduite ; partout où je la trouvais ſeule, je pouvais entreprendre, j'étais aſſuré de réuſſir. Caractere d'eſprit incompréhenſible ; nous ne nous livrons qu'en tremblant à l'amour, ma chere *Eſther !* lui dis-je un jour, lorſque nous pourrions en goûter tranquillement les douceurs ; par reſpect pour la pudeur vous en violez ouvertement les loix, vous vous faites un ſcrupule de couronner ma tendreſſe dans un lieu ſûr & retiré, & vous

vous livrez ſans ménagement à toute la vôtre, preſque ſous les yeux du public ; convenez qu'il y a au moins de l'inconſéquence dans cette façon d'agir. Elle ne répondait rien, paraiſſait convaincue, & ſe conduiſait toujours de même. Il fallut donc s'armer de patience, ſe rendre l'eſclave de tous ſes caprices. Combien en eus-je à eſſuyer ! c'eſt inconcevable ce que cette *petite fille* me fit ſouffrir ; & ma paſſion, loin de ſe rallentir, n'en devenait que plus vive. Pour rendre ma ſituation plus triſte, il me manquait d'éprouver toutes les horreurs de la jalouſie. Je reçus un matin le billet ſuivant.

» L'intérêt que je prends à ce qui » vous regarde, ne me permet pas » de vous laiſſer ignorer qu'on vous » trompe de la maniere la plus cruelle; » vous croyez être aimé, & ſans » doute une façon de penſer auſſi rare,

» auſſi délicate que la vôtre, mérite-
» rait du retour ; mais l'indigne per-
» ſonne qui vous aſſervit, a toujours
» été l'eſclave de ſes ſens, & ne con-
» nut jamais d'autre plaiſir ; elle eſt
» actuellement en commerce reglé, le
» dirais-je, j'en frémis, mais je ne
» puis révoquer en doute le témoi-
» gnage de mes yeux, avec ſon pro-
» pre frere ; ils gardent trop peu de
» ménagement pour que vous ne
» vous en apperceviez pas ſi vous les
» obſervez ; c'eſt à vous à juger ſi
» une perſonne familiariſée avec l'in-
» ceſte, eſt digne de votre cœur; pro-
» fitez de cet avis, il vous vient de
» quelqu'un qui vous eſt réellement
» attaché.

Les anonymes m'avaient toujours paru ſuſpects ; quel jugement porter en effet d'une perſonne qui met un maſque ſur le viſage pour dire la vérité ? on ne doit rien appréhender

en

en disant des vérités utiles ; celles qui ne le sont pas, ne valent pas la peine d'être mises au jour, & à parler vrai, il est peu d'écrits anonymes qui ne soient des pures calomnies, aussi celui-ci ne m'allarma-t-il pas d'abord ; d'autant mieux que le fait, fût-il vrai, était trop destitué de vraisemblance ; cependant, comme par une espece de fatalité dont on ne saurait gueres rendre raison, l'esprit humain saisit avec une avidité incroyable tout ce qui peut le tourmenter, cette idée germa insensiblement ; je rapprochai sous un même point de vûe plusieurs circonstances auxquelles je n'avais fait jusques-là que peu ou point d'attention ; leur ensemble m'effraya, & la plus innocente caresse que le frere faisait à la sœur, était un coup de poignard pour moi ; un événement des plus tragiques, qui arriva peu de tems après, & qui fut pour moi la

ſource d'une infinité de chagrins, acheva de donner à mes ſoupçons un degré de force qui approchait de l'évidence.

Je ne ſais ſi les parens d'*Eſther* avaient pénétré notre intrigue, nous gardions ſi peu de ménagemens, qu'il n'y eût eu rien de bien ſurprenant; ils défendirent à *Eſther* de me parler. On ſait que les choſes défendues ſont toujours très-ardemment deſirées; les croiſées de mon appartement avaient vûe ſur une petite cour où, depuis la défenſe, *Eſther* venait très-ſouvent; nous nous y diſions toujours quelques mots à la dérobée: nous nous entretenions un matin, ſes parens étaient ſortis, j'héſitais ſi je profiterais du moment: la porte d'une ſalle voiſine s'ouvre, le frere d'Eſther paraît comme un ſpectre. *Eſther*, dit-il d'une voix forte & menaçante, *as-tu oublié la défenſe qu'on t'a faite? rentres.*

Eſther tint peu de compte de l'ordre de ſon frere. *Veux-tu rentrer*, continua-t-il. Si j'ai des ordres à recevoir de quelqu'un, ce n'eſt pas de vous, lui répondit-elle enfin avec aſſez de fermeté. A peine achevait-elle ces mots, que ce brutal courut ſur elle avec le dernier emportement ; il la maltraita ſi cruellement qu'elle tomba ſans connaiſſance, en rendant le ſang par la bouche & par le nez.

Je vous avoue, *Milord*, que je ne fus pas maître de moi à cette vue : le ſanglier que l'impitoyable chaſſeur vient de bleſſer, eſt moins animé, moins furieux contre ſon ennemi; la fenêtre n'était pas haute, je m'élançai, l'épée à la main, dans la cour : le barbare jugeant que je ne le ménagerais pas, après ce qui venait de ſe paſſer, rentra avec précipitation, & pouſſa la porte ſur lui : le triſte objet que j'avais

devant les yeux m'arrêta ; je releve *Eſther*, je la preſſe tendrement entre mes bras, j'arrête ſon ſang, je mouille ſon viſage de mes larmes, j'imprime ſur ſes levres tout l'amour dont je brûlais ; dans cette douce & attendriſſante occupation j'avais oublié juſqu'à l'exiſtence de ſon frere ; je leve par hazard les yeux, j'apperçois ce malheureux qui s'avançait ſur moi, armé de deux piſtolets : cette vue me rendit toute ma rage, conſidérant d'ailleurs que dans le tranſport qui l'agitait, il pourrait tuer ſa ſœur en tirant ſur moi, je l'appuyai contre le mur, & avec ma ſeule épée j'allai à la rencontre de mon ennemi : il me tira, preſqu'à bout, portant un coup de piſtolet dont la balle me perça la cuiſſe ; je lui paſſai dans le même inſtant mon épée au travers du corps; il tomba en diſant : *Je ſuis mort*, & en lâchant ſon ſecond coup qui alla

atteindre sa sœur ; & la blessa légerement à l'épaule, je la crus morte. Le sang qui sortait à gros bouillons de ma blessure, ne m'empêcha pas de me précipiter sur elle, ne voyant, ne sentant rien que le malheur de la perdre. Dans le tems que je faisais mes efforts pour la secourir, sa mere entra.

Formez-vous, s'il est possible, *Milord*, une idée de ce que devint cette mere infortunée à un pareil spectacle ; son fils étendu nageant dans des flots de sang, paraissant à peine respirer, sa fille entre mes bras, privée de tout sentiment, couverte de mon sang & du sien, moi-même ne pouvant plus me soutenir, & perdant entierement mes forces. Quel peintre assez habile pourrait rendre fidellement tout le vrai, toute l'énergie, tout le pathétique de ce tableau. Que de maux

fait l'amour ! Cette tendre mere vola d'abord à ſon fils : Mon fils, mon cher cher fils, mon bien-aimé, s'éria-t-elle en le ſerrant entre ſes bras, qui eſt-ce qui t'a mis dans cet cruel état ? Elle portait la main ſur ſa bleſſure pour en arrêter le ſang, elle déchirait ſon voile pour en faire des compreſſes, elle lui faiſait reſpirer des eaux ſpiritueuſes ; mais jettait-elle les yeux ſur ſa fille, elle quittait à l'inſtant ſon fils, embraſſait tendrement ſa fille, la baignait de ſes larmes, lui donnait tous ſes ſoins, elle eût voulu pouvoir ſe partager, être à la fois à l'un & à l'autre ; elle ne faiſait rien pour vouloir trop faire, ſes ſanglots & ſes cris redoublés attirerent à la fin du monde. On courut aux Chirurgiens ; ils mirent un premier appareil aux bleſſures du frere & de la ſœur ; ils déciderent unanimement qu'*Eſther* n'était que légere-

ment bleſſée, mais qu'à moins d'un miracle ſon frere ne pouvait pas en revenir : dans la confuſion, dans le trouble où tout était, on m'eût oublié, ſi ce malheureux frere en reprenant ſes eſprits, ne m'eût accuſé de l'avoir aſſaſſiné. Le pere & la mere furieux envoyerent chercher un *Connétable* dans le tems que les Chirurgiens viſitaient ma bleſſure ; elle ne leur parut dangereuſe que par la quantité de ſang que j'avais perdu. Le Connétable ayant fait ſa deſcente, accompagné de ſes Officiers, dreſſa ſon procès-verbal, & ſans avoir égard à ma ſituation, il me fit traîner en priſon ; vous jugez bien, *Milord*, que les parens d'*Eſther* avaient eu ſoin de choiſir un homme qui leur fût dévoué : pour peu qu'il eût fait uſage de ſa raiſon, il eût vû évidemment qu'il était bien difficile qu'un homme bleſſé d'un coup de piſtolet fût l'aſſaſſin

de celui qui l'était d'un coup d'épée ; mais les parens d'*Eſther* étaient riches, ce Juge leur devait, dit on, conſidérablement : j'étais étranger, ſans appui, militaire, & ſelon toute apparence ſans argent ; que de raiſons contre moi !

Me voilà donc dans un cachot étendu ſur un mauvais grabat, environné des victimes, des miniſtres & des ombres de la mort. Amour, conſolation du genre humain, doux charme de la vie, voilà donc où aboutiſſent tes plaiſirs, ces plaiſirs ſi vantés, recherchés avec tant d'empreſſement & de fureur par une jeuneſſe imprudente qui ne voit que la légere couche de fleurs qui dérobe à ſes yeux la profondeur immenſe de l'abyme ; que mon exemple lui apprenne à ſe défier des penchans du cœur, à les combattre, à les vaincre, qu'ils ſachent, les inſenſés, que

tout amour que la vertu rejette, qui n'eſt pas ſanctifié par les liens du mariage, eſt un vice qui conduit tôt ou tard au crime ; ſi mes fautes peuvent corriger quelqu'un, je ſerai moins fâché de les avoir faites, & je me glorifierai d'en avoir fait l'aveu.

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE TROISIEME.

QUEL fut mon étonnement, *Milord*, de me trouver dans cet horrible séjour en revenant à moi, mes regards se porterent avec une secrette horreur sur les tristes objets qui m'environnaient, la noirceur des murailles & de la voûte, l'humidité du sol raboteux sur lequel portait mon mauvais matelat, l'o-

deur corrompue qu'on reſpirait, les phiſionomies baſſes & hideuſes du Chirurgien & du Geolier aſſis à mes côtés ſur des ſieges de bois, tout cela formait un enſemble que la ſombre clarté d'une mauvaiſe lampe rendait encore plus effrayant : où ſuis-je, m'écriais-je avec autant de force que put me le permettre mon extrême faibleſſe. Je ne ſuis ſans doute plus au nombre des vivans, mon ombre eſt errante autour de mon ſépulcre ; il ne me reſtait qu'un ſouvenir confus de ce qui s'était paſſé, & dans l'abattement où jétais, mon eſprit pouvait à peine raſſembler deux idées ; cependant inſenſiblement & à l'aide de quelques mots prononcés par le Geolier, les principales circonſtances de ma triſte avanture ſe retracerent à ma mémoire : *Eſther* vit-elle, dis-je en ſoupirant. Oui, me répondit-on, ſa bleſſure n'eſt

même pas dangereuſe; mais ſon frere ſe meurt : j'en ſuis fâché, repris-je; il s'eſt attiré ſon malheur & il a fait le mien, ajoûtai-je en ſoupirant. Je ſuis donc en priſon, Dieu connaît mon innocence, il ne m'abandonnera pas. L'adverſité eſt admirable, *Milord*, pour reveiller dans le cœur humain les ſentimens de religion que les paſſions n'y étouffent que trop ſouvent. Les tribulations ſont autant de moyens que nous ménage la providence pour nous ramener à elle; elle nous châtie en pere tendre qui veut le bien de ſes enfans; c'eſt une obſervation que vous avez ſans doute faite, *Milord;* pourquoi des hommes de génie, eſtimables d'ailleurs par leurs mœurs & par leurs productions, veulent-ils ôter à l'humanité la plus grande & ſans doute l'unique reſſource qu'elle ait dans le malheur.

Je fus juridiquement interrogé le

lendemain ; tout ce qui m'était arrivé était alors très-préſent à mon eſprit ; je vis clairement que j'étais pourſuivi & détenu dans les priſons pour aſſaſſinat, je receuillis toutes mes forces pour me juſtifier, j'expoſai avec autant de préciſion que d'exactitude la vérité du fait, je le fortifiai de toutes les raiſons qui pouvaient l'appuyer ; mais j'avais à faire à des Commiſſaires prévenus, qui traiterent de fable tout ce que je pus alléguer en ma faveur. Les loix de l'hoſpitalité ouvertement violées, la paſſion violente dont j'étais la proie, paſſion qui nous rend trop ſouvent capables des plus grands excès, le témoignage réuni du frere & de la ſœur, tout dépoſait contre moi, tout concourait à me rendre coupable. Oui, *Milord*, cette indigne ſœur que j'aimais ſi paſſionnément, que j'avais arrachée aux violences d'un

brutal, aux dépens de ma propre vie, pour laquelle enfin je me voyais réduit à l'extrêmité la plus déplorable par la plus horrible calomnie que puiſſe inventer l'enfer, m'accuſa non ſeulement d'avoir été l'agreſſeur, non ſeulement d'avoir percé ſon frere d'un coup d'épée, mais encore de lui avoir tiré un coup de piſtolet avec ſi peu de juſteſſe dans le tranſport qui m'animait, que je m'étais bleſſé moi-même. Je vous avoue que ce trait me perça l'ame; peu s'en fallut, dans l'accablement où il me jetta que renonçant au ſoin de ma conſervation, je n'abandonnaſſe ma vie à la fureur de ceux qui la pourſuivaient avec tant d'acharnement. Croirez-vous, *Milord*, que dans une ſituation pareille l'amour accompagné de ce que la jalouſie a de plus affreux trouva place dans mon cœur; rien n'eſt pourtant plus certain; je voyais dans

ce qui m'arrivait la preuve évidente de ce que m'avait écrit l'anonyme ; quel autre ſentiment que l'amour eût pû produire les horreurs dont j'étais la malheureuſe victime ; le crime ſeul peut donner naiſſance au crime ; quel frein peut arrêter l'amour inceſtueux ? La calomnie qui conduit l'innocent ſur l'échafaud eſt un jeu pour lui ; la tendreſſe naturelle qu'une ſœur a pour ſon frere eût pû porter *Eſther* à garder le ſilence, & c'était beaucoup dans une affaire de cette nature, mais jamais à élever ſa voix en faveur du menſonge. Quelques corrompus que nous ſoyons, ſans un motif ſecret, ſans une paſſion prédominante, nous abhorrerions le crime ; & la juſtice éternelle dont les caracteres divins ſont ſi bien gravés au fond de nos cœurs, qui fait toujours briller ſon flambeau ſacré ſur les bords de l'abyme pour nous em-

pécher d'y tomber, ne réclamerait pas envain ſes droits outragés.

Eſther parée de tous ſes attraits, aſſiſe au chevet du lit de ſon frere, lui donnant les noms les plus doux, lui prodiguant les ſoins & les careſſes, & n'attendant que ſa guériſon pour lui prodiguer les faveurs dont elle m'avait ſi ſouvent comblé ; quelle image pour un amant paſſionné ? J'ai peine à concevoir comment je pus réſiſter à tout ce que je ſouffrais, ſi vous y joignez ſurtout le mauvais air, la mauvaiſe nourriture, le manque de ſoin, les horreurs de ma priſon, & les douleurs de ma bleſſure qui pouvait aiſément devenir mortelle par l'extrême agitation où devaient me jetter tant de peines ; je n'avais même pas la ſatisfaction, ſi conſolante pour l'honnête-homme, de pouvoir me dire que je ne méritais pas mon malheur ; je ne pouvais me

cacher qu'avec plus d'empire ſur mes paſſions, avec plus de probité, puiſqu'il faut tout dire, je ne me ſerais jamais trouvé où j'étais; la bonté de mon tempérament me ſoutint. On inſtruiſait cependant mon procès avec toute la chaleur poſſible. Ma perte paraiſſait aſſurée, mes ſupérieurs, après quelques tentatives inutiles pour me voir, prirent le parti de m'abandonner à la Juſtice civile, qui était charmée de ſon côté de faire valoir ſon autorité, & de mortifier le corps des Militaires par la mort publique & ignominieuſe d'un de ſes membres.

J'étais un ſoir, à mon ordinaire, plongé dans la plus profonde rêverie; j'en fus tiré par l'arrivée du Chirurgien, qui en levant l'appareil de ma bleſſure me dit à voix baſſe en ſe panchant vers mon oreille, » vous » trouverez ſur votre lit un billet » avec une écritoire; qu'aucune indiſ-

» crétion ne nous trahiſſe ; tenez la » réponſe prête pour demain ».

Vous jugez bien, *Milord*, qu'après le départ du Chirurgien, je n'eus rien de plus preſſé que de chercher & de lire mon billet. Voici à peu-près ce qu'il contenait.

» Vous devez être jugé dans trois » jours ; votre mort eſt réſolue ; il y » a pourtant un moyen de vous dé- » rober au ſupplice infâme qui vous » attend ; déterminez-vous à épouſer » une femme jeune, qui a des mœurs, » qui n'a rien de rebutant dans la » figure, qui vous aime tendrement, » & je répons de votre vie ».

Voici ma réponſe.

» Je ſerais indigne de vos bontés, » ſi je vous laiſſais ignorer que je ne » puis plus diſpoſer de mon cœur ; » je perdrai donc la vie, & aſſuré- » ment ſans regret, trop de traverſes » l'ont agitée ; mais je mourrai pé-

» nétré de reconnaiſſance pour l'in-
» connue qui daigne prendre intérêt
» à l'infortuné Chevalier de *Kilpar* ».

Le Chirurgien ne manqua pas de revenir le lendemain, il prit mon billet en m'exhortant de ne pas perdre courage.

Je parais cependant pour la derniere fois devant mes Juges, avec toutes les livrées du crime, dans la poſture humble & ſoumiſe du criminel : n'avez-vous rien à alléguer contre le témoignage réuni du frere & de la ſœur, me dit-on avec ſévérité ; un ſoupir, quelques larmes furent ma ſeule réponſe ; ce n'était point la crainte de la mort, c'étaient l'ingratitude & la noirceur d'*Eſther* qui me les arrachaient... Vous ne répondez rien, continua-t-on ; votre ſilence eſt pris pour conviction; *qu'on l'emmene ?*

Dans le moment on annonce trois perſonnes qui demandent à être ad-

miſes à l'Audiance, ayant, diſent-elles, quelque choſe d'important à communiquer aux Juges : elles paraiſſent. Meſſieurs, dit une voix qui me frappa, je levai les yeux, je reconnus la charmante voiſine à qui dans des tems plus heureux j'avais été utile. l'Innocence n'a que trop long-tems été opprimée, elle gémit victime d'une affreuſe calomnie, elle va ſuccomber, il eſt tems de la faire connaître, j'oſe même dire que c'eſt mon devoir ; elle entra alors dans le détail circonſtancié de l'évenement que je vous ai racconté, *Milord* ; elle ajoûta en finiſſant qu'elle avait tout vû d'une fenêtre ainſi que ſa couſine & ſon jardinier, qui confirmerent la vérité de ſon récit ; ils ſignerent tous trois leur dépoſition, & ſe retirerent.

Ce nouvel incident changeait entierement la face de mon affaire ; je n'avais rien fait que de très-légitime

en défendant ma vie contre un ennemi furieux qui l'attaquait avec violence, & qui m'avait bleſſé le premier d'un coup de piſtolet : ſa bleſſure d'ailleurs qu'on avait jugée mortelle allait beaucoup mieux, on le regardait même comme hors de danger.

Tous corrompus que ſoient les hommes, les principes de l'équité naturelle qui n'eſt qu'un écoulement de la juſtice divine, ne ſont jamais éteins au fond de leur cœur ; quand le flambeau de la vérité brille à leurs yeux, ces principes ſe réveillent. Les paſſions tumultueuſes ne ſont plus écoutées, la raiſon rentre dans tous ſes droits ; mes Juges, malgré le ſecret penchant qui les portait à favoriſer mes Parties, ne purent s'empêcher de rendre un jugement contraire à celui qu'ils avaient prémédité ; par ce jugement je fus renvoyé abſous,

mes Parties condamnées aux dépens, & à me faire une réparation éclatante ; je les en diſpenſai ; trop heureux, me dis-je à moi-même, ſi cette cruelle épreuve m'a détaché d'*Eſther*, & m'a rendu à la ſageſſe que j'ai abandonnée depuis ſi long-tems.

Vous jugez, *Milord*, que mon premier ſoin fut d'aller remercier mon Ange tutélaire, je peux bien lui donner ce nom ; je l'avais perdu de vue depuis quelques années ; livré à mes paſſions, tout ce qui n'y avait pas trait, m'était étranger.

En allant chez cette aimable perſonne je me rappellai le billet anonyme : en ſerait-elle l'auteur, m'écriais-je ? mais elle eſt mariée & vertueuſe ; voudrait-elle parler de quelque parente, de quelque amie ? ... Telles étaient les idées qui m'occupaient ; j'entre, je la trouve en habit

de deuil, obſervation que je n'avais pas faite le jour qu'elle me ſauva la vie; j'ai vû peu de figures plus touchantes ſans être réguliere; ces lugubres habits en relevant la blancheur de ſon tein lui donnaient un éclat infini; on était ſur-tout attiré par l'heureux mélange de candeur, de fineſſe & de modeſtie qui formait le fond de ſa phiſionomie.

Je tombai à ſes genoux, elle me releva avec bonté : je viens vous offrir, *Miſs*, lui dis-je, ce que je tiens de vous, diſpoſez de ma vie, c'eſt un bien qui vous appartient. Vous ne me devez rien, *Sir*, pas même des remerciemens, me répondit-elle; ne ſommes nous pas tous obligé de faire notre devoir, en eſt-il de plus ſacré au monde que de confondre la calomnie en juſtifiant l'innocence? ... Vous redoublez mon admiration, *Miſs*, repliquai-je; c'eſt le ſublime

langage de la vertu, langage qui, hélas ! depuis long-tems n'eſt plus le mien : ſi vous ſaviez comme je l'ai maltraitée, cette vertu reſpectable ; mais ne parlons point de mes égaremens, je ne puis parvenir à les oublier & à les faire oublier aux autres, que par une conduite oppoſée à celle que j'ai tenue. Oſerais-je, *Miſs*, vous fairé une queſtion peut-être indiſcrette ſi elle renouvelle votre douleur ; de qui portez-vous le deuil ? Il y a à peu-près un an, me répondit-elle avec une douceur charmante & en baiſſant les yeux, que la mort m'a enlevé mon mari. Cette réponſe fut un trait de lumiere qui éclaira le myſtere du billet anonyme... Serais-je aſſez heureux, m'écriais-je ?.. Je n'oſe m'en flatter ; quoi, vous auriez jetté les yeux ſur moi, *Miſs*.... Non, mon bonheur ſerait trop grand. Pendant que je balbutiais ces paroles

paroles le plus vif incarnat venait se mêler & se confondre avec le lys de ses joues, ses yeux brillaient de mille feux; en un mot, son silence était si expressif, que je ne pus m'y méprendre. C'est donc vous, charmante *Miss*, qui avez écrit le billet que j'ai reçu; ma réponse ne vous a pas empêché d'agir; pardon si je vous ai outragée; je n'avais garde de penser que vous étiez libre; & puis aurais-je jamais pu m'imaginer que votre choix m'eût regardé. J'ai fait une imprudence, *Sir*, interrompit-elle, il n'y a pas moyen de m'en dédire, je ne suis ni dissimulée, ni fausse; si quelque vertu m'est tombée en partage, c'est sur-tout la sincérité: vous m'avez plû; ce que vous fites pour moi, il y a quelques années, ne m'est jamais sorti de l'idée; ma fortune s'est considérablement accrue par des évenemens dont je vous ferai

part ; vous me la rendrez précieuſe ſi vous voulez la partager. Je voulus me jetter une ſeconde fois à ſes genoux, elle m'en empêcha, & après m'avoir fait aſſeoir, elle commença le récit ſuivant.

HISTOIRE
DE MISS JENNING.

PUISQUE la naiſſance eſt l'effet du hazard, je puis, ſans bleſſer la modeſtie, vous dire que la mienne eſt aſſez diſtinguée ; n'en ſoyez pas ſurpris, la ſuite vous prouvera qu'il n'y a rien de bien extraordinaire à cela. Vous ne m'apprenez rien de nouveau, belle *Miſs*, lui dis-je, votre langage & vos manieres annoncent une éducation qui n'eſt pas le partage d'une fille du peuple, votre ſeule figure ſuffirait pour le

perſuader; un doux ſourire fut ſa réponſe.

Elle reprit ainſi.

Il eſt vrai que le pere tendre à qui je dois le jour, ne négligea rien pour nous élever dans ces ſentimens de grandeur d'ame qui doivent caractériſer la Nobleſſe; il s'attachait ſurtout à nous inſpirer cette indifférence pour les biens paſſagers de la fortune, qui voit du même œil leur accroiſſement & leur perte; on eût dit qu'il preſſentait le terrible coup qu'elle devait bientôt nous porter. Toute ſa famille conſiſtait en deux garçons & trois filles; j'étais l'aînée des trois, & ſans doute à ce titre je poſſédais toute ſa confiance; nous vivions dans la plus étroite union.

Mon pere rentra un ſoir, accablé de la plus profonde triſteſſe; nous nous empreſſames autour de lui, il nous repouſſa avec une eſpece de

dureté bien éloignée de ſon caractere ; je m'apperçus que ſes yeux s'obſcurciſſaient, & qu'il en coulait des larmes. Ce ſpectacle me ſerra le cœur ; je me jettai tendrement à ſon col, en lui proteſtant que je ne le quitterais pas qu'il ne m'eût confié ſes peines.... Que veux-tu que je te confie, ma chere *Jenning*, me dit-il enfin en ſoupirant ; notre ſituation n'en deviendra pas meilleure, quand tu ſauras que nous ſommes abſolument ruinés ; je m'étais intéreſſé de vingt-mille livres *ſterling* dans l'armement d'un Corſaire qui a été pris ; à peine nous en reſte-t-il cinq-mille ; ſi j'étais ſeul enveloppé dans ce déſaſtre, je le ſouffrirais ſans murmurer ; mais je ne puis réſiſter à l'idée de voir ma femme & mes enfans dans l'indigence. Ah ! n'eſt-ce que cela, mon aimable pere, graces au ciel, je reſpire ; je m'attendais à des malheurs

bien plus grands : rendez-nous juſtice, ſoyez perſuadé que nous avons profité de vos leçons & que nous ſommes au-deſſus de ces ſortes d'accidens ; ma mere, mes freres & mes ſœurs lui tinrent le même langage ; nous réuniſſions nos efforts pour le diſſiper. Au bout de quelques jours ſa triſteſſe redoubla avec des ſymptômes de déſeſpoir qui nous effrayerent ; aucun de nous n'oſait lui adreſſer la parole. *Jenning*, me dit-il en me lançant un regard furieux, nos maux ſont à leur comble, as-tu du courage ? Vos enfans ne ſauraient en manquer, répondis-je. Eh hien ! Ma chere, pourſuivit il, la mort eſt notre ſeule reſſource, profitez de l'exemple que je ne tarderai pas à vous donner : le malheureux ſur lequel les triſtes débris de notre fortune étaient placés, vient de faire banqueroute, & pour achever de

nous accabler, des créanciers que par une négligence impardonnable nous n'avons pas payés quand nous le pouvions, nous pourſuivent avec acharnement : connais-tu de remede à de ſi grands maux ? La mort, je l'ai dit, je le répéte, la mort, je n'en connaîs pas d'autre. Mon cher pere, lui dis-je en répendant un torrent de larmes, permettez-moi de m'élever contre ces affreuſes maximes ; permettez que je mette tout en uſage pour vous détourner d'une réſolution ſi funeſte. Quel triſte courage que celui d'attenter à ſes jours ? n'eſt-ce pas commettre un crime énorne ? nous eſt-il permis de nous oppoſer aux décrets divins ? la Providence vous avait donné ces mêmes richeſſes qu'elle vient de vous enlever, elle a uſé du droit de reprendre ſes bienfaits, faut-il s'abandonner pour cela au déſeſpoir ? Soyons pau-

vres puiſqu'elle le veut, il y a bien plus de gloire, bien plus de vrai courage à ſupporter les maux attachés à la pauvreté, ſur-tout quand on a connu les douceurs de l'aiſance, qu'à s'arracher la vie ; nous avons de la ſanté, le travail des mains ne nous eſt ni pénible, ni étranger, il pourvoira aiſément à votre ſubſiſtance & à la nôtre. Le néceſſaire *phyſique* ſe réduit à ſi peu de choſe, & vous ſavez que la ſobriété accompagne toujours la ſanté, le premier des biens ; croyez-moi, mon cher *papa*, notre état ne ſera pas ſans douceur ; n'eſt-ce pas beaucoup de jouir de ſoi-même, de n'être ni le protégé ni le protecteur de perſonne, d'être débarraſſé des embarras de la grandeur, & des importuns que la fortune attire ; je m'apperçus que ce je diſais, faiſait impreſſion ; je redoublai mes inſtances, je me jettai aux ge-

noux de mon pere, je me ſaiſis d'une de ſes mains que j'arroſai de mes pleurs ; il s'attendrit après avoir rêvé quelques momens, il me promit de me rendre le lendemain une réponſe poſitive.... mais votre mere, vos freres & vos ſœurs auront-ils le même courage, pourſuivit-il. J'en répons pour eux, lui dis-je. Ma mere entra dans le moment, informée de tout, elle lui dit avec un viſage gai : Notre premier devoir, & un devoir bien doux à notre cœur, ſera de travailler pour fournir à vos beſoins.

Ce bon pere nous aſſembla tous le lendemain ; il avait l'air ſerein, ces nuages qui obſcurciſſaient depuis long-tems ſa phiſionomie, paraiſſaient entierement diſſipés : Mes enfans, nous dit-il avec douceur, vous m'avez rendu à moi-même, puiſque le changement d'état ne vous effraye pas, mon parti eſt pris ; la vertu

n'admet point la diſtinction des rangs, tant que nous la cultiverons, nous n'aurons pas dégénéré, nous poſſéderons la vraie, la ſeule nobleſſe; mais il n'eſt point juſte que je vive de votre travail; c'eſt à moi de vous donner l'exemple, ma ſanté me le permet; changeons de nom, & allons dans d'autres climats chercher le repos en travaillant.

Ce diſcours répandit l'allégreſſe dans toute la famille, je doute que le retour de notre fortune y eût été reçu avec des démonſtrations de joie plus vives & plus ſinceres; mon pere ne tarda pas à effectuer ſon projet; il vendit ſa maiſon & ſes meubles; ſes créancier ſatisfaits, à peine lui reſta-t-il cinquante livres *ſterling*: avec cette petite ſomme nous primes le chemin de *Londres*, perſuadés que mon pere avait choiſi cette Capitale pour notre domicile, à cauſe de la

facilité qu'on y trouve à vivre dans l'obſcurité ; nous nous trompions, il s'arrêta dans un village, y loua une petite maiſon, & la meubla conformément au nouvel état que nous allions embraſſer ; nous quittames nos habits, & en primes de très-ſimples. Tout cela fait, du peu d'argent qui lui reſtait, mon pere acheta des inſtrumens de labour, loua un champ ; nous le cultiverons mes fils & moi, nous dit-il ; mes filles & ma femme ſavent filer, j'ai acheté une proviſion de lin, elles feront de la toile pour les *bonnes-gens* qui habitent ce hameau.

Notre partage ainſi aſſigné, nous commençames un nouveau genre de vie qui, mêlé d'abord d'un peu d'amertume, devint très-doux dans la ſuite ; point de peines d'eſprit, peu d'embarras, point de créanciers ; la vie ſobre dont nous contractames l'habitude, rendait nos beſoins très-

aiſés à ſatisfaire ; nous avions même plus d'argent qu'il ne nous en fallait : ces *bonnes-gens* contens de nos manieres & de la modicité du prix que nous mettions à nos toiles, venaient tous en prendre chez nous.

La perte de ma mere qui mourut preſque ſubitement, fut le ſeul chagrin que nous eſſuyames dans le cours de pluſieurs années ; mon pere propoſa ſouvent à mes freres de prendre le parti des armes ou celui du commerce : nous ne vous quitterons pas tant que notre travail pourra vous être utile, lui répondirent-ils ; & puis nous ſommes ſi contens de notre ſort ! Pour vous, mes filles, diſait quelquefois ce bon pere à mes ſœurs & à moi, je ne mourrai pas content que je ne vous voie établies ; il eſt ſans doute dur à une fille qui a de la naiſſance & de l'éducation, d'épouſer un homme au-deſſous d'elle, mais il

faut ſe conformer à la volonté du ciel; & que deviendriez-vous ſi vous aviez le malheur de me perdre ? dans cette claſſe d'hommes, il ſe trouve de l'honnêteté & des mœurs ; on paſſe les agrémens en faveur des qualités auſſi eſſentielles : nous avions beau proteſter que nous ne voulions pas nous ſéparer de lui, il nous maria toutes les trois. Mes ſœurs ſont mortes ſans enfans, vous avez vû le mari qu'il me donna, j'ai vécu avec lui dans la plus grande union juſqu'à ſa mort arrivée il y a un an, mon pere l'avait précédé de quelques mois ; mes deux freres prirent alors le parti de paſſer à la *Jamaïque* : ils m'apprennent par leur derniere lettre qu'un couſin de mon pere que nous avions perdu de vûe depuis très-long-tems, a fait dans ce pays-là une fortune immenſe, qu'il les a pris chez lui, qu'il les comble de biens, & que

pour adoucir ma ſituation, il les avait chargés de me faire tenir une lettre de change de 5000 livres *ſterling* dont j'ai été payée ſur le champ ; je ne vous le cacherai pas, *Sir*, j'ignore les vains détours de la coquetterie, vous me plûtes dès que je vous vis ; vous vous annonçates par un trait ſi beau, ſi noble, que je ne pus m'empêcher d'être ſenſible ; mais l'auſtere devoir m'impoſait ſilence ; je lui fis peut-être en murmurant, je le dirai à ma honte, un ſacrifice entier ; les mêmes raiſons ne ſubſiſtent plus, la mort a rompu les liens qui m'attachaient à mon mari dont je n'eus jamais d'enfant : je me ſuis informée de votre conduite, on m'a inſtruite de vos égaremens, j'en ai eu le cœur attriſté ; mais inébranlable dans ma réſolution, il ne tient qu'à vous, *Sir*, de partager ma petite fortune, perſuadée que dans un cœur vertueux

les passions peuvent pendant un tems offusquer le goût du bon, du beau, mais jamais l'éteindre, & que les transfuges de la vertu ne tardent pas à rentrer dans son empire. *Miss* termina ainsi son histoire.

Ce que vous venez de m'apprendre, charmante, *Miss*, lui dis-je, est si flatteur, je suis si agréablement étonné, il s'éleve dans mon cœur tant de mouvemens divers, rapides & fugitifs, qu'il ne m'est pas possible de mettre dans ma réponse ni ordre, ni liaison; que puis-je vous dire? que cette noblesse d'ame, ces sentimens si délicats, ce mêlange de graces & de vertus m'enchantent, m'enlevent, me ravissent, qu'un cœur qui a brûlé pour un autre n'est pas digne de vous être offert; que cependant je regarderais ce jour-ci comme le plus beau de ma vie, si vous daigniez

en agréer l'hommage. Oui, c'eſt le plus beau de ma vie, ajoûtai-je, charmante *Miſs*, mon bonheur n'eſt plus douteux après les paroles divines qui ſont ſorties de votre bouche, je vous dois tout, vous venez de diſſiper les ténebres épaiſſes dans leſquelles j'ai été ſi long-tems plongé; vous me rendez à moi-même, à la raiſon, à la vertu, à l'amour; non à cette paſſion déréglée qui aliene l'eſprit, qui corrompt le cœur, qui éteint dans l'ame l'amour de l'honnête, qui plonge l'homme dans le déſordre en l'aviliſſant, qui le ravalle en un mot au-deſſous de la brute, mais à ce ſentiment doux, tendre, délicat, qui eſt le plus grand frein du vice. Après cette premiere effuſion de cœur nous nous entretimmes ſérieuſement de nos affaires. *Miſs* Jenning fixa l'époque de mon bonheur à l'expiration de ſon deuil, terme peu éloigné; il

fut décidé dans notre petit conseil que les 5000 livres seraient employées à acheter une terre qui réunît l'utile à l'agréable ; nous nous proposions d'y mener une vie délicieuse dont la vertu serait le fondement. Après bien des mouvemens je trouvai ce que nous cherchions dans le Comté de *Dévonshire* ; un logement plus commode que spacieux, un ciel doux, tempéré, des bois, des promenades, des ruisseaux qui tombaient par cascades du haut des rochers, & venaient se perdre dans les fertiles vallons quils arrosaient, un pays de *montagne*, & par-là même d'une variété qui enchantait l'œil; chaque pas offrait un nouvel objet. Ici, disais-je en m'arrêtant au pied d'un rocher d'où je découvrais à une profondeur immense des troupeaux qui paissaient tranquillement dans des prairies émaillées de fleurs, tan-

dis que la roche oppoſée, couverte de bois, offrait à la vûe des daims, des biches, des cerfs qui ſe faiſaient une agréable & paiſible guerre; ici je viendrai rêver, lire dans le grand livre de la nature, contempler les merveilles qui annoncent la toute-puiſſance de celui qui les a opérées; là, ajoûtais-je en jettant les yeux ſur une grotte taillée dans le plus vif du roc, je viendrai me receuillir, lire, étudier, *Loke*, *Newton*, *Pope*, *Baile*, *Monteſquieu*; dans ce petit bois touffu qui couronne cet immenſe rocher, j'irai me délaſſer d'une courſe fatigante & pénible, j'y menerai quelquefois le cher objet de ma tendreſſe. Aſſiſe ſur un ſiége de gazon, ma chere *Jenning* écoutera les diſcours tendres & vrais que mon cœur lui adreſſera; la confiance, l'amour, & ſur-tout la vertu préſideront à nos entretiens.

Cette terre d'ailleurs, outre quantité de très-beaux *droits-ſeigneuriaux*, rapportait deux cent livres *ſterling* de revenu ; il ne nous en fallait pas davantage pour vivre avec agrément; la terre fut achetée, & le jour pris pour la célébration de notre mariage.

Dans les douces chimeres dont ſe repaiſſait mon imagination, j'aurais été heureux, ſi ma paſſion pour *Eſther* ne ſe fût quelquefois reveillée avec aſſez de force pour remplir d'amertume mon faible cœur ; cette indigne & ſéduiſante créature qui ne méritait que le plus profond mépris de ma part, était encore malgré mes combats l'objet de ma tendreſſe. J'étais trop vrai pour cacher ma ſituation à *Miſs Jenning*. Je ne vous en en eſtime pas moins, me diſait-elle, mon cher ami ; ce n'eſt rien, la mer gronde, & conſerve l'agitation de ſes flots long-tems après la tempête ;

mais insensiblement l'art du pilote s'en rend maître : j'espere par mes manieres tendres, par ma conduite, je ne dirai pas par mes charmes, je sais les apprécier, vous faire oublier *Esther* ; si vous m'aviez caché ce qui se passait dans votre cœur, & ce que j'y voyais clairement, j'aurais beaucoup rabattu de l'estime que vous m'avez inspirée.

Par de semblables discours l'aimable *Miss Jenning* tachait de rendre le calme à mon ame ; elle y réussit. De tous les sentimens qui avaient si cruellement agité mon cœur, il ne me resta bientôt plus que celui qui m'enchaînait à ma charmante *Miss*. La pitié, l'indifférence & le mépris, c'est tout ce que je ressentais pour *Esther*. Je vis arriver avec une joie vive & pure le jour qui mit le sceau à mon bonheur ; la cérémonie se fit sans éclat à la petite terre du Comté

de *Dévonshire* ; point de feſtins, point de danſes, aucune de ces folies qui conviennent ſi peu à la ſolemnité d'un ſi grand jour. L'honnête Chapelain qui nous unit, eut un préſent conſidérable, *Miladi* lui remit de plus une bourſe de cent guinées, qu'elle deſtinait pour marier les filles de ſa terre les plus pauvres & les plus ſages.

J'ai jugé à propos, dit-elle, de convertir à cet uſage l'argent qu'on emploie d'ordinaire en fêtes dans pareille occaſion ; mais ſur-tout que perſonne ne ſache que ceci vient de moi ; l'oſtentation ne gâte que trop ſouvent ce que les hommes font de paſſable.

Mon cher ami, me dit-elle au premier moment d'entretien que nous eumes, je me flatte que vous ne déſapprouvez pas ce que je viens de faire ; c'eſt placer ſon argent à cent

pour cent que de l'employer à faire le bien. Moi, *mon ange*, vous désapprouver, m'écriais-je ? moi qui ne fais que vous admirer depuis que je vous connais ; une façon de penser si belle, si sublime, mérite l'hommage de toute la terre. Mon cher ami, poursuivit-elle, j'ai passé par toutes les épreuves ; je me suis trouvée dans l'indigence, j'ai vu le riche insolent, loin de la soulager, l'écraser de son faste, lui insulter, la fouler aux pieds avec orgeuil après l'avoir terrassée. Il me semble, me disais-je alors à moi-même, que j'en agirais différemment si j'étais riche, je ne grossirais pas le nombre des misérables, j'obéirais à la loi naturelle qui veut que l'on secoure son semblable, je me respecterais dans ceux, qui formés du même limon, n'ont pas été aussi bien traités que moi de la fortune ; mon ami, cette fortune

commence à me rire, les malheureux s'en reſſentiront. Avec quels tranſports, *Milord*, j'entendais ce langage ?

Peu de jours après notre mariage elle me remit trois cent livres *ſterling*; mon cher, me dit-elle, ſi vous l'approuvez, nous aurons toujours en réſerve une année de notre revenu, pour qu'un évenement ne nous prenne jamais au dépourvû; les cent livres *ſurnuméraires* auront leur deſtination; ne goûtez-vous pas cet arrangement ? il me ſemble vous avoir oui dire que quelques modiques que fuſſent ſes revenus, on était toujours à ſon aiſe quand on avait devant ſoi une petite ſomme, quand ſur-tout on évitait ſoigneuſement de contracter des dettes; j'eſpere que cela ne nous arrivera jamais. Quelle femme, *Milord*, je l'embraſſai avec un redoublement de tendreſſe & d'admiration; je ne voulais pas être

le dépositaire de cette somme, mais elle insista si fortement, qu'il n'y eut pas moyen de m'en défendre; nous avons, poursuivit-elle en riant, cinquante livres à placer, vous voudrez bien les mettre à part & m'accompagner demain.

Où allames-nous le lendemain, *Milord*, à une petite ville, située à deux lieues de notre terre; à peine étions-nous descendus de notre chaise, elle prit mon bras; nous nons rendimes; où? je l'ignorais moi-même, on se faisait un plaisir de ma surprise... dans une horrible prison qui me fit frémir par un mouvement involontaire en me retraçant l'idée de celle où j'avais langui si long tems.

Au travers d'une foule de victimes qui y gémissaient, son œil perçant eut bientôt demêlé l'infortuné qu'elle cherchait; c'était un homme, dont la mine était aussi respectable que

l'âge. Il était en robe de chambre avec un livre à la main, paraiſſant accablé de la plus profonde triſteſſe, à côté de lui était une jeune fille, qui ſous les vêtemens les plus ſimples me parut la plus belle du monde ; la régularité de ſes traits était relevée par tout l'éclat qu'on peut avoir à quinze ans. Ah ! Monſieur, mon cher Monſieur *Bruſs*, dans quel état & dans quel lieu eſt-ce que je vous vois, lui dit *Miladi !* Le *bon-homme* leva la tête, regarda ma femme d'un air étonné ſans pouvoir la remettre. Vous ne me reconnaiſſez pas, *M. Bruſs*, ajoûta-t-elle, auriez-vous déja oublié *Miſs Jenning ?* Pardon, *Miſs*, lui dit-il enfin, l'éclat qui vous environne m'a ébloui ; vous étiez moins magnifique lorſque j'eus le bonheur de vous connaître ; votre fortune eſt changée, je m'en réjouis ; vos vertus ſont les mêmes, je m'en réjouis encore :

encore; il n'y a que la vertu qui puiſſe vous amener ici. Mon cher M. *Bruſs*, interrompit *Miladi*, le malheureux qui ſouffre, trouve le tems long, ne perdons pas un inſtant pour votre délivrance; il y a trois mois que j'aurais pû vous tirer d'ici; quels reproches n'ai-je pas à me faire? puis-je trop vîte réparer mes torts?... Le nom & la demeure de votre créancier..., ma bonne, ma vertueuſe, ma reſpectable *Miſs*, ce trait m'enchante ſans m'étonner; je connaîs depuis long-tems toute la nobleſſe de votre ame, vous me rendez la vie, vous la rendez à cette chere enfant, continua-t-il en montrant ſa fille, elle s'eſt enſévelie dans ce cachot depuis près de deux ans que j'y traîne mes déplorables jours; elle eſt à la fois ma compagne & ma conſolation: l'homme cruel qui me retient ici eſt M. *Blunk* Procureur au Parle-

ment ; il demeure au *Vieux-marché*. Prenez courage, M. *Bruſs*, dit ma femme en le quittant, vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles ; en attendant, prenez ces douze guinées pour pourvoir à vos plus preſſans beſoins.

Nous nous rendimes ſur le champ chez M. *Blunk*. On nous introduiſit dans ſon cabinet ; M. *Blunk*, enveloppé dans une robe de chambre de damas verd, tranquillement aſſis dans un grand fauteuil au coin de ſon feu, minutait dans ce moment la ruine de cinq ou ſix familles qui avaient eu le malheur de lui confier leurs intérêts. Je n'ai jamais vû, *Milord*, de figure qui repreſentât mieux le vautour ſuçant à plaiſir & à ſon ſon aiſe le ſang de l'innocente colombe ; la pâleur livide de ſon tein, le feu ſombre qui ſortait de ſes yeux, annonçaient les inquiétudes dévorantes qui le con-

ſumaient; ſon regard retraçait l'avidité & l'incontinence, le vice avait ſillonné ſon front de replis larges & tortueux, dans leſquels toute l'horreur qui l'accompagne était profondément gravée.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, nous dit-il en nous ſaluant & en nous offrant des ſiéges ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître... M. connaît ſans doute, lui répondit *Miladi*, *Sir Robert Bruſs*... A ce nom mon *homme* parut déconcerté.. Oui, Madame... En tout cas, Monſieur, il vous connaît bien, & il aura lieu de ſe ſouvenir long-tems de vous ; n'eſt-ce pas trente livres ſterling qu'il vous doit ? ayez la bonté de me donner votre quittance, les voilà.... La choſe n'était pas abſolument preſſée, Madame.... Comment, Monſieur, la choſe n'était pas preſſée ; & l'*infortuné* languit depuis deux ans dans

les prisons ; votre quittance, au plus vîte... Armés de cette piece importante, nous courumes aussi-tôt chez le Juge. Munis de son ordre, nous volames à la prison... Vous êtes libre, mon cher M. *Bruss*, lui dit ma femme d'aussi loin qu'elle le vit, venez, suivez-nous. Ce bon vieillard voulut tomber à ses genoux.... Point de remerciement, M. *Bruss*, je n'ai fait que ce que vous eussiez fait pour moi en pareille occasion. Il est trois heures, j'ai besoin de prendre quelque chose, allons dîner ensemble, vous, votre fille, mon mari & moi, comme de *bonnes-gens*. Elle paya au Geolier *ses honnoraires*, & nous gagnames notre auberge. On nous y servit un repas assez délicat, la satisfaction, la joie, la douce tranquillité en furent l'ame. J'ai fait dans ma vie peu de repas aussi délicieux ; je goûtais le plaisir pur, d'estimer,

d'admirer ce que j'aimais; nous primes tous enſemble la route de notre terre, *après dîner.* M. *Bruſs*, lui dit ma femme, vous demeurerez avec nous juſqu'à ce que mon mari ait pû vous procurer un emploi honnête ; nous aurons ſoin de votre fille, ſi les douze guinées que je vous ai prêtées ne ſuffiſent pas pour vos premiers beſoins, j'en ai encore à votre ſervice. Quelle façon d'obliger, *Milord*, la plupart des bienfaiteurs font rougir le malheureux qui eſt l'objet de leur libéralité ; leur généroſité écraſe ; le faſte, l'oſtentation percent au travers de leurs bienfaits ; ils ſentent leur ſupériorité, & ils la font ſentir : ici c'était le contraire, *Miladi* paraiſſait plutôt l'objet que la diſpenſatrice du bienfait. Qui ſait obliger ainſi, oblige doublement, *Milord.* Cette reſpectable femme avait fait renaître toute la vertu de mes pre-

mieres années ; mon ame s'élevait preſque au niveau de la ſienne ; elle engagea M. *Bruſs* à me racconter toutes les particularités de ſa vie ; il me fit le récit ſuivant.

HISTOIRE
DE M. BRUSS.

JE ſuis né d'une famille honnête, mais peu accommodée des biens de la fortune ; mon pere ne négligea cependant rien pour mon éducation ; je fis mes études avec aſſez de ſuccès ; le caractere ſérieux que j'ai reçu de la nature, mon goût pour la retraite, ces ſuccès même me firent tourner mes vûes du côté de l'état Eccléſiaſtique ; j'avais à peine achevé mon cours de Théologie, que je fus pourvû d'un Vicariat dont le revenu, quoique très-borné, ſuffiſait à mes be-

ſoins ; mais l'amour vint bien-tôt en étendre la ſphere : une jeune perſonne du voiſinage qui n'avait que ſa beauté & ſa ſageſſe pour dot, me plût ; elle voulut bien partager ma petite fortune ; c'eſt de ce mariage que naquit l'enfant infortuné qui fait aujourd'hui la conſolation & l'amertume de ma vieilleſſe.

J'avais obtenu une Cure aſſez conſidérable, pour me procurer une vie douce dans l'état de médiocrité où le ciel m'avait placé : ma fille, que j'élevais avec tout le ſoin poſſible, croiſſait en graces & en mérite ; j'avais eu le malheur de perdre ſa mere, elle la remplaçait par ſa douceur, par ſon eſprit, par ſes attentions. Les hommes, en avançant en âge, ont beſoin de la compagnie d'une femme douce qui les aide à ſupporter le malheur d'exiſter ; les illuſions de l'amour-propre qui les ſoutenaient

dans le délire de la jeuneſſe, ont diſparu, ils voient les choſes dans leur vrai point de vûe ; peu de plaiſirs, la plupart même chimériques, beaucoup de peines réelles & de miſeres effectives ; ils aiment la vie, & ils en portent impatiemment le poids, à peu-près comme ces amans malheureux qui ne peuvent s'empêcher de voir & d'aimer la maîtreſſe qui les trahit : ma fille me devenait tous les jours plus chere, je ne penſais qu'avec un ſecret ſaiſiſſement qu'il faudrait m'en ſéparer, & que ſon intérêt demandait que je cherchaſſe à lui procurer un établiſſement avantageux.

Telle était ma ſituation lorſque *Milord* M..., Seigneur de la terre dont j'étais Curé, arriva de la Cour.

Milord M... dans le feu de la premiere jeuneſſe, d'une figure aimable, d'un tempérament ardent & porté

au plaiſir, réduiſant la morale aux opinions de convenance, ne refuſant rien à ſes goûts, & faiſant à peine la grace d'admettre ſes inférieurs dans la claſſe de l'humanité, ſe faiſait un jeu de l'honneur des femmes; peu de celles qu'il avait attaquées, lui avaient réſiſté; ſa réputation l'avait devancé. J'allai lui rendre mes devoirs, mais je ne menai pas ma fille, je ne lui en parlai même pas. Je fus content de ſon acceuil, il parut goûter ma converſation, je vous avouerai que la ſienne me charma; les excès horribles où il s'eſt porté contre moi ne m'empêchent pas de lui rendre juſtice; car il faut être juſte, c'eſt le point principal. Il a beaucoup d'eſprit, il l'a très-orné; il eſt généreux, & ſe ſert de ſon crédit pour obliger. Je ne doute pas qu'il n'eût fait beaucoup pour moi ſans ſa funeſte paſſion.

Tous mes ſoins pour l'empêcher de voir ma fille furent inutiles ; il entra chez moi au moment que j'allais dîner, je fis ſigne à ma fille de paſſer dans une autre piece ; il l'avait déja vûe : qu'elle reſte, dit-il, elle n'eſt pas de trop ; c'eſt votre fille, j'en ai entendu parler, je veux faire connaiſſance avec elle ; mais vraiment on ne m'a point trompé, elle eſt très-jolie. . . Epargnez-lui, *Milord*, dis-je, un langage peu fait pour la ſimplicité des mœurs de la campagne, & qu'elle n'atrribuera jamais qu'à la politeſſe de l'*homme de cour.* Nous ne vous attendions point, *Milord ;* elle n'eſt pas habillée, permettez qu'elle ſe retire ; ma fille ſe levait; *Milord* l'arrêta, l'obligea de s'aſſeoir, & s'aſſit à côté d'elle, ſans faire ſeulement attention à ce que je diſais. . . C'eſt un *ange* que votre fille, M. le Curé, continua-t-il ; quelle douceur

dans le regard, quelle fineſſe dans la phiſionomie, que d'éclat dans tein ? où trouver cette taille ſouple & élégante ? elle ornerait la Cour, c'eſt un meurtre de laiſſer vivre *cet enfant* dans l'obcurité du village. Epargnez-la, de grace, *Milord*, lui dis-je ? Ma fille ne répondait rien, paraiſſait déconcertée, mais le plaiſir d'être louée perçait au travers de ſon embarras ; je m'en apperçus avec chagrin ; ma ſituation commençait à devenir très-gênante, lorſque *Milord*, après une viſite que je trouvai beaucoup trop longue, prit enfin congé.

Je craignais l'effet de ce premier entretien, & vous verrez bientôt que ce n'était pas ſans raiſon. *Milord* devint effectivement amoureux ; violent & emporté dans ſes paſſions, il ſe mit peu en peine de réprimer celle-ci, non qu'il penſât à ſe marier

avec ma fille ; des vûes si nobles, si pures n'entraient pas dans un cœur aussi corrompu que le sien ; mais il voulait, à quelque prix que ce fût, satisfaire ses desirs effrénés, & il ne craignit pas d'y employer le crime.

Ce *malheureux enfant* devint bientôt l'objet public de ses soins ; j'en frémis ; tout fut employé pour détourner le cours d'un torrent rapide, qui grossissait par les obstacles qu'on lui opposait.

Si je prenais quelquefois la liberté de parler à *Milord*, si je lui présentais ses torts avec force, il me répondait de ce ton léger & badin que savent si bien prendre dans de pareilles circonstances les *gens de cour* ; si je faisais cacher ma fille, il trouvait toujours de nouveaux moyens de la voir.

Les devoirs de mon état m'obligeaient souvent de m'absenter ; c'était ordinairement le tems qu'il choisissait pour se procurer des entretiens avec

l'innocente victime dont il avait juré la perte. Hélas ! que peut la vertu pauvre & ſans appui contre le vice altier & puiſſant ? Enfin la choſe en vint au point que je me vis forcé de le prier de diſcontinuer ſes viſites ; il tint peu de compte de ma priere. Je défendis à ma fille de le voir ſous peine d'encourir mon indignation ; le ton, les manieres, les propos de *Milord* l'avaient éblouie. Qu'il eſt difficile de réſiſter à ſon âge au preſtige enchanteur des ſens ! *Milord* avait réellement la figure ſéduiſante ; je ne tardai pas à m'appercevoir qu'il était aimé ; que faire ? quel parti prendre ? parler raiſon à un enfant de quatorze ans, prévenu d'ailleurs, c'eût été perdre mon tems ; avoir recours à la force, outre que cette voie était éloignée de mon caractere, elle était encore très-incertaine, les deſirs enchaînés étant toujours les plus violens, & l'expérience ne nous

prouvant que trop que l'amour renverſe aiſément les plus fortes barrieres ; je réſolus donc d'envoyer ma fille dans les *montagnes* de la principauté de *Galles*, à plus de quarante lieues de mon village, chez une ſœur que j'y avais établie ; elle n'était pas riche, mais elle était d'une probité rigide ; je fis ſecrettement tous les préparatifs pour ſon voyage ; je ne lui annonçai mon deſſein qu'au moment où je la fis partir ſous l'eſcorte d'un vieux domeſtique d'une fidélité éprouvée ; je me ſerais chargé du ſoin de la conduire moi-même, mais il ne m'était gueres poſſible de quitter mes paroiſſiens ; mon départ aurait eû d'ailleurs un éclat que je voulais éviter, il eût ſeul ſuffi pour apprendre à *Milord* ce qu'il importait ſur-tout de lui cacher.

Il vint chez moi peu de jours après, je le reçus d'un viſage ſerein & ou-

vert ; un air ſombre & préoccupé offuſquait le ſien. Où eſt votre fille, me dit-il d'un ton de voix menaçant ? *Milord* n'eſt ni mon Juge, ni mon maître, lui répondis-je avec douceur, je dois des égards à ſa naiſſance & à ſon rang, mais je ne dois qu'à moi-même le compte de ce qui ſe paſſe dans ma maiſon, je penſe qu'un pere a le droit de diſpoſer de ſa fille... Je veux abſolument ſavoir ce qu'elle eſt devenue, continua-t-il, vous vous en repentirez ſi vous ne me l'apprenez pas.... *Milord* permettra que je me retire... Il ſortit furieux ; il revint quelques jours après : je vous demande pardon, me dit-il en entrant, j'ai parlé avec hauteur, avec violence, je vous ai manqué, il faut l'attribuer à une paſſion fougueuſe qui m'égare ; que je voie votre fille un inſtant, que je puiſſe lui parler, & votre fortune eſt faite ; je vous réponds d'un Evêché avant qu'il

ſoit peu.... *Milord*, répondis-je, eſt-ce à moi que vous parlez ? tous les Evêchés du monde ne me feront jamais manquer à l'honneur & au devoir ; & qu'eſt-ce en effet que la fortune dès qu'il faut l'acheter par l'infamie ; ma fille ne peut pas être votre femme ; elle ne ſera jamais votre maîtreſſe.... Songez-y bien, Monſieur, me répliqua-t- il ; être Evêque ou n'être rien, regorger de richeſſes ou vivre dans la plus affreuſe indigence, l'alternative eſt à votre choix, & mérite bien que vous y faſſiez réflexion... J'entens, *Milord*, interrompis-je, vous voulez me priver du petit bénéfice dont je jouis, & qui ſuffit à la médiocrité de nos deſirs ; vous êtes le maître, *Milord*, toute horrible qu'eſt la pauvreté, je la ſupporterai avec courage, & je la préfere ſans balancer à ce que vous me propoſez. *Milord* ne répondit rien, il partit peu de tems après.

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,
Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE QUATRIEME.

IL s'était déja écoulé quelques jours depuis le départ de *Milord;* on m'avait écrit de la principauté de *Galles* l'arrivée de ma fille en bonne ſanté ; ma ſœur me marquait qu'elle en était enchantée , j'eſpérais que l'abſence produirait ſon effet ordinaire , que ce commencement d'inclination que j'ayais vû germer dans

ſon cœur, ferait bientôt place à l'amour du devoir, que dans le tourbillon des plaiſirs, dans le tracas des affaires, *Milord* perdrait bientôt de vûe ma fille, & que rendu à ſa généroſité naturelle, il me ſervirait au lieu de me nuire; mais après tout je ne demandais de lui que ſon indifférence & ſon oubli.

Ces idées me tranquilliſerent, je me livrai tout entier aux devoirs de ma charge, mettant toute ma confiance en Dieu, perſuadé qu'il tendrait ſon bras tout-puiſſant à ma fille, & qu'il n'abandonnerait pas ma vieilleſſe à l'opprobre. Ces momens de calme ne furent pas de durée; je reçois une lettre de ma ſœur; quelle lettre, grand Dieu! la voici.

» Comment me juſtifier? le dépôt » précieux, le dépôt ſacré que vous » m'avez confié n'eſt plus entre mes » mains; quelque affreuſe que ſoit

» cette nouvelle, il ne m'eſt plus
» poſſible de vous la cacher; faites
» uſage de votre raiſon; ſi quelque
» choſe pouvait me conſoler, ce ſe-
» rait de n'avoir rien à me repro-
» cher; l'*aimable enfant* fut enlevé
» dans mes bras à la promenade, il
» y a à peu-près huit jours: deux
» hommes maſqués, & avantageu-
» ſement montés ſe ſaiſirent d'elle,
» malgré ſes larmes, ſes cris & ſa
» réſiſtance; j'ai fait depuis les per-
» quiſitions les plus exactes, elles
» ont été inutiles; aviſez, mon cher
» frere, à ce qu'il ſera expédient de
» faire; j'attens votre réponſe, ou
» plutôt votre arrivée. *Marguerite*
» *Bruſs.*

Que devins-je à cette fatale lecture? le papier me tomba des mains, renverſé ſur un fauteuil, mon viſage ſe couvrit de larmes, je demeurai un eſpace de tems aſſez conſidérable

ſans proférer une parole, ſubmergé, & comme anéanti dans un océan de douleurs ; enfin revenu de cette eſpece d'engourdiſſement, il m'échappa des plaintes, le dirai-je, des murmures, des blaſphêmes contre l'être ſuprême, contre le pere & le bienfaiteur du genre humain, contre celui dont les châtimens ſont toujours des leçons ; j'oſai lui reprocher de donner au vice les récompenſes dûes à la vertu, de ne faire briller aux yeux des faibles mortels le flambeau qui les éclaire, que pour les égarer, & les précipiter enfin dans l'abyme ; inſenſé, qui ne voyais pas que ce monde n'étant qu'un lieu de paſſage, il eſt aſſez indifférent d'y être bien ou mal, & que ces peines momentanées ſont le creuſet dans lequel ſe purifient nos ames avant d'arriver au ſéjour céleſte.

Je ne doutais pas un inſtant que

Milord ne fût l'auteur de cet enlevement, & ſur quel autre en effet pouvais-je jetter les yeux ? Son indigne paſſion, me dis-je à moi-même, n'aura rien ménagé pour ſe ſatisfaire. Pour un homme tel que lui, le rapt, la violence même ſont des bagatelles. Cher & malheureux *enfant*, ne t'avais-je élevé avec tant de ſoins que pour devenir la proie d'un ſcélérat ? ne m'étais-je attaché à developper dans ton ame les ſemences de la vertu que pour en voir les fruits empoiſonnés dans un inſtant ?

Ces réflexions m'accablaient ; mon départ pour la principauté de *Galles* fut réſolu ; je chargeai mon Vicaire du ſoin de mon troupeau, & je partis, eſpérant peu de ſuccès de mon voyage, mais voulant n'avoir rien à me reprocher.

Je trouvai ma ſœur inconſolable ;

les divers mouvemens qu'elle s'était donnés, ne lui avaient procuré aucune lumiere ; elle ne trouva mes ſoupçons que trop fondés, ſes allarmes en redoublerent. L'injuſtice & l'impunité accompagnent d'ordinaire la grandeur ; elle eſt en poſſeſſion d'écraſer le faible, qui n'a même pas la liberté de ſe plaindre. J'avais écrit à *Londres*, la réponſe que j'en reçus, ſervit à fortifier mes ſoupçons ; on m'apprenait que *Milord*, au retour de ſes terres, n'avait fait que paraître à la Cour, qu'on ignorait ce qu'il était devenu depuis, & que pluſieurs perſonnes aſſuraient qu'il avait paſſé en France. Ces triſtes nouvelles ne me laiſſant plus d'eſpérance, je ſongeai à retourner dans mon hameau ; il y avait près d'un mois que j'en étais abſent, ma préſence y était abſolument néceſſaire.

Le veille du jour que je devais

partir, je me retirai de bonne heure dans mon appartement, le corps épuiſé de fatigue, l'eſprit accablé d'inquiétude, je me mis au lit, la nature prévalut ; je m'endormis d'un ſommeil profond : au milieu d'un rêve cruel qui m'agitait, je fus reveillé en ſurſaut par ma ſœur qui criait de toutes ſes forces : *La voici, elle eſt retrouvée, levez-vous, mon frere, la voici ; la voici, vous dis-je ;* elle allait, venait, courait, battait des mains. J'ouvre les yeux, j'apperçois en effet à côté de ma ſœur ma fille, confuſe, tremblante, éplorée ; je ne fus pas le maître du premier mouvement, je me livrai tout entier au plaiſir vif & pur de cette ſituation, une des plus délicieuſes que j'aie éprouvées de ma vie ; ayant paſſé avec précipitation une robe de chambre, je me jettai au col de cette *chere enfant*, je la preſſai de toutes

mes forces, je mouillai ſon viſage de mes larmes, je ſentais les ſiennes couler. Quand ce premier tranſport fut un peu appaiſé, mon Dieu, m'écriais-je ! mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu digne de toi, digne de moi, digne d'elle-même ?

Vous allez tout apprendre, mon cher pere, me dit-elle : j'ai à me reprocher des mouvemens auxquels il eſt toujours dangereux de livrer ſon cœur ; mais, graces à l'Être ſuprême qui m'a ſoutenu ſur le penchant de l'abyme, je n'ai point de reproches d'une autre nature à me faire ; ce qui vient de m'arriver, eſt une leçon pour moi ; il eſt certain que ſi les deſirs de *Milord* n'euſſent été flattés par les ſentimens que toute mon adreſſe ne pouvait lui cacher, il ne ſe ſerait jamais porté à une pareille extrêmité ; le récit que je vais vous faire, aura aumoins le mérite

mérite de la vérité. J'embraſſai ma fille avec un redoublement de tendreſſe, je la fis aſſeoir entre ma ſœur & moi; elle commença ainſi.

Immédiatement après mon enlevement je fus conduite dans un Château magnifique, ſitué à quelques lieues d'ici. Tout y annonce, tout y reſpire le goût le plus fin. Une femme d'un certain âge, miſe avec beaucoup de propreté, me reçut à mon arrivée; ſon air invitait à la confiance. Vous êtes la maîtreſſe, me dit-elle avec douceur, tout ce que vous voyez, vous appartient, commandez en ſouveraine, donnez-moi vos ordres, je ne me diſtinguerai que par ma promptitude à les exécuter: je ne répondis que par mes pleurs; pourquoi vous chagriner, continua-t-elle? on vous prépare le ſort le plus gracieux; *Milord* vous aime, & il eſt

le plus généreux de tous les hommes. Elle me conduiſit dans un appartement dont la tenture était ponceau & or; c'eſt celui qui vous eſt deſtiné, me dit-elle; au fond d'un cabinet de garde-robe était une armoire de marquetterie, remplie de linge, de dentelles & de robes de femmes d'un goût & d'une magnificence admirables; ſur la toilette était une garniture complette de diamans; tout ceci vous appartient, dit ma conductrice, & on ne s'en tiendra pas là, profitez de votre bonne fortune. De grace, ma chere Dame, lui dis-je, ceſſez de pareils diſcours, je ne veux, je ne deſire que la liberté; ayez pitié d'un *malheureux enfant* qu'on veut déshonorer, ayez pitié d'un pere accablé de vieilleſſe dont je faiſais les délices, & qui ne ſurvivra pas à cet évenement-ci. Je voulus embraſſer ſes genoux, elle m'en empê-

cha. Prenez courage, me dit-elle, *Milord* ne tardera pas à arriver, il n'y a pas apparence qu'il vous retienne malgré vous, mais je ne peux rien ſans ſon conſentement ; en attendant, tranquilliſez-vous, & ſoyez aſſurée qu'à la liberté près vos moindres deſirs ſeront des loix pour nous. Un homme bien vêtu & de bonne mine entra : je viens prendre les ordres de *Miſs*, dit-il, à quelle heure veut-elle ſouper ? Toute étonnée de ce que je voyais, de ce qui ſe paſſait, je ne répondais point ; ma compagne le fit pour moi, elle donna une heure.

On ſervit un repas d'où la profuſion était bannie, mais où regnait la délicateſſe ; la Dame me demanda reſpectueuſement la permiſſion de ſe mettre à table, & ne s'y mit que lorſque je l'en eus priée. Les bons mots, les contes plaiſans ne furent

point oubliés pour m'égayer ; j'avais le cœur trop ſerré pour y prêter la moindre attention ; je mangeai peu ; le repas fini, je me retirai dans mon appartement. Parut une femme de chambre que je n'avais pas encore vûe ; elle était jeune, bien-faite, d'une figure agréable : C'eſt pour déshabiller *Miſs* que je ſuis ici, me dit-elle avec grace. Je n'ai beſoin de perſonne, je vous ſuis obligée, *Miſtris ;* elle voulut inſiſter, je la congédiai.... A quelle heure pourra-t-on entrer chez *Miſs* demain ? .. Je me leve dès que je ſuis éveillée, *Miſtris*, & je m'habille ſeule.

A peine fut-elle retirée que je fermai la porte ſur moi avec les plus grandes précautions, après avoir viſité juſqu'aux moindres recoins ; tout m'était ſuſpect dans ce nouveau domicile ; je me recommandai à l'Être ſuprême dont le bras tout-puiſſant

ſoutient & protége l'innocence contre les complots des méchans, & je me couchai en tremblant ; l'accablement de l'eſprit, la fatigue du corps me jetterent dans un ſommeil profond qui répara mes forces : il était grand jour lorſque je me réveillai ; au premier bruit que je fis, la femme de chambre qui avait couché dans un bouge voiſin entra. Je viens vous offrir mes ſervices, *Miſs*, dit-elle : je vous remercie, *Miſtriſs*. Elle avait mis à côté de mon lit un très-beau déshabillé que je ne regardai même pas. Je pris mes habits ordinaires, à peine fus-je habillée, que le maître d'hôtel vint me demander ſi je voulais prendre du caffé, du thé, du chocolat ; en un mot, quand j'aurais été la maîtreſſe de la maiſon, on n'eût pas pouſſé plus loin les égards, les ſoins, les attentions ; ma triſteſſe n'en diminuait pas ; je ne ſon-

geais qu'aux moyens de recouvrer ma liberté ; mais j'étais si bien gardée, que toutes les tentatives que je fis, échouerent.

Milord arriva au bout de quelques jours. Avez-vous été traitée comme vous le méritez, me dit-il, ma *chere enfant ?* quelqu'un vous a-t-il manqué ? parlez, le châtiment suivra de près la faute... Je ne me plains de personne, *Milord*, lui dis-je, & je me louerai éternellement de vous, si vous voulez rendre à un pere affligé l'*enfant* de son cœur, la consolation de sa vieillesse.

Voilà donc, *ingrate*, répliqua-t-il en me regardant d'un air courroucé, le prix de mes tendres sentimens ; songez que vous êtes en mon pouvoir ; l'amour outragé se change en haine, il ne connaît plus de frein, il ne respecte plus rien ; après l'éclat que j'ai fait, je suis résolu à tout

pour me ſatisfaire. *Milord*, interrompis-je, la fortune a mis trop d'inégalité entre nous, pour que je puiſſe jamais être votre femme, mais je perdrai la vie plutôt que d'être votre maîtreſſe ; l'honneur eſt mon premier devoir ; je lui ſacrifierai juſqu'aux plus cheres inclinations de mon cœur ; pourquoi plonger dans le déſeſpoir un vieillard vénérable qui ne vous a jamais rien fait, pourquoi méditer la ruine, pourquoi vouloir l'opprobre d'une malheureuſe fille qui aurait tranquillement coulé ſes jours dans le ſein de l'innocence, ſi elle ne vous avait jamais connu, à qui vous ne pouvez reprocher que de la crédulité, & peut-être un peu trop de ſenſibilité ; je ne devrais pas vous le dire, mais ne vous prévalez pas de cet aveu ; les mouvemens qui ont échappé à mon cœur, ont été involontaires, j'eſpere que

le ciel ne m'abandonnera pas, & que je les réprimerai avec ſon ſecours ; en tout cas je puis vous aſſurer qu'ils ne me porteront à aucune démarche contraire à mon devoir. Cruelle, s'écria-t-il ? vous craindriez ſans doute de me donner un inſtant de joie au milieu des troubles qui me dévorent ; laiſſez-moi penſer que je vous ſuis cher, cette idée me tranſporte. Oui, *Milord*, luis dis-je, à jamais vous me ſerez cher, ſi vous voulez me rendre la liberté ; je vous aimerai comme une ſœur aime ſon frere bien-aimé, je vous aimerai plus tendrement encore ; j'adreſſerai les vœux les plus ardens à l'Auteur de nos jours pour votre conſervation, pour votre ſanté, pour votre bonheur, je ne ceſſerai de vous bénir, je vous regarderai comme le premier des hommes ; eſt-il digne de vous de creuſer un abyme ſous les pas de

l'innocence ? eſt-il de votre généroſité de travailler à la perte d'un *enfant* ? faut-il tomber à vos genoux, *Milord*, pour me rendre un bien ſur lequel vous n'avez aucun droit, bien précieux à tous les hommes, plus eſtimé encore dans cette Iſle qui ſemble être l'azile de la liberté ; m'y voilà, *Milord :* mon viſage était mouillé de pleurs.

Milord me parut touché ; il me releva avec empreſſement : Quelle obſtination, me dit-il ? pourquoi refuſer votre bonheur en faiſant le mien ; je vous admire dans le tems que vous portez à mon cœur le coup de la mort. Non, il ne m'eſt plus poſſible de vivre ſans vous ; tout ce que je peux faire, c'eſt de me refuſer aux vœux de ma famille, en ne me mariant point ; nous paſſerons enſemble dans le ſein des plaiſirs la vie la plus douce ; je vous rends maîtreſſe de mon

bien; ſongez à ce que je vous propoſe, ajoûta t-il en ſe levant pour me quitter; ſongez ſur-tout que vous êtes en mon pouvoir, que je m'abaiſſe à prier, lorſque je peux commander, & qu'une paſſion violente eſt capable des plus grands excès lorſqu'on l'irrite.

Enfin que vous dirais-je, mon cher pere, pour ne pas abuſer de votre patience par un récit trop long; les diſcours les plus tendres, los manieres les plus ſéduiſantes, les promeſſes, les menaces, les larmes du ſentiment, les fougues de la paſſion, tout fut employé par *Milord* pour me ſéduire; ce n'était pas lorſqu'il menaçait qu'il était le plus redoutable, j'appréhendais bien plus ſes larmes. Vos prieres m'ont obtenu du ciel la force de réſiſter à des combats ſi rudes, ſi opiniatres, qui ont duré ſi long-tems, & qui humai-

nement parlant étaient au-deſſus de mes forces ; quels dangers j'ai courus ! je frémis quand j'y penſe.

Milord voyant le peu de ſuccès de ſes ſoins, crut devoir prendre une route oppoſée à celle qu'il avait ſuivie juſqu'alors.

On m'enferma dans une eſpece de priſon, un mauvais lit & une chaiſe en compoſaient tout l'ameublement ; une vieille femme qui avait l'air d'une mégere, venait me porter à manger deux fois par jour ; elle ne manquait pas de me dire chaque fois d'un ton de voix rauque & dur : Votre folie vous a conduit ici, & vous y mourrez, à moins que vous ne deveniez plus flexible.

Milord venait lui-même quelquefois voir, diſait-il, ſi ce cœur de rocher s'attendriſſait ; je ne répondais que par mes larmes ; mon eſclavage commençait à me paraître inſuppor-

table ; j'appellais ſouvent la mort à mon ſecours, je la regardais comme le terme de mes peines. Il me vint à la fin une idée que je ſaiſis heureuſement.

La fauſſeté a toujours été très-éloignée de mon caractere ; je crus cependant que dans une circonſtance pareille il m'était permis de diſſimuler.

Milord, lui dis-je un jour, pourquoi me traiter avec cette inhumanité ? je ne vous repreſenterai pas combien elle bleſſe l'équité naturelle ; je vous demanderai ſeulement ſi vous croyez des moyens auſſi violens bien propres à gagner le cœur d'une jeune perſonne qui n'était que trop bien diſpoſée en votre faveur ; puis-je répondre que ma faibleſſe ne m'eût pas entraînée bien loin ? mais on ne franchit point aiſément à mon âge les barrieres de la pudeur ; quel-

ques jours de plus, je n'aurais pas répondu de moi.

Dirait-elle vrai, s'écria *Milord ?* ou n'eſt-ce qu'un piége adroit qu'elle me tend, & dans lequel elle veut me faire donner ; peut-être auſſi eſt-elle laſſe de ſa priſon ? & ouvre-t-elle les yeux ſur les biens infinis dont je veux la combler ? *Miſs*, ajoûta-t-il en me regardant fixément, ſi vous êtiez ſincere, vous me rendriez le plus heureux des hommes ; pourquoi s'obſtiner à rendre malheureux l'amant le plus tendre ?

Milord, répondis-je avec le regard & l'accent de la tendreſſe, donnez-moi le tems de me reconnaître, laiſſez-moi étouffer les remords naturels à une ame qui quitte le ſentier étroit de la vertu dans lequel elle a toujours marché pour entrer dans la carriere du vice, & repoſez-vous de votre bonheur ſur l'amour.

Milord n'ouvrit les portes de ma priſon qu'après m'avoir fait promettre que je lui donnerais une réponſe poſitive au bout de huit jours : je fus remiſe dans mon ancien appartement ; *Milord* ne me quittait preſque pas ; il paſſait ſon tems à me faire une peinture vive des plaiſirs, des agrémens infinis que nous trouverions dans une tendreſſe réciproque, dans une vie libre & indépendante. Je paraiſſais goûter ce qu'il me diſait, dans le tems que je ne m'occupais que des moyens de faciliter mon évaſion.

Les huit jours étaient prêts d'expirer ; *Milord* me preſſait vivement de tenir ma promeſſe ; nous touchions au jour marqué, je ne voyais de remede à mes maux que la mort, quand le ciel qui veille à la conſervation de l'innocence, m'inſpira le deſſein qui m'a ſauvée : j'avais remarqué

que la muraille dont était clos le jardin, n'avait qu'une très-petite élévation à un de ſes angles, les pluies en ayant fait ébouler une partie, c'eſt-là-deſſus que je fondai mes eſpérances. Les croiſées de mon appartement donnaient ſur ce jardin, elles étaient fort exhauſſées ; entreprendre de les franchir, était s'expoſer à un danger évident ; mais que riſquais-je ? la vie, c'eſt ſi peu de choſes en comparaiſon de l'honneur & de la vertu.

Je me retirai de très-bonne-heure, prétextant un grand mal de tête ; je ne perdis point de tems ; je coupai en bandes les draps de mon lit, & les ayant couſues enſemble, je crus que leur longueur ſuffirait.

Minuit venait de ſonner, tout était calme, tout paraiſſait goûter les charmes du repos, pas une ſeule lumiere dans toute la façade du châ-

teau. Je fis une courte & fervente priere à celui qui me donnait le courage d'entreprendre une choſe ſi au-deſſus de mes forces, je le ſuppliai de bénir une entrepriſe formée en faveur de la vertu : & après avoir attaché fortement les draps à ma fenêtre, je me coulai dans le jardin ; je marchai d'un pas léger vers l'angle dont je vous ai parlé : je ſautai par deſſus ſans peine & ſans beaucoup de mal à quelques égratignures près.

Me voilà donc, à une heure après minuit, dans un chemin fort étroit, bordé d'arbres. Je marchai avec agilité pendant plus de deux heures ; à l'abri déſormais de la crainte, je m'aſſis au pied d'un gros arbre touffu, tant pour me délaſſer que pour réfléchir ſur ma ſituation actuelle. Il ne m'était pas encore entré dans l'eſprit qu'une fille de quatorze ans, d'une figure paſſable, ſeule à pareille heure

dans un grand chemin, courait des riſques de toute eſpece, dont celui des voleurs était le moindre. L'ame toute entiere à l'action hardie que je venais de faire, je ne voyais que le danger auquel j'étais expoſée de la part de *Milord*. Cependant la vivacité qui m'animait, commençant à ſe rallentir, les ſens devenant un peu plus calmes, inſenſiblement la peur me ſaiſit, la ſombre noirceur des objets qui m'environnaient, le bruit intercallant des feuilles que le vent agitait, le ſilence affreux qui regnait autour de moi, & qui n'était troublé par intervalle que par le cri ſiniſtre des hibous, tout contribuait à m'effrayer; je crus entendre parler à quelques pas de moi; je ne me trompais pas : deux ſoldats faiſaient chemin en cauſant tranquillement; le ſujet de leur converſation & encore plus leurs juremens me les firent

reconnaître; pour le coup je me crus perdue : un foſſé qui était à mes pieds, me ſervit d'azile ; je m'y cachai tremblante comme la feuille ; ils ne furent pas plutôt éloignés que je réſolus de quitter le grand chemin, & de me réfugier dans la premiere maiſon que je trouverais ; il n'eſt pas poſſible, me dis-je à moi-même, que ma ſituation ne touche, n'intéreſſe les perſonnes qui l'habiteront ; elles me feront conduire chez ma *tante*. D'après ce raiſonnement qui me tranquilliſa un peu ; je ſortis de ma *cache*, & je marchai à travers les champs ; arrêtée ſouvent par de larges & profonds foſſés, bordés de haies, mais n'appréhendant pas d'enſanglanter mes mains, mes bras, & de me mettre dans l'eau juſqu'aux genoux pour les franchir. Enfin après demi-heure d'une marche ſi pénible, j'arrivai à la porte d'une

maiſon qui avait quelque apparance ; je frappai à coups redoublés, tout dormait ; une femme, réveillée par le bruit que je faiſais, mit la tête à la fenêtre, & répondit.

Qui que vous ſoyez, lui dis-je, Madame, vous ne refuſerez pas l'hoſpitalité à une jeune fille, qui ſeule, ſans appui, ſans ſecours, ſe trouve dans la campagne pour éviter la violence d'un malheureux, qui, après l'avoir enlevée à ſes parens, voulait la ſacrifier à ſa brutalité.

Cette femme qui était la maîtreſſe de la maiſon, parut émue de ce que je lui diſais ; elle eut la bonté de venir m'ouvrir elle-même : ſa maiſon n'a rien de magnifique, mais la propreté des meubles les plus ſimples, la blancheur éclatante des plats-fonds, la fraîcheur des lambris, la diſtribution commode des appartemens, petits à la vérité, mais où rien ne manque,

tout y plaît, tout y enchante, tout y offre l'utile ſous l'aſpect de l'agréable. Les mœurs de celle qui l'habite, ſont auſſi ſimples que ſes meubles; c'eſt toute la franchiſe, toute la ſimplicité, toute la cordialité des mœurs anciennes. Si elle ne ſait pas définir la vertu, elle ſait en revanche, ce qui vaut incomparablement mieux, la pratiquer. Veuve d'un homme de qualité qui a péri dans la derniere guerre, elle s'eſt retirée dans cette maiſon; le domaine qui l'entoure, quoique médiocre, ſuffit pour ſa ſubſiſtance; elle s'eſt depouillée de ſes biens en faveur d'un fils unique qu'elle vient de marier: une femme de chambre, une fille de cuiſine & un vieux concierge compoſent tout ſon domeſtique; c'eſt ce dernier qu'elle a chargé de me conduire ici, après m'avoir gardé malgré moi quelques jours pendant leſquels elle a

mis tout en uſage pour me faire oublier ma longue & dure captivité.

J'embraſſai de nouveau ma *chere enfant* avec des tranſports inconcevables ; j'admirais comme celui qui ſe plaît à abaiſſer l'orgueil, à confondre les deſſeins de l'homme ſuperbe, donne quand il le veut la force au ſimple roſeau de réſiſter aux coups furieux de l'ouragan qui déracine & enleve les chênes les plus puiſſans. Quel courage, quelle force, quel chef-d'œuvre de conduite & d'habileté dans un âge ſi tendre !

Nous paſſâmes encore quelques jours chez ma ſœur qui ne pouvait ſe raſſaſier du plaiſir de voir ma *chere fille ;* nous reprîmes enſuite le chemin de mon village avec toutes les précautions qu'exige la prudence dans la crainte d'un ſecond enlevement. J'étais attendu avec impatience, je fus reçu avec tranſport :

je puis dire que j'étais aimé ; les ſoins que je me donnais pour concilier, pour prévenir tous les différends, les ſecours que mon induſtrie & mes épargnes procuraient à l'indigence, la réputation que m'avaient acquiſe quelques affaires heureuſement terminées, m'avaient gagné tous les cœurs ; ils partagerent tous ma peine, quand ils ſurent que *Milord*, furieux du peu de ſuccès de ſes violences, avait nommé un ſujet pour me remplacer : je bénis la main divine qui s'appéſantiſſait ſur moi, content d'être pauvre, ſi l'honneur, ſi la probité étaient mon partage ; ma fille me reſte, m'écriais-je, elle eſt digne de moi, je ſuis riche.

Je me rendis cependant à *Londres* pour ſoutenir le procès que m'avait intenté *Milord* ; je le perdis avec le meilleur droit du monde. Dans une ville auſſi corrompue que *Londres*,

que peut le droit contre la richeſſe, la naiſſance & le crédit ? Je fus dépouillé de mon bénéfice, le peu d'argent que j'avais n'avait pas ſuffi pour la pourſuite de cette malheureuſe affaire, j'avais été obligé de me défaire de tous mes meubles.

Je me vis bientôt réduit à la plus affreuſe indigence ; *Milord* eſpérait que, vaincu par mes maux, je lui céderais lâchement l'*objet* de ſon indigne ardeur ; il me fit faire pluſieurs propoſitions que je reçus avec cette noble fierté que donne une conſcience irréprochable. Seul, j'aurais ſupporté courageuſement ma ſituation quelque triſte qu'elle fût, mais ma *chere fille* enveloppée dans mon malheur, ma *chere fille* accoutumée à l'aiſance d'une vie douce, privée tout d'un coup du pur néceſſaire, me perçait l'ame ; elle ne ſe laiſſait pourtant pas abattre ; je voyais la vio-

lence qu'elle ſe faiſait pour retenir les larmes toujours prêtes à couler, elle affectait même une contenance tranquille, craignant de redoubler mon affliction ; *aimable enfant*, digne d'un meilleur ſort ; ſon travail ſuffiſait à peine pour nous nourrir : nous nous retirâmes dans cette petite ville.

Ce fut dans ces circonſtances accablantes que *Blunk*, à l'inſtigation de *Milord*, qui avait juré ma perte, fit connaiſſance avec nous ; il feignit d'entrer dans nos peines, de les partager ; il nous offrit ſa bourſe en nous aſſurant que nous lui ferions un très-grand plaiſir ſi nous voulions l'accepter : je refuſai d'abord ; mais ma miſere augmentant tous les jours, & ſes offres me paraiſſant ſinceres, je conſentis à la fin à prendre trente livres *ſterling* pour leſquelles je lui fis mon billet. Je les employai bien vîte

à

à habiller me *chere fille*, & à achêter quelques meubles abſolument néceſſaires. Jugez de mon étonnement & de ma douleur, lorſque quelque tems après, cet indigne *Blunk* me dit, d'un ton chagrin, qu'il lui était ſurvenu une mauvaiſe affaire, qu'il avait beſoin de ſon argent, & que je lui ferais plaiſir ſi je pouvais le payer: mais, lui répondis-je, ne m'avez-vous pas comme forcé d'accepter la ſomme que je vous dois? ne m'avez-vous pas dit que le payement ne devait pas m'inquietter? que vous ne preſcriviez aucun tems.... Cela eſt vrai, me dit-il, mais les circonſtances ont changé: il me quitta ſans ajouter un mot. Je fus arrêté le lendemain, & conduit en priſon.

Les propoſitions que l'on fit à ma fille, & qui furent rejettées avec horreur, ne me laiſſerent pas lieu de douter que cette ſcène d'iniquité

n'eût été tramée entre *Milord* & *Blunk*, pour perdre ma *chere* & *aimable enfant*, persuadés que seule, & sans ressource, dénuée de tout, elle serait obligée de se jetter dans les bras de cet horrible *Milord*. Le ciel a encore permis qu'ils échouassent. Il a donné à ma fille la force de supporter cette terrible épreuve ; elle s'est ensevelie avec moi, ne sortant que pour aller vendre ses petits ouvrages, & me procurer par-là quelque adoucissement ; j'avais fait peu de tems auparavant connaissance avec la respectable *Miladi*, votre épouse ; touchée de l'événement cruel qui me reduisait à une si déplorable extrêmité, la bonté de son cœur souffrait de ne pouvoir, disait-elle, que très-peu pour moi : sa situation n'était pas aisée, vous le savez, *Milord*, mais ses visites eussent seules suffi pour adoucir mes peines ; sa con-

verſation a quelque choſe de divin ; peut-être ſerez-vous étonné que la *bonne-Dame* qui reçut ſi bien ma fille, ne m'ait été d'aucun ſecours ; elle mourut à peu-près dans ce tems-là ; je n'ai jamais douté qu'elle n'eût acquitté ma dette. Ma ſœur, loin de pouvoir m'être utile, avait-elle-même beſoin d'être ſecourue. Il fallut donc ſe réſoudre à ſouffrir ; je ne voyais point de terme à mes maux, ils euſſent vraiſemblablement duré autant que ma vie, ſans vous, *Milord*, ſans votre incomparable femme. M. *Bruſs* termina ainſi ſon hiſtoire.

J'étais encore pénétré de ce que je venais d'entendre, lorſque ma femme entra, en tenant par la main la fille de M. *Bruſs*, à qui elle avait fait prendre une de ſes robes : j'ai vu peu

de figures auſſi charmantes que la ſienne, ſous ce nouvel ajuſtement.

Bon Dieu ! ma chere, dis-je à *Miladi*, en la faiſant aſſeoir à mes côtés, il faut convenir qu'il y a des monſtres qui dégradent bien notre pauvre eſpece : quel horrible homme que ce *Milord ;* j'ai oui parler quelquefois de lui, on me l'a dépeint comme un agréable débauché, adonné à ſes plaiſirs, mais jamais comme un ſcélérat. Ce qu'il a fait à M. *Bruſs*, prouve qu'il en eſt un ; il ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes. Honneur, probité, vertu, autant de chimeres pour lui ; ſes deſirs ſont ſes ſeules loix. Puiſſances du ciel ! quelles obligations ne vous ais-je pas pour m'avoir aſſocié à la plus vertueuſe des femmes, qui, après m'avoir arraché à la mort, fait encore plus, en ranimant dans mon cœur le goût de la vertu avec lequel

j'étais né, & que les fougueuſes paſſions de la jeuneſſe avaient preſque etouffé.

Si réellement, me dit en ſouriant, *Miladi*, vous m'avez quelque obligation, vous me temoignerez votre reconnaiſſance en ne m'en rappellant jamais le ſouvenir; nous n'avons rempli que la moitié de nos devoirs en rendant la liberté à M. *Bruſs;* il faut qu'il ait le plaiſir de voir ſa fille bien établie avec un honnête homme qu'elle aime, & dont elle ſoit aimée : ce ſoin me regarde. Vous, mon cher, qui connaiſſez l'Evêque de *Londres*, qui en êtes même conſidéré, il faut agir auprès de ce Prélat pour procurer à notre ami un bénéfice qui lui donne les moyens de vivre dans l'indépendance, le premier de tous les biens. M. *Bruſs* ne doit pas douter que nous ne ſoyons auſſi honnorés que flatés de l'avoir chez nous; il peut

même s'y regarder comme chez lui ; mais l'idée ſeule d'être chez les autres, avec quelque agrément que l'on y ſoit, eſt toujours affligeante. Reſpectable *Miladi*, s'écria ce *bonhomme* pénétré de reconnaiſſance, laiſſez-moi vivre & mourir auprès de vous, admirer de près tant de vertus ; je ſerai trop heureux. Nous ne nous ſéparerons pas, mon cher M. *Bruſs*, lui dit ma femme ; ſi nous ſommes aſſez heureux pour vous faire obtenir un bénéfice, nous n'en vivrons pas moins enſemble : le tems que vous ne paſſerez pas ici, nous le paſſerons chez vous. *Miladi* finiſſait à peine ces mots, qu'on vint lui dire qu'un inconnu demandait à lui parler ; elle fut abſente près d'une heure : nous nous entretenions familiérement, M. *Bruſs* & moi, lorſqu'elle rentra, conduite par un jeune homme d'une figure diſtinguée, quoique ſon

habit annonçât l'indigence. Avancez, Monſieur, lui dit ma femme, raſſurez-vous ; ces Meſſieurs ont une ame ſenſible, ils aiment, ils reſpectent les malheureux : il nous ſalua d'un air timide. Raſſurez-vous donc, reprit *Miladi*, en le faiſant aſſeoir ; mon ami, ajoûta-t-elle, en ſe tournant vers moi, & en me montrant une bague dont les diamans avaient beaucoup d'éclat, voici ce que Monſieur eſt venu me propoſer d'achêter ; il veut vendre ce bijou quatre guinées ; ſon embarras, ſon air confus, la peine qu'il avait à s'exprimer, l'honnêteté & la candeur que la nature a imprimées ſur ſon front, des manieres qui annoncent une éducation & une naiſſance relevée, ont, je l'avoue, excité ma curioſité ; je lui ai fait quelques queſtions. Monſieur, fils d'un Baronnet du Duché *Dyork*, qui a perdu ſon bien par une ſuite de

malheurs, a actuellement ſon pere malade, & privé de tout ſecours dans le hameau voiſin ; c'eſt pour le ſecourir qu'il s'eſt déterminé à ſe défaire de ce bijou qui appartenait à ſa mere : ne ſerait-ce pas le comble de la cruauté, que de profiter de la triſte ſituation d'un infortuné pour le dépouiller, & achêter à vil prix ce qui ſans doute a coûté fort cher ; cette idée ſeule vous fait frémir, je le vois. Monſieur, ajoûta-t-elle, en adreſſant la parole au jeune homme, reprenez votre bague, voilà dix guinées que je vous prie d'accepter ; vous me les rendrez quand l'état de vos affaires vous le permettra ; je ſuis aſſurée de l'approbation de mon mari. La plus vive reconnaiſſance était peinte ſur le viſage & dans tous les mouvemens du jeune homme ; il leva les mains & les yeux au ciel, il voulut même

tomber aux genoux de *Miladi*, elle le retint. Allez, partez, Monſieur, lui dit-elle, n'employez pas à me remercier un tems que vous devez tout entier à M. votre pere; quand ſa ſanté ſera rétablie, je vous invite à venir me voir tous deux; il balbutia quelque mots, & nous quitta. Quelle femme, encore une fois, ne puis-je m'empêcher de m'écrier, *Milord*; quelle façon de rendre ſervice? Il n'eſt que trop ordinaire de voir le bienfaiſteur faire ſentir le poids du bienfait à celui qu'il oblige, le forcer même quelquefois à rougir.

Il me vient une idée, mon cher, me dit la vertueuſe *Miladi;* il faut faire tranſporter au château cet infortuné *Baronnet;* il doit manquer de tout dans ce miſérable hameau; voudriez-vous bien vous charger de ce ſoin, j'aurais dû le dire à ſon fils; mais j'avoue que je n'y ai pas penſé;

mon cher ami, reparez ma faute. Ma charmante, mon incomparable moitié, lui dis-je avec transport, vous excitez de plus en plus mon admiration; demain, mon cher *ange*, tu sera sastsfaite; ce sera par une bonne action que je commencerai la journée, & c'est à toi que j'en aurai l'obligation.

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE CINQUIEME.

AU ſoleil levant, je montai dans ma chaiſe pour me rendre au hameau qu'on m'avait déſigné; il était ſitué à deux heures de marche de notre domicile; je n'eus pas de peine à trouver la maiſon, ou plutôt la chaumiere où le Chevalier *Fitz-Patrik* (c'eſt le nom du Baronet) était malade : quelques marches

qui reſſemblaient à une échelle plutôt qu'à un eſcalier, me conduiſirent dans une eſpece de grenier ouvert aux quatre vents ; dans un coin de ce grenier était un mauvais matelas ſur lequel était étendu un homme entre deux âges, dont la figure toute changée qu'elle était par la maladie, conſervait encore de la dignité & de la nobleſſe. Un jeune homme qui était aſſis auprès du malade, & que je reconnus pour ſon fils, ſe leva d'un air reſpectueux dès qu'il me vit. Voilà, mon pere, dit-il, un de nos généreux bien-faicteurs ; c'eſt l'heureux & vertueux époux de cette femme *angélique* qui nous a ſecourus avec tant de généroſité. Le malade à ces mots voulut ſe lever ſur ſon ſéant ; je l'en empêchai : ne penſez, Monſieur, lui dis-je, qu'à recouvrer la ſanté ; ce lieu m'y paraît peu propre, acceptez ma maiſon, vous y ſerez mieux &

plus convenablement ; c'eſt ce qui m'attire ici ; vous trouvez-vous aſſez fort pour ſupporter le mouvement de la voiture ?

Mon pere & moi, *Milord*, me répondit le jeune homme, nous ſommes ſenſibles autant que nous le devons à ce que vos procédés ont d'obligeant ; mais il eſt ſi faible que je ne crois pas qu'il puiſſe dans le moment accepter vos offres. On peut aiſément arranger cela, Monſieur, lui dis je ; mes gens porteront Monſieur votre pere ſur un brancard, & nous monterons tous deux dans ma chaiſe ; le ciel eſt ſerein, le tems doux, ce petit voyage ſe fera ſans le moindre danger pour lui ; l'air pur qu'on reſpire à la campagne pourra même contribuer à l'égayer, à le diſſiper ; en un mot je ne ſouffrirai pas qu'il reſte plus-long tems ici. On me remercia avec les plus grandes effuſions de cœur.

Monſieur, *Fitz Patrik* fut tranſporté ſans accident chez moi : le mal après avoir duré quarante jours avec la plus grande violence, commença à ſe rallantir. Le vertueux fils ne quitta point le chevet du lit de ſon pere pendant tout le tems que dura le danger ; lorſqu'il eût diminué, nous le vîmes plus ſouvent ; il nous parut réunir l'eſprit le plus éclairé au caractere le plus doux. Je m'apperçus que ſon mérite faiſait impreſſion ſur la jeune fille de M. *Bruſs*, & je crus voir auſſi qu'il la regardait avec plaiſir. Cette découverte ne m'allarma pas ; j'en fis part à *Miladi*. Je ſais tout, me dit-elle, je lis dans leurs cœurs : ils s'aiment, mon ami, & j'en ſuis enchantée : voilà un mari tout trouvé à *Miſs Bruſs*. Ils ſeront heureux enſemble, il faut les unir il faut remplir le vœux de la nature, les bons mariages enrichiſ-

ſent l'état... Mais ils n'ont rien, ma chere.... Nous y ſuppléerons, mon ami, & ſans y mettre beaucoup du nôtre. Il y a un logement honnête à notre ferme de *Cavendis-Har*; preſque tout le terrein qui l'environne eſt inculte; nous meublerons la maiſon, M. *Fitz-Patrik* & les nouveax mariés iront l'habiter; nous leur avancerons l'argent néceſſaire pour faire des défrichemens & des complantations à charge d'une légere redevance. Ils vivront avec aiſance dans cette douce médiocrité, l'objet des deſirs du ſage; nous améliorerons notre bien en faiſant des heureux; nous aurons arraché aux horreurs de l'indigence des victimes qu'elle s'était choiſies, & qui méritent un ſort bien différent... Mon cher ami n'approuve t-il pas cet arrangement? Femme *céleſte*, interrompis-je en l'embraſſant avec tranſport, quel exemple tu me

donnes ! Toujours induſtrieuſe lorſqu'il eſt queſtion de faire le bien, on ne peut rien de mieux imaginé que ce que tu viens de dire ; il faut en parler à M. *Bruſs*. Il entra dans le moment. *Miladi* lui communiqua ſon projet : pour vous, Monſieur, ajouta-t-elle en ſouriant, vous reſterez avec nous, vous ſerez notre Aumonier juſqu'à ce qu'on vous ait trouvé une place ; qu'en penſez-vous, M. *Bruſs* ? Quand je vous aurais moins d'obligations, *Miladi*, quand je ne devrais pas par reconnaiſſance adhérer aveuglément à ce que vous me propoſez, je me ſuis promis de ne jamais gêner ma fille dans une choſe auſſi importante que le mariage : ſi M. *Fitz-Patrik* lui plaît, comme je n'en doute pas, ſi ſon pere veut donner les mains à cette affaire, ce ſont des nouveaux remerciemens que je vous dois, c'eſt un nouveau ſujet

d'admiration que vous me fourniſſez; tout ce qui porte un caractere de grandeur & de nobleſſe eſt fait pour votre ame.

Dès que la ſanté de M. *Fitz-Patrik* fut rétablie, *Miladi* lui propoſa le mariage de ſon fils en lui faiſant part de ſon projet. M. *Fitz-Patrik* la remercia avec les tranſports de la réconnaiſſance. Trop heureux, lui dit-il, qu'après l'avoir rendu à la vie, on lui fournît un moyen honnête de ſubſiſter ſans être à charge à perſonne. *Miladi* avait fait meubler très-proprement la ferme; elle annonça elle-même aux deux jeunes amans leur bonheur. Leur mariage fut célébré au hameau; ils prirent le jour même poſſeſſion de leur nouveau domicile. *Miladi* le pourvut abondamment de tout ce qui était néceſſaire au défricheſſement projetté; elle y joignit une proviſion de grains de toute eſpece & une ſomme d'argent.

Elle s'était auſſi chargée de tout ce qui regardait leur habillement.

Mais toujours, *Miladi*, allez-vous vous écrier, c'eſt elle qui fait tout; *Miord* eſt plongé dans un ſommeil léthargique ; il faut en convenir, cette femme *divine* ne me laiſſait que la force de l'admirer.

Eh bien, mon ami, me dit-elle, quand tous les embarras de la nôce furent finis, il nous en a coûté peu pour rendre quatre perſonnes heureuſes. Indépendamment de cette ſatisfaction ſi douce, de ce plaiſir ſi pur, de ce contentement intérieur qui eſt la ſource de la vraie félicité, notre bien ſe trouvera dans peu conſidérablement augmenté, & nous ſommes aſſurés d'avoir acquis des vrais amis ſur leſquels nous pouvons compter dans l'occaſion.

O, mon ami, que les hommes entendent peu leurs vrais intérêts, lorſqu'ils refuſent à leurs ſemblables les

ſecours que ceux-ci ſont en droit d'en exiger! La nature a mis nos plaiſirs dans la pratique de nos devoirs, quiconque les cherche ailleurs, court après une chimere.

M. *Bruſs* était toujours avec nous, il paraiſſait auſſi content de ſon ſort que nous l'étions nous-mêmes de le poſſéder; mais nous déſirions de le voir ſolidement placé : j'avais écrit pluſieurs lettres à *Londres* ſans ſuccès, je me déterminai enfin à en faire le voyage; j'avais appris de ma chere *Miladi* à n'épargner ni mon argent, ni mes peines lorſqu'il s'agiſſait d'être utile. Je vous avouerai pourtant, *Milord*, que je ne m'y déterminai pas ſans regret; il me fallut livrer bien de combats, ma paſſion pour *Miladi* redoublait à chaque inſtant, notre ſéparation ne devait être que de quelques jours, & je ne pouvais y penſer ſans frémir, je m'étais fait

une ſi douce habitude de la voir, de l'entendre, de l'admirer ! Les cœurs ſenſibles ont des plaiſirs qui ne ſont qu'à eux, mais par combien de peines ils les achêtent : tout ce qui eſt périſſable, ne mérite de notre part qu'un attachement modéré ; faire dépendre ſon repos de ce qui peut nous être enlevé d'un moment à l'autre, c'eſt pure folie ; il faut en ſavoir ſupporter la privation, ſinon ſans chagrin, dumoins avec fermeté. Quiconque ſe conduit ſur des principes différens, ſe prépare une ſource inépuiſable de regrets... Je l'ai éprouvé, *Milord.*

Je ne pouvais m'arracher des bras de *Miladi*, nos ſoupirs & nos pleurs ſe confondaient : Qu'eſt-ce que tout ceci, me dit-elle enfin, mon ami, d'où vient n'avons-nous pas plus de fermeté ? nous nous reverrons dans peu de jours ; courage donc, mon cher

ami... Je ſoupirai, mes pleurs redoublerent ; je la ſerrai de nouveau avec les tranſports de la plus vive douleur, & je partis la mort dans le cœur.

Je ne perdis pas un inſtant dès que je fus arrivé à *Londres*, je mis tant de chaleur dans mes ſollicitations, que j'obtins peu de jours après une Cure de cent livres *ſterling* de revenu pour le bon M. *Bruſs*. Il eſt vrai que ce bénéfice exigeait ſa réſidence à *Londres*; mais *Londres* n'etant éloigné que de deux journées de notre terre, j'eſpérais que nous ſerions à portée d'en jouir ſouvent. Je prenais la plume pour marquer à *Miladi* le ſuccès de mon voyage, on me remet dans le moment une lettre de M. *Bruſs*. Le cœur me bat, je friſſonne, je l'ouvre en tremblant.

M. *Bruſs* me marquait que *Miladi* retenue dans ſons lit par une indiſpoſition, ne pouvait m'écrire elle-

même, que je ne m'allarmaſſe pourtant pas, que les Médecins aſſuraient que ſon mal n'aurait point de ſuite, que *Miladi* ſouhaitait de me voir, & que je partiſſe le plutôt qu'il me ſerait poſſible.

Que je ne m'allarme pas, m'écriais-je ? Ah ! elle m'eſt trop chere pour que je ſois tranquille ; Dieu, me l'enleverais-tu après me l'avoir donnée? je la perdrais! Voilà l'explication de ces cruels mouvemens qui me déchiraient le cœur lorſque j'entrepris ce voyage. Que vais-je devenir ? A l'inſtant je fais commander des chevaux, je marche nuit & jour. J'arrive le lendemain au ſoir.

L'affreuſe ſolitude qui regnait dans la cour du Château, m'annonça ce que j'appréhendais ; j'entrai avec un frémiſſement ſecret qni me mit dans le cas de m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Une des filles

de *Miladi* deſcendait dans le moment; ſon viſage était couvert de larmes... *Henriette*, lui dis-je ? je ſuis mort... *Miladi*... Elle vit, *Milord*, elle reſpire encore, mais elle eſt très-mal, hâtez-vous de monter, elle ne fait qu'un cri après vous. Je monte avec précipitation, un appartement éclaire par des bougies, des valets tremblans & éplorés, des femmes empreſſées, une table couverte de taſſes, d'écuelles, de ſyrops; un Médecin qui était aſſis auprès du lit de *Miladi*, le bon Miniſtre *Bruſs* de l'autre côté, le viſage caché dans ſon mouchoir. Quel ſpectacle ! Je voulais me faire annoncer, dans la crainte que ma vue ne fît une trop forte impreſſion ſur *Miladi*; elle m'avait déja apperçu. Voilà donc mon bien-aimé, s'écria une voix faible; qu'il s'approche, je le vois, encore une fois, je mourrai contente; j'en dis trop, mon ami, pourſuivit-elle, j'aurais eu

peu de regret à la vie avant de vous connaître ; mais qu'il eſt dur de ſe ſéparer de vous. Je jettai les yeux ſur ma chere femme ; c'était la même douceur dans la phiſionomie, la même délicateſſe dans les traits, ils étaient ſeulement un peu altérés par l'extrême pâleur de ſon tein : je me jettai à genoux au bord de ſon lit, & colant mes levres ſur une de ſes mains, je reſtai une eſpace de tems aſſez conſidérable dans cette attitude tendre & douloureuſe ſans prononcer une parole ; mes ſoupirs & mes larmes étaient mon ſeul langage ; enfin rompant le ſilence, non, ma chere, m'écriai-je, non, unique objet de toute ma tendreſſe, vous ne me ſerez point ravie. Le ciel aura pitié de ton malheureux amant, il te rendra à mes prieres, il doit un exemple à ce ſiécle corrompu : l'ornement de la terre n'aurait-il brillé qu'un inſtant ? Votre carriere

carriere ne fait que de commencer, vivez pour votre mari, vivez pour les malheureux; non, ma charmante, non, celui dont vous êtes la vive image, ne permettra pas le plus grand des malheurs, vos vertus méritent un autre ſort. Mon ami, la providence a ſes vûes, dit-elle, c'eſt à nous de les adorer ſans les approfondir. Baiſons humblement la main qui s'appéſantit ſur nous; je ſens que mon dernier moment n'eſt pas éloigné, ce moment ſi terrible pouvons-nous jamais l'éviter, tôt ou tard il faut aboutir-là, mon ami, j'aurais pû vivre quelques années de plus ſans doute, je les aurais peut-être employées à faire le bien, mais Dieu en décide autrement, c'eſt à moi de me ſoumettre ſans murmure... Qu'il m'en coûte cependant?... Ah! mon cher *Kilpar*, pourquoi vous ai-je connu?... Ma chere, ma charmante,

ma reſpectable, ma bien-aimée *Miladi*, ne parlez plus d'une choſe qui ne ſera pas, & dont la ſeule idée me met au déſeſpoir. J'allais continuer, mais le Médecin craignit pour la malade les ſuites d'un entretien déja trop animé, & qui pouvait achever d'épuiſer ſes forces; on m'entraîna dans une chambre voiſine. M. *Bruſs* qui m'y ſuivit, m'obligea de prendre un peu de nourriture, c'était la premiere depuis que j'avais reçu ſa lettre.

Rien n'eſt encore déſeſpéré, me dit-il; *Miladi* eſt jeune, d'un bon tempéramment, on revient de plus loin. Il m'apprit alors les circonſtances du cruel accident qui avait occaſionné ſa maladie. Quelques jours après mon départ pour *Londres*, elle allait ſe coucher; tout-à-coup une clarté ſoudaine avait frappé ſa vue. Elle s'était miſe à la fenêtre, & avait apperçu tout le hameau voiſin en feu.

Son empreſſement à appeller ſes gens dans le deſſein de les envoyer au ſecours de ces malheureux, lui avait été funeſte ; elle avait gliſſé, était tombée à la renverſe, & ſi malheureuſement, qu'elle avait entiérement perdu connaiſſance. Les Chirurgiens avaient trouvé deux larges & profondes bleſſures à la tête ; ſon état contribuait encore à rendre le danger plus grand. Elle avait fait peu d'heures après une *fauſſe couche*. La fievre était ſurvenue avec des redoublemens, & le Médecin, ſans en avoir déſeſpéré, craignait beaucoup pour ſa vie. Ce qui devait cependant augmenter mon eſpérance, c'eſt que depuis quelques jours, elle avait recouvré, avec la connaiſſance, le libre uſage de ſa raiſon, ayant le jugement auſſi ſain qu'elle l'eût jamais eu ; preuve évidente qu'il n'y avait rien d'offenſé dans le cerveau. Faible eſpoir, triſte

conſolation, *Milord :* deux bleſſures à la tête, une fauſſe couche, la fievre avec des redoublemens, que de raiſons de craindre, que de ſujets d'allarmes ! Le Médécin ſurvint. Monſieur, lui dis-je la larme à l'œil, ne me cachez pas l'état de *Miladi*. A ne vous rien déguiſer, me répondit-il, *Miladi* eſt en danger ; mais elle peut en revenir : c'eſt aujourd'hui le neuvieme jour de ſa maladie, il y a à craindre juſqu'au dix-ſeptieme, après quoi, j'en répons. Ces paroles me raſſurerent ; l'eſpoir eſt le dernier ſentiment qui s'éteint dans le cœur de l'homme ; je repaſſai dans la chambre de *Miladi ;* le redoublement tendait à ſon déclein ; elle était aſſiſe ſur ſon lit, enveloppée dans ſon manteau de nuit.

L'air de langueur qui regnait ſur ſa phiſionomie, la rendait encore plus touchante. Dieu ! *Milord*, qu'elle

était belle ! Je ne pus m'empêcher de lui tendre les bras ; elle ouvrit les ſiens. Je m'y précipitai ; non, mon cher *ange*, non, lui dis-je en l'accablant des plus vives careſſes, non, nous ne ſerons pas ſéparés ; le même coup qui finirait tes jours, terminerait les miens. Loin de nous une idée auſſi chagrinante, ne penſons qu'à vivre heureux dans le ſein de l'amour. On vint encore une fois m'arracher à une ſituation ſi délicieuſe. Mon ami, me dit cette chere *femme*, nos maux tous grands qu'il ſont, ne doivent pas nous faire oublier nos amis ; avez-vous réuſſi à *Londres* ?

Les triſtes objets que j'avais eus devant les yeux depuis mon arrivée, m'avaient fait tout oublier. M. *Bruſs*, trop affligé lui-même pour s'occuper de ſes affaires, n'avait même pas penſé à me faire la moindre queſtion qui y eût trait. Pardon, Monſieur,

lui dis-je, de ne vous avoir pas annoncé plutôt une choſe qui ſans doute vous fera plaiſir; vous êtes nommé à une Cure de cent livres *ſterling* de revenu. Que de bienfaits, *Milord*, s'écria M. *Bruſs;* mais dans quelles circonſtances! M. *Bruſs*, dit *Miladi*, je me réjouis avec vous de cet heureux événement. Vous ſouffrez, *Miladi*, répondit M. *Bruſs*, nous ne connaiſſons dans ce moment-ci d'autre ſentiment que la triſteſſe. On ceſſa de parler, on s'entregarda triſtement; chacun rêva de ſon côté. Cette journée ſe paſſa ſans accident; la fievre redoubla ſur le ſoir mais avec moins de violence; je voulais paſſer la nuit auprès de ma chere *malade*, elle exigea que j'allaſſe prendre du repos; j'y conſentis d'autant plus volontiers que le Médécin m'aſſura qu'elle était beaucoup mieux. Je ne m'étais pas déshabillé depuis trois

jours ; l'accablement du corps me jetta, malgré l'extrême agitation de mon eſprit, dans un ſommeil profond qui eût été aſſez doux ſans les horribles images qui s'y mêlerent. Je ſais, *Milord*, que vous êtes au-deſſus des vaines terreurs de la ſuperſtition ; mais ſoit hazard, ſoit décret du ciel qui a quelquefois ſes vues pour avertir les hommes, on ne peut douter qu'il n'y ait des ſonges qui s'accompliſſent. L'Hiſtoire ancienne & moderne nous en fournit pluſieurs exemples : je vis des ſpectres, des lambaux ſanglans de chair humaine, des oſſemens confuſément épars ça & là, une femme belle comme un Ange tomber tout à coup au milieu de ces reſtes ſanglans de l'humanité. Les graces de ſa figure diſparaiſſent, les roſes de ſon tein ont fait place à une pâleur livide ; on l'enveloppe d'un ſuaire, on l'enferme dans un

cerceuil, on la rend à la terre; ſur ſon tombeau eſt écrit : *Qu'eſt devenue cette beauté céleſte qu'on ne pouvait regarder ſans admiration, il y a quelques jours ; cet aſſemblage heureux des plus beaux traits n'eſt plus qu'une maſſe informe de chair qui ſert à la pâture des plus vils reptiles ; refléchis-y bien, paſſant, tu auras bientôt le même ſort.*

Je jettai un cri aigu, & je me reveillai en ſur-ſaut, le viſage & le corps trempés d'une ſueur froide. L'imagination frappée, je me leve, & je cours à la chambre de *Miladi* ; on me dit qu'elle repoſe, & qu'elle ne s'eſt pas trouvée ſi bien depuis le moment de ſa chûte. Je bannis mes allarmes; je me recouche : les mêmes ſonges, de plus ſinguliers encore viennent m'agiter.

Tranſporté dans une plaine délicieuſe, je rêvais mollement étendu ſur un lit de fleurs, étonné de ne pas

voir les moindres traces d'habitation humaine dans un pays que tout concourait à rendre charmant. Je vois tout-à-coup ſortir d'un bois d'orangers qui était ſur ma gauche, une femme vêtue de blanc. A la légéreté de ſa démarche, à la ſoupleſſe de ſes mouvemens, à la juſte proportion de ſes traits, à l'élégance de ſa taille, on l'eût priſe pour une Nymphe de *Diane ;* elle s'avança vers moi, & me tendit la main : Levez-vous, mon ami, me dit-elle, du ton de voix le plus touchant ; nous étions nés l'un pour l'autre, le ciel nous a réunis. A ces mots elle découvrit ſon viſage, qui était couvert d'un voile. Je reconnus Mademoiſelle de *Konisberg*. Au reſte, pourſuivit-elle, ne ſoyez pas inquiet ; votre *femme* reçoit actuellement dans le ſéjour des bienheureux la récompenſe dûe aux vertus qu'elle a conſtamment pratiquées

dans cet lieu d'exil. Tâchons de l'imiter, mon ami, nous aurons un jour le même ſort. Comme je faiſais des efforts pour la ſuivre, je me reveillai de nouveau, je pris ma robe de chambre, & j'allai chez *Miladi*; je paſſai le reſte de la nuit dans un fauteuil : elle parut fâchée à ſon reveil de me voir là ; le tendre intérêt que je prenais à ſa ſituation, fut mon excuſe. Vous jugez, *Milord*, que je n'eus pas beaucoup de peine à obtenir mon pardon. Le Médecin qui ne l'avait pas quittée, la trouva aſſez bien pour lui donner une potion dont il eſpérait les meilleurs effets, & qui opéra ſi bien, que nous nous flattâmes tous d'une prochaine guériſon. Le redoublement de la nuit fut très-peu de choſe, il diminua encore les jours ſuivans. La joie ſe répandit dans toute la maiſon ; nos vaſſaux, nos voiſins vinrent nous féliciter ; *Miladi* était

adorée de tout ce qui la connaiſſait. Le dix-ſeptieme jour arriva. J'embraſſai avec tranſport le Médecin. Il n'y a plus de danger, mon cher ami, dis-je, quelles obligations ne vous ai-je pas ! Vous m'avez rendu *Miladi*, je vous dois la vie, tout ce que je poſſede au monde ne ſuffirait pas pour m'acquitter. Il eſt certain, interrompit le Docteur, que je réponds d'elle, ſi elle paſſe la nuit. Que ſignifie ce langage, repris-je ? eſt-ce que *Miladi* n'eſt pas hors de danger ? tous les accidens ont diſparu, la fievre eſt conſidérablement diminuée, tout annonce ſa convaleſcence. Peut-être, me dit-il, le danger n'eſt pas bien grand ; mais je ne réponds abſolument d'elle, que lorſqu'elle aura paſſé minuit. Nous entrâmes en finiſſant ce petit dialogue dans la chambre de *Miladi ;* elle venait de repoſer : le Docteur lui toucha le

pouls, l'examina avec attention, ne trouva rien d'extraordinaire. M. *Fitz-Patrik*, ſon fils & ſa belle-fille entrerent un moment après ; nous nous rengeâmes autour de ſon lit. *Miladi* fit apporter le thé, & témoigna une légere envie d'en prendre avec nous : le Médecin ne s'y oppoſa pas. Il m'eſt doux, dit-elle de voir raſſemblé ici ce que j'ai au monde de plus cher ; ſi c'eſt pour faire nos adieux, c'eſt une conſolation qui adoucira les horreurs de ma mort. Pourquoi affliger vos amis, *Miladi*, lui dit M. *Bruſs* ? vorre ſanté ſe rétablit à vue d'œil. Je ſerais très-fâchée de vous affliger, répondit-elle, mais l'idée de la mort eſt une penſée ſainte, une penſée ſalutaire, une penſée bien propre à mettre dans nos deſirs cette modération qui devrait en être inſéparable, & qui n'eſt pas notre partage, ajouta-t-elle en me jettant un regard

plein de tendreſſe. Ne devrions-nous pas nous dire de bonne-heure qu'il y a de la folie à s'attacher à des biens fragiles & périſſables. Nous ſommes pour une nuit dans une mauvaiſe hôtellerie : le ſoleil levant doit offrir à nos yeux un vaſte & ſuperbe théâtre qui mérite ſeul notre attention ; nous y verrons un autre ordre de choſes, notre ſort ſera à jamais fixé, heureux pour toujours, ſi dans ce lieu de paſſage nous n'avons pas tranſgreſſé la Loi divine que le Maître de l'univers a gravée dans nos cœurs ; à jamais malheureux, ſi nous l'avons violée. L'alternative eſt terrible, ô Seigneur, que deviendra ce roſeau que le moindre vent peut courber, ſi ton bras puiſſant ne le ſoutient ; quelle folie, mes amis, d'idolâtrer ce corps, cette groſſiere argile qui doit pourrir dans le ſein de la terre ; c'eſt pour ſatisfaire ſes appétits ſenſuels,

qu'en perdant la paix du cœur & le repos de l'eſprit, qui ſont les ſeules, les vraies richeſſes, nous nous expoſons aux foudres d'un Dieu vengeur : pardon, mes amis, ſi je vous entretiens des idées qui rempliſſent mon imagination ; l'*apropos* s'y trouve ; je voudrais d'ailleurs vous familiariſer avec l'idée de ma perte, l'événement eſt encore très-incertain.... Nous l'avions écoutée avec un ſilence mêlé d'admiration & de reſpect. Ici nos ſanglots & nos larmes l'iterrompirent : Mon cher *ange*, lui dis-je en me jettant auprès de ſon lit ! vous parlez à des hommes qui ont toutes les faibleſſes de l'humanité, qui ne peuvent même de loin ſuivre vos traces ; *ame céleſte*, vous regardez d'un œil de pitié, l'amour, la douleur, la triſteſſe & tous les autres ſentimens dont le cœur humain eſt le jouet ; mais encore une fois, ſongez

que nous ſommes des hommes. Daignez deſcendre juſqu'à nous, daignez vous proportionner à notre faibleſſe, nous ne pouvons ſans horreur penſer à ce que vous venez de dire, il faut eſpérer que le ciel ne mettra pas notre courage à une ſi rude épreuve. Vivre ſans toi, mon *amour*, ah ! c'eſt être mort. un doux ſouris précéda ſa réponſe. Nous nous aimons trop, mon doux ami, me dit-elle ; ces liens charmans ſeront pourtant tôt ou tard rompus. La converſation changea d'objet. *Miladi* dit à chacun de nous les choſes les plus obligeantes : vers le midi il lui prit une faibleſſe qui dura aſſez pour nous allarmer. Quand elle fut revenue à elle-même : Mes amis, dit-elle, je me ſens très-mal, je n'ai plus que quelques heures à vivre ; ne me déguiſez rien, Monſieur, pourſuivit-elle en ſe tournant vers le Médecin qui lui

tenait le bras ; combien cela peut-il encore durer ; au reſte, ne craignez pas de m'effrayer : pleine de confiance dans la droiture de mes intentions, dans la ſimplicité uniforme de ma vie, j'eſpere que le très-haut ne me jugera pas à la rigeur. Il y a long-tems que je me prépare à ce paſſage terrible ; & vous ſavez que les coups prévus de loin, ſont moins ſenſibles.

Le Médecin nous confeſſa qu'il s'était fait depuis quelques inſtans une révolution ſubite qui donnait tout à appréhender. Nous fondions tous en larmes ; ſeule elle était d'une tranquillité merveilleuſe ; ſon viſage rayonnait de cette joie divine qui eſt l'*avant-goût* des faveurs céleſtes. Pourquoi vous attriſter, mes amis, nous diſait-elle ? il faut vouloir ce qu'on ne peut éviter. M'avez-vous crue, immortelle ? nous ſommes tous nés pour mourir ; mais je ne mourrai

pas, je vivrai toute entière au fond de vos cœurs ; d'ailleurs, ne ſeronsnous pas tous réunis un jour dans le ſéjour éternel ? ceſſez d'être rebelles à la volonté du ciel ; ceſſez de vous affliger, à moins que vous ne vouliez mêler de l'amertume à mes derniers momens. Je me fis une extrême violence pour compoſer mon viſage, j'avais le cœur briſé; elle me regarda avec un mêlange d'attendriſſement & de douleur; mon cher & tendre ami, me dit-elle, voilà un papier cacheté qui contient mes dernieres volontés ; trouvez bon que je le remette à M. *Bruſs* que j'ai inſtitué mon exécuteur teſtamentaire. Je vous prie de faire appeller tous mes gens : ils entrerent, & ſe mirent à genoux ; elle leur demanda pardon du mauvais exemple qu'elle leur avait donné, des vivacités qui avaient pu lui échapper, leur témoigna ſes regrets de n'ayoir pas aſſez

de bien pour leur assurer de quoi vivre honnêtement, les exhorta à craindre Dieu & leur conscience ; crainte salutaire, dit-elle, qui, après nous avoir fait pratiquer nos devoirs dans ce monde, nous rend éternellement heureux dans l'autre ; je m'affaiblis, M. *Bruss*, je vous prie de lire à haute voix les prieres des mourans. A ces mots, les sanglots que nous retenions avec peine depuis qu'elle avait commencé de parler, éclaterent avec violence.... Mes amis, prononça-t-elle avec peine, vous m'accablez... M. *Bruss* prit le livre des prieres : Grand Dieu! s'écria-t-il, si pour nous punir tu nous enleves cet *ange*, daigne aumoins nous accorder de vivre & de mourir comme elle... Il commença les prieres, & s'arrêtait par intervalle ; la *malade* l'écoutait les mains jointes, les yeux fixés en haut ; elle les détourna

un moment ſur moi dans un de ces intervalles. Vous devriez vous retirer, mon ami, me dit-elle, ce ſpectacle fait une trop forte impreſſion ſur vous. Il me fut impoſſible de proférer une parolle, je répondis par un ſigne de tête ; un ruiſſeau de larmes inondait mon viſage. M. *Bruſs* recommença trois fois les prieres ; il achevait à peine la troiſieme fois le Verſet *in manus tuas*, que l'aimable & infortunée *Miladi* fit un ſoupir qui fut le dernier de ſa vie. Elle mourut ſans convulſion, ſans agonie, ſon ame s'échappa ſans effort de ſa priſon pour aller ſe réunir à l'Auteur de ſon être. On eût dit qu'elle s'était endormie d'un ſommeil doux & tranquille.

Nous nous empreſſâmes tous auprès d'elle ; c'en eſt fait, dit M. *Bruſs*, elle eſt morte, ce monde corrompu n'était pas digne de la poſſeder ; elle jouit actuellement dans

l'autre de la récompense dûe à ses vertus. *Milord*, de la fermeté ; c'est à vous sur-tout à faire voir par une résignation héroïque que vous méritiez une telle femme... J'avais perdu le peu de connaissance qui me restait ; on m'emporta dans un appartement voisin ; je ne revins à moi que pour vomir dans l'accès de ma fureur les plus horribles imprécations contre le ciel : insensé, au lieu d'adorer respectueusement la main divine qui s'appésantissait sur moi. Quand ces premiers transports furent un peu appaisés, je tombai dans un état d'engourdissement qui tenait de l'imbécillité ; je portais mes regards sur tous les objets qui m'environnaient sans en distinguer aucun ; on me parlait ; les sons qui frappaient mon oreille, ne disaient rien à mon esprit. M. *Bruss* se présenta à moi : Monsieur, lui dis-je, *Miladi* & moi nous ne tarderons pas d'aller vous voir à

Londres. Il me regarda avec compaſſion ; ce regard me rendit à moi-même. Elle eſt donc morte, cher ami, m'écriai-je, cette *femme* céleſte qui faiſait toute la douceur de mes jours, à qui je devais l'honneur, la vie, les richeſſes, & ce qui eſt préférable à tout cela, la vertu. Son exemple m'animait, ſes diſcours me conſolaient, ſa douceur m'enchantait : qui me conduira à l'avenir dans le ſentier étroit de la vertu ? livré à moi-même, puis-je répondre que mes paſſions ne m'égareront pas ? Qu'il eſt à craindre que je ne rentre encore une fois dans le chemin aiſé & battu du vice ! C'eſt ce qui ne ſera pas, interrompit M. *Bruſs*. Je réponds pour vous, vos principes ſont mes garants... M. *Bruſs*, repris-je, j'ai tout perdu, qu'il me ſoit encore permis de la revoir cette incomparable *Miladi* ; allons, mon ami, allons la contempler enſemble. M.

Bruſs voulut envain s'oppoſer à ma réſolution, je le pris ſous les bras, & je l'entraînai. En entrant dans la chambre, je penſai encore retomber dans un profond évanouiſſement. Soutenu par la douleur, & tremblant comme la feuille, j'arrivai au pied du lit, je fixai avec une morne & douloureuſe avidité ce viſage dont la mort n'avait pu effacer les graces. Une multitude de ſentimens cruels & confus s'éleva dans mon cœur. ô Dieu! m'écriais-je avec l'accent du déſeſpoir, mon bonheur s'eſt donc évanoui comme un ſonge... Je ne te poſſéderai plus, cher & charmant *objet*... Tu ne tourneras plus ſur moi ces yeux pleins d'une langueur touchante qui auraient porté l'amour au ſein de l'indifférence; je n'entendrai plus ta bouche divine exprimer avec délicateſſe les plus purs ſentimens de ton cœur, ce ſouris enfantin... Cet eſprit juſte... ce caractere admirable,

tout eſt perdu pour moi... Que deviendront tant d'infortunés à qui tu ſervais de mere... O Dieu ! eſt-ce ta reſſemblante image que tu devais nous ravir preſqu'au commencement de ſa carriere ? Tu n'as fait que nous la montrer ; & tu laiſſes proſpérer ſur la terre le vice & le crime ? Ma chere *Miladi*... tout mon eſpoir eſt de te ſuivre bientôt... En achevant ces mots, je penchai ma tête ſur ce viſage *bien-aimé*... je collai mes levres ſur ces levres autrefois pleines d'une chaleur humide qui exhalait le ſentiment, maintenant plus froides que le marbre. Le croiriez-vous, *Milord ?* je trouvais encore des charmes à l'attitude la plus cruelle, attitude ſi propre à me faire ſentir toute l'horreur de ma perte. Je ne pus réſiſter à la fin à la violence des mouvemens qui me déchiraient l'ame. Mes forces m'abandonnerent une ſeconde fois ; on m'emporta ; la nature épuiſée ſuccomba. Je fus attaqué

d'une fievre terrible, accompagnée des plus fâcheux ſymptomes. Quel ſurcroit d'embarras pour le bon M. *Bruſs.* Après avoir fait les funerailles de *Miladi* avec beauconp de ſimplicité, comme elle l'avait ordonné par ſon teſtament, il me donna ſes ſoins avec l'affection d'un pere tendre ; un délire continuel m'ôtait la connaiſſance de mon état; il en profita pour me faire prendre les remedes qu'ordonnait le Médecin : ſi j'avais connu le danger, je n'aurais rien fait pour m'y ſouſtraire; trop heureux de mettre fin à une vie agitée par tant d'épreuves rudes & douloureuſes : telle eût été ma façon de raiſonner. Quels principes ! La vie eſt toujours un bien, de quelques maux qu'elle ſoit traverſée ; c'eſt d'ailleurs un dépot dont nous devons un compte exact à celui qui nous l'a confié. Il ne nous appartient pas de prévenir l'inſtant où l'on nous le demandera.

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE SIXIEME.

MA jeuneſſe & la bonté de mon tempéramment prévalurent après quelques jours de danger. En recouvrant la ſanté, la raiſon reprit ſes droits. Je me ſoumis avec réſignation aux décrets de la providence; j'allai l'adorer ſur le tombeau même qui renfermait les cendres de

tout ce qui m'était cher ; j'y puisai une consolation divine qui acheva de me fortifier en m'éclairant. Mais je crus que celle qui avait fait briller tant de vertus dans une si courte vie, méritait qu'on en perpétuat le souvenir. Elle m'avait institué son légataire universel, à la charge de quelques pensions viageres qu'elle laissait à ses gens & à M. *Fitz-Patrik*, & d'un présent qu'elle faisait à M. *Bruss*. Je lui fis élever une mausolée en marbre noir, qui avait la simplicité majestueuse de sa belle ame. On lisait dessus : *Virtus victrix mortis, la vertu triomphe de la mort.* Ce pieux devoir rempli, je partis pour *Londres*, où m'attiraient les nouvelles affaires qui m'étaient survenues, autant que le soin de ma santé. Le Docteur *Bruss* m'y avait précédé ; je le trouvai en possession de son bénéfice. Il éxerçait déja toutes les fonctions de son mi-

niſtere ; enchanté de ſon ſort, ſi le mien ne l'eût inquietté. Je deſcendis chez lui en arrivant à *Londres* ; le bon-homme m'avait fait préparer un appartement. Vous jugez bien, *Milord*, me dit-il, que vous n'aurez d'autre table que la mienne pendant votre ſéjour ici ; la frugalité n'en exclut ni la propreté, ni la délicateſſe. Je voulus m'en défendre, la cherté des vivres, la modicité de ſon revenu, rien ne fut oublié ; je m'apperçus que je le mortifiais, je me vis contraint d'accepter ſes offres.

Les parens de *Miladi-Kilpar* m'avaient intenté un procès ſur ſa ſucceſſion ; ils ne prétendaient rien moins que de faire caſſer ſon teſtament. Je conſultai les plus habiles Avocats, leurs déciſions me furent favorables. Quoique je fiſſe moins de cas que jamais des faveurs de la fortune, je crus me devoir à moi-même

de ſoutenir une cauſe juſte ; je me préſentai devant mes Juges avec cette confiance que donne la perſuaſion intime de la vérité ; j'expoſai mes droits avec préciſion, ne réclamant de leur part que la célérité & la juſtice ; mais dans ce qui dépend du jugement des hommes, on ne peut ſe rien promettre, *Milord*. Je perdis mon procès ; je fus dans un inſtant dépouillé & réduit pour toute reſſource à ma Compagnie. Mon bonheur s'était éclipſé comme un ſonge : le ſouvenir qui m'en reſtait, eût ſuffi pour me tourmenter, ſi l'étude & les réflexions ne m'euſſent conſolé. Mon malheur ne me fit pas oublier mes amis *Fitz-Patrik*. J'écrivis en leur faveur au frere de *Miladi*. Il me répondit qu'on ne changerait rien à l'état des choſes, que Meſſieurs *Fitz-Patrik* jouiraient tranquillement toute leur vie de la Ferme dont je les

avais mis en poſſeſſion, que c'était bien le moins qu'on dût à ma récommendation & aux dernieres volontés de *Miladi*.

Cette affaire ainſi terminée, je partis pour mon Régiment, après avoir remercié M. *Bruſs*. Ce bonhomme me tint long-tems étroitement embraſſé : ſon viſage était mouillé de pleurs ; il admirait, diſait-il, mon courage, ſans avoir la force de m'imiter ; il ne pouvait concevoir ma tranquilité, après deux événemens terribles dont le moindre eût ſuffi pour accabler tout autre homme ; il m'offrit mille fois ſa maiſon, ſa bourſe, ſon crédit : en un mot tout ce qu'il poſſédait : pouvais-je prévoir alors que je touchais au moment d'avoir beſoin de ſon ſecours ?

Je partis, véritablement ému, toutes mes plaies ſe rouvrirent à quelques lieues de *Londres* ; je deſ-

cendis de cheval, j'entrai dans la premiere *auberge*, & m'étant fait donner une chambre, je me proſternai aux pieds de celui qui me mettait à de ſi rudes épreuves. Je lui demandai la force de les ſupporter, ou la grace de m'appeller à lui. Tous les liens qui m'attachaient au monde, étaient rompus ; dans de pareilles circonſtances, la mort était ce qui pouvait m'arriver de plus heureux ; mais je n'étais pas encore à la fin de mes peines : que de combats à livrer, que de traverſes, que d'orages à eſſuyer avant d'arriver au port !

A peine arrivé à mon Régiment, j'apprens que la paix était conclue avec la France ; qu'il y avait une réforme conſidérable, & que notre Régiment était compris dans le nombre de ceux qui étaient réformés : ce fut alors que je vis la différence trop réelle qui ſe trouve entre le

courage d'eſprit & la valeur. Tel qui brave la mort, qui marche avec intrépidité à des retranchemens hériſſés de canon, n'a pas la force de ſupporter le moindre revers. Je ſuis mandé par les principaux Officiers, aſſemblés chez le Commandant. J'arrive, je les trouve dans un état qui tenait de la démence. L'un pleure, l'autre crie, celui-ci s'arrache les cheveux, celui-là frappe de la tête contre le mur, tous ſont conſternés; ils ſe répandent tous en imprécations. Du plus loin qu'ils me voient, *Nous ſommes réformés, mon ami*, s'écrient-ils, *nous ſommes réformés, qu'allons-nous devenir?* C'eſt un malheur, j'en conviens, leur dis-je; mais ces marques de déſolation & de déſeſpoir ne conviennent pas à votre courage, & ne changent rien à votre ſituation; leurs cris redoublerent; je les quittai.

En effet, *Milord*, je trouve qu'en pareille occaſion, les plaintes ſont auſſi injuſtes que peu fondées. Tout citoyen eſt obligé par devoir de prendre les armes pour la défenſe de la patrie. L'état à qui il doit tout, veut bien le ſoudoyer pendant qu'il eſt armé; de quel droit prétend-il, lorſque la paix faite, on n'a plus beſoin de lui, qu'on continue de le payer? Il rentre alors dans la claſſe ordinaire des citoyens: s'il a des revenus, il en jouit tranquillement ſous la protection des loix; s'il n'en a pas, qu'il s'en procure par ſon travail; il n'eſt pas juſte que ceux qui travaillent, pourvoient à la ſubſiſtance de ceux qui ne font rien.

Ces réflexions ſe préſenterent avec rapidité à mon eſprit, & quoiqu'il y eût peu de mes *camarades* qui perdiſſent autant que moi à cette réforme, j'oſe dire que je fus celui qui

supportai le coup avec le plus de fermeté ; il ne m'échappa pas un murmure, pas une plainte ; peut-être dus je cette fermeté à l'habitude des revers que j'avais contractée depuis quelques tems. Les premiers malheurs épuisent la sensibilité ; on devient indifférent à tout. La fortune ne pouvait m'ôter rien, après m'avoir enlevé *Miladi*.

Il fallait cependant prendre un parti ; ce que m'avaient coûté mes emplois, les folles dépenses que j'avais faites dans le tems de mes extravagances, avaient absorbé mon patrimoine. Me jetter dans le commerce!.. j'y aurais été assez porté ; vivre dans l'indépendance, s'enrichir en contribuant à rendre l'Etat florissant, autant de choses qui me plaisaient ; mais outre qu'il y faut une certaine intelligence qui ne s'acquiert pas tout d'un coup, je

n'avais pas le moindre fond pour commencer.

Je ne puis m'empêcher de réfléchir avec vous, *Milord*, ſur le tort irréparable que les parens font à leurs enfans en les contraignant d'embraſſer un état pour lequel ils ſe ſentent de la répugnance. Si on m'avait laiſſé continuer mes études que je faiſais avec le plus grand ſuccès, parvenu à l'âge de raiſon, j'aurais embraſſé quelqu'une de ces profeſſions utiles à l'humanité, où l'on gagne honnêtement du bien, au lieu de dépenſer le ſien. Quand on en a peu, c'eſt une folie de l'haſarder ; on a beau dire, un homme de condition peut-il être Médecin ? peut-il être Avocat ? Porquoi non : je ne vois qu'une choſe incompatible avec la naiſſance ; c'eſt la baſſeſſe, & je ne l'attache qu'au vice. Je paſſe à un homme de condition riche, de ſe jetter dans le

Militaire ; l'oiſiveté peut abſolument lui convenir ; mais celui qui ne l'eſt pas, qui n'a que très-étroitement le néceſſaire, n'en eſt que plus louable, lorſqu'il vit de ſon travail pour n'être à charge à perſonne. La meilleure des meres ne fit pas tous ces raiſonnemens ; elle ne voyait alors que le brillant de la carriere dans laquelle elle me faiſait entrer ; elle penſait comme la plûpart des hommes, qui ſacrifient tout à ce brillant; que de peines elle ſe fût épagnées, ſi elle n'eût pas forcé mon inclination : j'aurais été le ſoutien, j'aurais fait les délices de ſa vieilleſſe, je la remplis d'amertume, j'en fis le tourment, je contribuai peut-être, hélas ! à abréger ſes jours ; ſa très-modique penſion lui ſuffiſait à peine. Le chagrin de ne pouvoir me ſecourir, & d'avoir occaſionné l'extrêmité à laquelle je me trouvais réduit, la jetta

dans une maladie de langueur qui la conduiſit au tombeau.

Le bon M. *Bruſs*, à la premiere nouvelle de ce nouveau malheur, m'avait écrit la lettre la plus affectueuſe ; il me priait inſtamment de venir chez lui, & d'y reſter juſqu'à ce que je fuſſe placé. Il était queſtion alors de donner une nouvelle face à l'Infanterie. On levait de nouveaux Régimens ; M. *Bruſs* ne doutait pas un moment, qu'après avoir ſervi avec diſtinction pendant plus de dix années, je n'obtinſſe une Compagnie dans ces nouveaux Corps.

Me voilà donc à *Londres* chez mon bon ami ; allant tous les jours dans les Bureaux préſenter des placets, étaler mon indigence & mes ſervices. L'horrible métier, *Milord*, que celui de ſolliciteur; courir de porte en porte toute une matinée, arriver en ſuant & hors d'haleine dans une anticham-

bre, s'y morfondre deux heures, être admis au bout de ce tems-là à l'Audiance d'un homme, qui, fier de ſa place, & ſentant le beſoin que vous avez de lui, vous écraſe du poids de ſon pouvoir, vous paye de défaites, vous fait continuellement des promeſſes qu'il ne tient jamais, vous renvoie d'un jour à l'autre dans l'eſpérance de vous rebuter, & y réuſſit à la fin, après avoir donné la place que vous briguiez à votre concurrent, qui n'a ſouvent d'autre mérite que celui de plaire à force de baſſeſſe; c'eſt une partie des déſagrémens auxquels doit s'attendre tout homme qui va ſolliciter.

Je rentrai un jour chez M. *Bruſs*, déſeſpéré du peu de ſuccès de mes tentatives; que faire, mon ami, lui dis-je, que devenir? Il faut mourir; l'ordre eſt bien précis: ne puis-je pas

m'appliquer ces deux vers d'un Poëte Français ?

Les hommes tels que moi tombent dans la misere,
Mais ne dégradent point leur noble caractere.

Non, mon cher ami, répondit M. *Bruſs*, il n'y a point de ſituation, quelque dure qu'elle ſoit, qui autoriſe le déſeſpoir. Le dépôt qui vous a été confié eſt ſacré, vous ne pouvez en diſpoſer ſans crime : ſachez ſouffrir, les peines ſeront toujours le partage de l'humanité ; d'ailleurs, tant que je vivrai, le néceſſaire ne vous manquera pas. Homme généreux, m'écriais-je avec tranſport ! comment me donneras-tu ce néceſſaire, s'il te manque à toi-même ? Si ton amitié pour moi va juſqu'à te retrancher les douceurs de l'aiſance, la mienne ne ſaurait y conſentir ; tu as d'ailleurs une fille qui n'eſt pas riche. Cette fille eſt votre ſœur, reprit-il, elle

vous doit tout ce qu'elle poſſede ; & je vous réponds qu'elle ſera enchantée que je partage mes revenus avec vous. Non, M. *Bruſs*, répliquai-je, non, je ne m'y réſoudrai jamais ; je ſuis jeune, j'ai de la ſanté, je veux paſſer dans nos Colonies, j'y ferai le commerce ; rien n'eſt plus reſpectable ſelon moi qu'un Négociant qui a de la probité ; il travaille pour l'Etat en travaillant pour lui ; il vit dans l'indépendance : loin de faire baſſement la cour aux Grands, il envoie de ſon cabinet des ordres aux quatre coins du monde, obéiſſantes à ſa voix, les deux mers lui apportent en tribut toutes les productions de la terre. M. *Bruſs* m'écoutait avec beaucoup d'attention. Votre idée eſt bonne, me dit-il, après quelques momens de ſilence : au bout du compte, *Milord*, il n'y a de bas que le vice.

La naiſſance avec la pauvreté eſt un ridicule de plus ; vous réuſſirez dans le commerce ; il faut aller aux Indes ; j'ai des amis auprès du Directeur de la Compagnie. Il vous faut une *pacotille;* c'eſt un ſoin dont je me charge volontiers ; mon amitié ſouffrira de ce départ ; mais la vraie amitié n'enviſage que l'intérêt de ceux qu'on aime. J'embraſſai, la larme à l'œil, cet homme généreux. Il alla ſur le champ chez ſes amis ; il leur fit de ma ſituation une peinture ſi vive, qu'il les intéreſſa en ma faveur. Je fus fortement recommandé au Directeur, qui peu de jours après expédia mon paſſeport pour *Madras.*

Le bon M. *Bruſs* me remit une *pacotille* qui valait bien cinq-cent guinées. Une partie de cette ſomme avait été empruntée ; toutes les bourſes étaient ouvertes à un homme auſſi

auſſi généralement eſtimé. Je me recriai, je voulus m'oppoſer à cet excès de libéralité ; le *bon-homme* le prit ſur un ton auquel il fallut céder ; il m'accompagna à *Porſt-Mouth*, où je devais m'embarquer ſur le *Glocester*, vaiſſeau de guerre de cinquante pieces de canon : le vent ſe ſoutint contraire pendant quelques jours ; je les paſſai avec le cher M. *Bruſs*, qui ne pouvait ſe déterminer à me quitter ; mais le vent étant devenu favorable, notre Capitaine fit lever l'ancre. Je me rendis à *bord* ; nous ne nous ſéparâmes pas M. *Bruſs* & moi ſans répandre bien de larmes. Je ne rougis pas de l'avouer, *Milord ;* la ſenſibilité fait partie du domaine de la vertu. Les bras tendus au ciel, mon incomparable ami avait les yeux fixés ſur le vaiſſeau qui ſillonait légérement l'onde, & qui dans quelques minutes

fut hors de la portée de ſa vue. Je finis ici la premiere partie de mon Hiſtoire, vous verrez dans la ſeconde, *Milord*, de événemens qui vous intéreſſeront peut-être encore davantage.

Fin de la premiere Partie.

ERRATA.

Page 35, lig. 12. Contribuerai, *lisez* contribuerais.

page 36, lig. 1. Plongés, *lisez* plongées.

page 56, lig. 4. Considérabie, *lisez* considérable.

page 76, lig. 7. Dérobé, *lisez* dérobées.

page 84, ligne 9. L'amour, *lisez* l'amour-propre.

page 86, ligne 7. Silence, *lisez* licence.

page 94. N'aurais, *lisez* n'aurai.

page 126, lig. 5. Cet, *lisez* ce.

page 144, lig. 21. Que ce je, *lisez* que ce que je.

page 180, lig. 14. Préſentais, *lisez* repréſentais.

page 226, lig. 6. Sastsfaite, *lisez* ſatisfaite.

page 233, lig. 21. Défricheſſement, *lisez* défrichement.

page 250, lig. 1. Cet, *lisez* ce.

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR.

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

Par M. D... M... C... D...

SECONDE PARTIE.

Decet autem viros fortes optima desiderare, sed ferre quæcunque incidunt.

A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE SEPTIEME.

RETIRÉ dans la petite chambre qu'on m'avait donnée, je portai tristement mes regards sur l'élément qui m'environnait ; le vent soufflait par intervalles, au calme succédait l'agitation ; à une mer unie comme une glace, des flots soulevés

dont l'écume bouillonnante venait ſe briſer contre le côté du navire : voilà, me dis-je, un tableau bien reſſemblant de ma vie paſſée. Le bonheur & le malheur, les vertus & les vices, l'aiſance & la pauvreté s'y ſont rapidement ſuccédés : aimant la ſageſſe, & ne ſuivant pas ſes loix, eſclave des paſſions, que je déteſtais, il n'y a rien là qui doive me ſurprendre. Tout cela entre dans la conſtitution du cœur de l'homme, aſſemblage merveilleux qui réunit les choſes le plus contradictoirement oppoſées. J'avais fait une proviſion de livres ; je lus un chapitre du bon *Montaigne* : cette lecture me conſola, me fortifia. La perte de mon état, de mon *bien-être* ; la perte bien plus ſenſible de deux femmes charmantes que j'avais adorées, celle d'un ami tendre, d'un guide éclairé, du plus bienfaiſant, du plus vertueux des

hommes, me parurent des choſes dures, mais naturelles. Mon cœur était déchiré, & mon eſprit convaincu. Rien n'eſt à nous que nos vertus, ſeules elles méritent de nous occuper tout entiers : la fortune n'a aucune priſe ſur elles. Ces diverſes réflexions m'occupaient, pendant que notre vaiſſeau, ſecondé d'un vent favorable, s'éloignait des côtes d'Angleterre. Nous eûmes bientôt *debouqué* le canal ; & au bout de quelques jours de navigation, nous mouillâmes à l'île de *Madere*. Une courte deſcription de cette île ne me paraît pas déplacée. Elle eſt ſituée à 32 d. 27′ de latitude ſeptentrionale : ſa longitude occidentale, à compter de Londres, eſt entre 18 deg. 30′ & 19 d. 30′. Le ciel en eſt ſerein, l'air pur ; le terroir produit des vins excellens, que la Providence ſemble avoir deſtinés au ſoulagement des

habitans de la zone Torride. On trouve une chaîne de montagnes, en allant de l'eſt à l'oueſt. La côte qui forme une pente douce vers le midi, eſt cultivée avec ſoin: l'œil y découvre une quantité prodigieuſe de vignobles; au milieu de ces vignobles, s'élevent de très-jolies maiſons de plaiſance, qui appartiennent à des négocians. On ne trouve dans l'île qu'une ſeule ville conſidérable nommée *Fonzal*: elle eſt bâtie dans la partie méridionale, au fond d'une large baye; cette baye eſt le ſeul endroit où puiſſe aborder une chaloupe. *Fonzal* eſt entouré d'un rempart très-élevé, hériſſé de canons. A quelque diſtance du rivage, eſt un rocher qui s'avance dans la mer, qu'on appelle le *Loo*. Les Portugais y ont conſtruit une fortereſſe; la mer eſt couverte de grandes pierres, & vient s'y briſer avec impétuoſité.

Voilà ce que je remarquai pendant le court ſéjour que nous fîmes à l'île de *Madere*. Nous remîmes bientôt à la voile ; nous paſsâmes à la vue des îles *Canaries*, ces îles ſi célèbres dans l'antiquité, ſous le nom des *îles fortunées*. C'eſt-là, diſaient les Anciens, que la terre cultivée produit d'elle-même toutes ſortes de fruits. La nature, par-tout ailleurs avare de ſes dons, les prodigue dans ces îles : l'huile en tout tems y coule des oliviers ; en tout tems le miel diſtille du creux des arbres : on y voit des clairs ruiſſeaux deſcendre des collines, pour arroſer d'agréables plaines ; un doux zéphir, tempérant l'ardeur de l'air, y fait régner un éternel printems. C'eſt dans ces îles enfin que les Anciens avaient placé les champs éliſées, ſéjour des ames pures. La vérité, *Milord*, eſt qu'elles ſont fertiles, & que le climat en eſt

doux. Le ſol produit du froment, de l'orge, du millet, des vins excellens, des fruits délicieux & du ſucre. Les habitans de ces îles ſont baſannés & braves; ils profeſſent la Religion Romaine, & vivent ſous la domination du Roi d'Eſpagne. La ville de *Palma*, dans l'île de *Canarie*, eſt la capitale de toutes ces îles.

Nous cotoyâmes les îles du cap *Verd*; elles appartiennent au Roi de Portugal : l'air y eſt chaud & malſain, la terre peu fertile. Le commerce que l'on y fait conſiſte en ſel, en peaux de chévres, en chevaux, en ambre-gris & en écailles de tortue. Les habitans *catholiques Romains*, & ſujets du Roi de Portugal, y ſont fort baſannés. La langue Portugaiſe eſt la ſeule qu'on y parle. *Ribera-grande* eſt la capitale de ces îles. Nous vînmes relâcher à l'île de *Sainte-Hélene* dont nous ſommes

en poſſeſſion depuis 1672. Elle a ſix lieues de tour ; l'air y eſt ſain & tempéré, le terroir trés-fertile : les arbres fruitiers portent en même tems & pendant toute l'année, des fleurs, des fruits verds & des fruits mûrs. Après quelques jours de repos, nous continuâmes notre navigation.

Nous arrivâmes enfin au cap de *Bonne-Eſpérance* : ce cap fameux, découvert à la fin du quatorzième ſiècle, ſous le régne d'*Emanuel*, Roi de Portugal, par *Vaſco de Gama*. Le climat en eſt tempéré ; le grand froid s'y fait auſſi rarement ſentir, que les chaleurs exceſſives. Les Hollandois qui y habitent, & qui n'ont pas dégénéré de l'induſtrie naturelle à leur nation, ont rempli le pays qu'ils ont défriché, des productions de pluſieurs eſpèces, qui y réuſſiſſent, pour la plûpart, mieux qu'ailleurs.

Le terroir étant très-bon par lui-même, & l'égalité des saisons contribuant à l'améliorer, les vivres qu'on y trouve en abondance, les eaux qui y sont admirables, en font un lieu de relâche aussi sûr qu'agréable.

Le tems s'était soutenu beau, depuis notre départ de *Portsmouth*. Nous avions doublé la pointe de l'Afrique; déja nous avions laissé derriere nous *Madagascar*, nous étions presque à la vue de la côte de *Coromandel*, lorsqu'il s'éleva subitement un vent furieux de nord, qui nous rejetta eu pleine mer, malgré tout l'art du Pilote. Nous dérivâmes pendant quinze jours, sans tenir de route certaine: notre vaisseau faisoit eau de toutes parts; nous étions nuit & jour à la pompe: l'officier, le soldat, le passager, le matelot, tout était confondu. Tous travaillaient

ſans relâche ; quelques-uns tombaient épuiſés de laſſitude : on les pouſſait avec le pied, & on les voyait expirer, ſans leur donner le moindre ſecours. Dans ces cruelles circonſtances l'amour de l'exiſtence étouffe tout autre ſentiment ; je vis plus d'une fois, en frémiſſant, de pareils ſpectacles. Je pompais de toutes mes forces : ſi j'avais voulu quitter le travail pour ſecourir le malheureux qui périſſait, on m'en aurait empêché. Dans l'ordre général, le particulier eſt compté pour rien. Notre Capitaine était auprès de moi, tremblant, éploré, le voile de la mort étendu ſûr tous ſes traits. Il n'y a qu'un miracle, me dit-il, mon cher Chevalier, qui puiſſe nous tirer d'ici ; ſi le vent ſe ſoutient encore vingt-quatre heures, nous ſommes perdus ſans reſſource.

Quelles penſées m'occupaient dans

cette horrible ſituation ! il me ſerait aſſez difficile de les rendre, *Milord.* Une vie auſſi agitée que la mienne, méritait peu d'être regrettée. J'en voyais arriver le terme, ſinon avec indifférence, du moins avec aſſez de tranquillité. L'adverſité écarte d'ordinaire les horreurs qui aecompagnent la mort. Une vague furieuſe, ſemblable à une haute montagne, vint fondre ſur nous ; nous la regardâmes comme le *coup de grace* : il n'y a peut-être pas, *Milord*, dans le monde entier, des matelots auſſi intrépides que les nôtres ; braver les flots & les vents, monter avec célérité au haut des mats, dans le tems qu'on n'eſt même pas en ſûreté ſur le pont ; naviguer entre deux eaux, porter toutes les voiles au milieu des plus effroyables tempêtes : tout cela n'eſt qu'un jeu pour eux ; mais ce qui prouve que cette intré-

pidité n'eſt qu'un inſtinct de tempérament qui les porte à mépriſer un danger qu'ils ne connaiſſent point : ils ne ſont plus les mêmes hommes, lorſque l'évidence du péril leur fait enviſager une mort certaine ; de l'excès de l'audace, ils paſſent au découragement le plus accablant. L'inaction, les larmes & les cris ſuccédent au travail de la manœuvre, aux chanſons licentieuſes, aux imprécations impies. On peut leur appliquer ce qu'on a dit des Français: *ils ſont plus que des hommes dans certaines occaſions, & moins que des femmes dans d'autres.*

Cette horrible vague mit le vaiſſeau ſur le côté ; l'eau y entrait à grands flots, on abandonne avec précipitation la pompe, on monte ſur le pont, la chaloupe eſt lancée à l'eau, c'eſt à qui s'y précipitera, les ordres du Capitaine ne ſont plus

écoutés, pluſieurs tombent dans la mer & ſont engloutis à l'inſtant. J'avais gagné, comme les autres, le pont; mais voyant la chaloupe ſurchargée, je ne me preſſais pas; je me trouvai ſeul ſur le pont... Hâtez-vous de deſcendre, me dit le Capîtaine, il y aura encore de la place pour vous... La Providence me réſervait pour de nouveaux événemens: dans le tems que j'allois m'élancer, un coup de vent briſe le cable, & emporte bien loin la chaloupe; & par un hazard ſingulier, le même coup de vent redreſſe le vaiſſeau. Je jette les yeux ſur la chaloupe, elle diſparait dans le moment, ſubmergée par une vague, qui en ſe briſant contre la proue, la remplit d'eau. Hélas! m'écriais-je, ils ſont plus heureux qne moi; je ne vivrai quelques inſtans de plus, que pour mieux ſentir toutes les horreurs de la mort: ſem-

blable à ces criminels que l'on conduit au ſupplice, après les avoir rendu témoins de celui de leurs complices; ils meurent deux fois. Que faire, que devenir? Seul ſur un bâtiment que cinquante hommes euſſent à peine pû manœuvrer, épuiſé d'ailleurs par le travail des jours précédens, j'étais abſolument hors d'état d'agir. Mon premier mouvement fut de me précipiter dans la mer; un retour de raiſon m'arrêta: De quel droit, me dis-je à moi-même, diſpoſerais-je de ma vie? m'appartient-elle? attendons que celui qui m'a confié ce dépôt, me le redemande; je n'aurai vraiſemblablement pas long-tems à attendre: il y aurait d'ailleurs plus de lâcheté que de courage, à ſe donner la mort en pareille circonſtance. Je bus deux ou trois verres de *punch*, pour me fortifier; & m'étant enfermé dans ma cham-

bre, j'attendis avec tranquillité l'événement. La nuit qui ſuivit cet horrible jour, fut une nuit aſſez calme pour moi ; je m'étois couché : l'accablement de l'eſprit, l'épuiſement du corps me jettèrent dans un ſommeil profond. Il était grand jour lorſque je me réveillai : je courus promptement ſur le tillac ; la tempête était paſſée, le ciel avait repris ſa ſérénité, le ſoleil brillait d'un éclat infini, on ne remarquait pas un nuage dans toute l'étendue de l'hémiſphère, à peine un ſouffle léger ſoulevoit la ſurface des eaux ; mais ce qui me ſurprit le plus agréablement, ce fut la vue de la terre, qui n'était pas éloignée de plus d'un demi-mille.

Je me jettai à genoux dans un tranſport de reconnoiſſance, adorant profondément celui dont la main toute-puiſſante m'avait ſauvé d'un ſi

grand danger, & le remerciant de n'avoir pas permis que je m'abandonnaſſe au déſeſpoir. Je ne pus m'empêcher de verſer quelques larmes ſur le ſort de mes compagnons de voyage, que le deſir de conſerver leur vie avait livrés à la mort. Je ſongeai enſuite aux moyens de gagner la terre : le vaiſſeau était immobile, ce qui me fit juger qu'il avait donné contre un banc de ſable ; circonſtance heureuſe dans une poſition auſſi cruelle que celle où je me trouvais.

Il m'eût été aiſé de faire à la nage le trajet qu'il y avait du vaiſſeau à la terre ; mais je voulais emporter une infinité de choſes, qui pouvaient m'être utiles. Après avoir rêvé quelques inſtans, je découvris, en me promenant ſur le pont, un petit canot qui pouvait contenir trois ou quatre perſonnes : il était attaché à

la poupe. Par un prodige ſurprenant, il avait réſiſté à la tempête, & ne paraiſſait même pas endommagé. J'y deſcendis avec beaucoup de difficulté une proviſion de biſcuit, un ſac de farine, un ſac de bled, un petit tonneau de *punch*, un coffre plein de mes hardes, & un autre plein de livres; & y ayant pris place, je voguai heureuſement vers la terre.

A quelque diſtance du rivage, je rencontrai une petite baye: j'y entrai avec aſſez de facilité; & ayant *amarré* mon canot à un gros arbre, je ſautai légérement à terre. La premiere choſe que je fis, fut de me proſterner pour remercier l'Etre ſuprême de la grace ſignalée qu'il m'avait faite. N'appercevant nulle trace d'habitation humaine, je montai enſuite au haut d'un arbre; je découvris auſſi loin que la vue pouvait s'étendre, une plaine couverte de bois,

bornée par une eſpece de montagne. Hélas ! m'écriais-je, ſi, comme il y a toute eſpérance, ce pays n'eſt pas habité, que vais-je devenir ? Condamné à paſſer le reſte de ma déplorable vie dans ce déſert, ſans ſociété, ſans ſecours, la mort n'eût-elle pas été préférable ? Ecartons ce que cette idée a de terrible, repris-je ; ne ſongeons qu'à tirer parti de notre ſituation actuelle : ce ſerait mal répondre aux bienfaits dont Dieu m'a comblé, que de me décourager. Cette derniere réflexion m'inſpira une nouvelle ardeur : je mis promptement à terre ma petite cargaiſon ; & ſans perdre un moment, je retournai au vaiſſeau, j'en tirai mon lit, un coffre rempli de linge, ſix fuſils, un barril de poudre, & un grand quarré de voile propre à me faire une tente : ce ſecond voyage ſe fit avec autant de bonheur que le

premier. La mer commencait à baiſſer, j'eus pourtant le tems de faire un troiſieme voyage; j'emportai cette fois-ci de la viande ſalée, quelques volailles en vie, un tonneau de vin, deux brebis & deux moutons, des inſtrumens de labour deſtinés pour nos colonies, & un ſac de biſcuit: ayant débarqué tout cela à bon port, *j'amarrai* mon canot; le ſoleil baiſſait, ma journée avait été aſſez bien employée, je ne ſongeai qu'à chercher un lieu commode & ſûr, où je pûſſe tranquillement & en ſûreté paſſer la nuit. Avec le quarré de voile & quelques branches d'arbre que je coupai, je dreſſai une tente au-milieu de quatre gros arbres; je l'enfermai d'une eſpece de circonvallation formée par les coffres. Je plaçai deſſous mon lit, mes armes & mes proviſions; & m'étant couché, je dormis d'un ſommeil profond. Je

fus réveillé le lendemain matin par le bêlement de mes moutons : ces pauvres animaux voulaient boire, je les conduisis à un ruisseau d'eau douce ; & les ayant attachés à un arbre, de maniere qu'ils pûssent paître en liberté, je profitai du beau-tems pour retourner au vaisseau. Il était toujours dans la même situation ; j'y fis encore trois voyages ce jour-là : j'en tirai des planches, la caisse des charpentiers qui renfermait des scies, des haches, des marteaux, des ferrailles de toute espece. Je prévoyais que tout cela aurait son utilité. Les jours suivans, jusqu'au quinzieme depuis mon naufrage, furent employés de la même façon. Un heureux succès m'accompagna constamment ; je me vis pourvu de tout ce qui pouvait contribuer à adoucir l'horreur de mon sort. Indépendamment d'une quantité prodigieuse de

linge, j'étais muni de tous les inſtrumens néceſſaires à la boulangerie, juſqu'à un moulin & un four portatif. J'avais aſſez de bled pour me flatter de n'en manquer jamais; la terre me parut graſſe & propre à produire.

Quelles actions de graces ne te dois-je pas, ô Providence divine, m'écriais je! Seul tu m'as choiſi, au milieu de mes compagnons de voyage, pour me conſerver la vie. A ce premier bienfait, tu en as ajouté un plus grand encore, en me donnant ce qui peut me la rendre douce, agréable même. Tu ne veux pas que je vive au milieu des hommes, je m'y ſerois ſans doute perdu; tes décrets ſont impénétrables, je les adore religieuſement, je les reſpecte & ne les approfondis pas.... J'avais balancé long-tems, *Milord*, à prendre un petit *coffret* qui contenait dix mille

guinées : que faire en effet de cet argent dans un défert ; cependant par réflexion, & dans l'incertitude d'être rendu quelque jour à la ſociété, je m'en ſaiſis.

Comme ſi les vents n'euſſent attendu que le momenr où le vaiſſeau dépouillé de ce qui pourrait me ſervir, ne ſerait plus pour moi d'aucnne utilité. Il s'éleva le ſeizieme jour, une tourmente qui fracaſſa le bâtiment ; la mer jetta ſur la côte, la plus grande partie des débris, dont je tirai parti.

Occupè juſqu'alors à ôter du navire tout ce qui pouvait me ſervir, j'avais laiſſé ma tente dans l'endroit où je l'avais d'abord dreſſée ; il fut queſtion de me faire un établiſſement plus ſolide. A un quart de lieue du rivage, s'élevait en amphithéâtre, une colline arroſée par un ruiſſeau qui ſerpentait, en deſcendant du ſom-

met. Des bouquets d'arbres plantés çà & là, une grotte ſpacieuſe taillée par les mains de la nature, dans le roc vif, au-milieu de la colline ; la vue de la mer qu'on découvrait dans un éloignement très-conſidérable, me firent choiſir ce lieu pour y fixer ma demeure. J'étais à portée d'appercevoir les navires que le hazard amenerait ſur cette côte. Dès que je fus décidé, je me rendis à la grotte, à la clarté d'une bougie ; j'en parcourus tous les détours : vingt perſonnes auraient pu y loger à l'aiſe. Pour me garantir de l'humidité, je réſolus d'y conſtruire *une hutte*, avec les planches que j'avais tirées du vaiſſeau ; je mis la main à l'œuvre dans le moment, elle fut achevée dans peu de jours : J'y tranſportai mon lit, deux chaiſes, un fauteuil, une table, un trumeau, juſqu'à une tapiſſerie des *Gobelins*, que j'avais

trouvée dans la chambre du Capitaine. A côté de la principale ouverture par laquelle on entrait dans mon habitation, était une autre petite ouverture, qui avait un pied en tout sens. J'y plaçai un chassis de vitres, ce qui me forma une petite fenêtre; je fermai l'entrée avec une porte que j'avais enlevée du navire.

Cet ouvrage fait, j'employai quelques jours à transporter mes instrumens, mes provisions, mes livres, mon linge dans mon domicile; je plaçai tout cela dans l'intérieur de la grotte, derriere ma *hutte*: ayant eu soin de serrer dans des coffres tout ce que l'humidité aurait pu gâter. Au milieu de mes malheurs, l'idée que je n'éprouverais jamais les horreurs du besoin, ne laissait pas, *Milord*, d'être bien consolante. Selon l'estime que je fis avec la bousſole, l'île où j'avais été jetté est située au

cinquantieme degré de latitude méridionale, & au dix-huitieme de longitude.

Vous voulez, *Milord*, que je rapporte les circonſtances de la vie que je menais dans ma ſolitude; elles pourront ennuyer, mais vous ſerez ſatisfait.

Après avoir rempli mon devoir envers le Tout-Puiſſant, je commençais mon travail. Vous ſavez que j'ai toujours eu le goût le plus vif pour les hautes ſciences: la géométrie, & ſur-tout la méchanique m'occupaient une grande partie de la matinée. Cette derniere ſcience, dans ma poſition actuelle, devenait encore plus intéreſſante pour moi; je m'y perfectionnais tous les jours. La théorie me conduiſait à la pratique par une route ſûre: ſur quoi, *Milord*, je remarquai la vérité de ce que j'avais lu dans un Auteur Français, qu'un Géomètre

Géometre iſolé dans un coin de la terre, aurait encore de quoi être vain, tant la Géométrie eſt ſatisfaiſante par elle-même; qu'il n'en était pas ainſi du Poëte, dont le travail avait pour principal objet la louange. La Géométrie me faiſait paſſer des heures délicieuſes; j'y mêlais l'étude de l'Hiſtoire & de la Philoſophie. J'étais pourvu des meilleurs écrivains dans ces deux genres, Platon, Ariſtote, Cicéron, Séneque, Pline, parmi les Anciens; Montaigne, Shakeſpaer, Pope, le pere Mallebranche, l'immortel Loke, le ſublime Monteſquieu, le divin Newton, parmi les Modernes, m'attiraient tour-à tour. Platon m'éclairait, Ariſtote m'apprenait à raiſonner, Cicéron me conſolait, Séneque fortifiait & élevait mon ame, Pline m'égayait, Montaigne me charmait, Shakespaer m'amuſait, Pope me diſpoſait à la réſi-

gnation ; je m'égarais avec plaiſir dans le dédale immenſe & ténébreux de la Métaphyſique, à la ſuite de Mallebranche ; j'étais précis & profond avec Monteſquieu, je puiſais dans Newton la vérité, la ſageſſe, la plus ſublime Géométrie & la ſaine Phyſique ; dans Loke la juſteſſe. A l'égard des Hiſtoriens, je m'étais plus attaché au choix qu'au nombre, Tacite, Céſar, Polibe, le Préſident de *Thou*, étaient les ſeuls que je liſſes.

Venait l'heure où il falloit préparer quelque nourriture, des légumes, des fruits, du laitage, du pain excellent, peu de viande, tout ce qui demandait peu d'apprêt : voilà ce qui la compoſait. Je mangeais pour vivre à la rigueur du terme ; mon four me donnait tous les jours du pain frais, mes brebis du lait : je leur avais conſtruit avec des branches d'arbres, une

bergerie. Bientôt j'eus des agneaux ; je les laiſſais paître autour de mon habitation. J'eſſayai inutilement de faire du beurre, ma tentative pour les fromages fut plus heureuſe, j'en fis d'admirables.

J'employais une partie de l'après-midi à me promener, à chaſſer : l'île abondait en gibier, il était très-délicat, & comparable au meilleur que nous ayons en *Europe*. Je rentrais au ſoleil couchant ; la lecture m'occupait juſqu'à l'heure de prendre mon repas. J'allais me coucher peu de tems après ; je me donnais quelquefois le plaiſir de la pêche dans mon canot, mais j'avais toujours la plus grande attention de ne pas m'écarter. Cette vie uniforme n'était pas ſans douceur, *Milord* : j'étais privé des agrémens de la ſociété, il eſt vrai ; mais je ne voyais ni les vices, ni les crimes des hommes. Je n'avais

pas le plaiſir d'embraſſer une épouſe chérie, de dépoſer mes peines dans ſon ſein, de voir ſa main délicate eſſuyer mes larmes ; mais je n'avais à redouter ni ſes maladies, ni ſes caprices, ni ſes infidélités, ni ſa mort. Je vivais loin du fanatique, qui trouble ſi ſouvent la paix de l'homme de bien ; loin de la coquette, qui le ruine & qui le trompe ; loin du faux ami, qui l'abandonne lâchement au moindre revers ; loin du bienfaiſteur, qui appéſantit la main en même tems qu'il l'ouvre pour répandre des bienfaits ; loin du vil adulateur, loin du paraſyte affamé, loin du Grand qui vous écraſe du poids de ſon orgueil. Ces réflexions me conſolaient, m'aidaient à ſupporter ces momens de ſéchereſſe & de langueur, inſéparables d'une entiere ſolitude.

Il y avait près de trois mois que j'étais dans ce déſert, & je ne m'é-

tais pas encore éloigné de plus d'une demi-lieue de mon habitation.

On découvrait à deux lieues dans la plaine, une eſpece de montagne, en forme de *pain de ſucre*; d'où j'imaginai que je pourrais parcourir de l'œil toute l'étendue du pays, & m'aſſurer ſi, comme je le ſoupçonnais, j'étais dans une île.

Muni de proviſions, armé de mon fuſil, je m'y tranſportai un matin: ce ne fut pas ſans peine que j'en gagnai le ſommet. Je m'y convainquis lorſque j'y fus parvenu, que j'étais dans une île déſerte, couverte d'une quantité prodigieuſe de bois, la partie orientale ſur-tout, qui était oppoſée à celle que j'habitais. L'île pouvait avoir trois lieues de l'eſt à l'oueſt, & ſix du nord au ſud. Une chaîne de rochers eſcarpés bordait l'île du côté oriental; aux branches des arbres pendaient des fruits d'une beauté

& d'un goût admirables. Nous étions alors dans la plus belle ſaiſon de l'année; le ciel était pur, le ſoleil brillant : le verd des arbres, l'émail des fleurs, les ruiſſeaux qui tombant par caſcade des rochers, arroſaient en ſerpentant la plaine ; le plumage pannaché d'un nombre infini d'oiſeaux, dont l'eſpece m'était entièrement inconnue, tout cela formait un coup d'œil enchanteur. Après avoir admiré pendant quelque tems tant de merveilles, je deſcendis au pied de la montagne dans un petit boſquet, que l'art n'aurait pas mieux ſymétriſé : je m'aſſis au pied d'un arbre, ſur un gazon fleuri ; l'eau la plus pure & la plus tranſparente coulait auprès. J'y mis à rafraîchir une bouteille d'excellent vin de Bourgogne ; je tirai d'un petit ſac un pâté de lièvre, & je fis un repas délicieux. Que manquerait-il à mon bonheur,

m'écriais-je, ſi la charmante compagne que m'avait donnée le ciel, ne m'eût pas été ravie ; ou, ſi la divine *Konisberg* vivait encore, que je ſerais heureux avec elle dans cette ſolitude ! Cette idée m'attriſta, je ſentis couler quelques larmes, & je repris le chemin de ma demeure avec un ſerrement de cœur inexprimable. Quand j'y fus arrivé, accablé de laſſitude, je me jettai dans mon lit : je tombai bientôt dans un ſommeil profond. *Mlle de Konisberg* m'apparut en ſonge : je la vis dans tous ſes atours, ſon viſage rayonnait d'une joie céleſte, un ſouris fin animait ſes traits ; *mon ami*, me dit-elle avec l'accent du ſentiment, *prends courage, tu touches au terme de tes peines, nous allons être réunis après tant de traverſes.* Dans le tranſport dont je ne fus pas maître, j'étendis mes bras pour l'embraſſer, je ne ſaiſis qu'une ombre :

l'effort que je fis me réveilla ; le jour ne paraiſſait pas. Je me levai, ne pouvant trouver du repos dans aucune ſituation. Je pris mon fuſil, & ſortis de mon habitation. La lune éclairait, je ſuivis quelque tems le rivage ; je m'enfonçai enſuite dans les terres : les oiſeaux, les reptiles, les quadrupedes, tout dormait encore. Le calme était parfait, l'air à peine agité par le ſouffle léger du zéphir ; je crus entendre tout-à-coup un ſoupir ſuivi de ce peu de mots, *Seigneur, quand finiront mes peines ?* prononcés du ton le plus attendriſſant. Que devins-je, *Milord ?* Un tremblement univerſel me ſaiſit, je penſai tomber de mon haut : raſſuré cependant, bientôt après je doublai le pas ; en ſortant d'un petit bois où je me trouvais alors, je vis diſtinctement une femme vêtue de blanc. Elle ne m'eut pas plutôt apperçu, qu'elle ſe

mit à courir de toutes ſes forces : je la ſuivis ; mais comme ce côté-là était extrêmement *fourré*, qu'elle en connaiſſait tous les détours, & que le jour ne faiſait que de paraître, elle m'échappa.

Après avoir paſſé quelques heures à la chercher, je repris le chemin de mon domicile, enchanté de cet événement, & me livrant déja aux plus flatteuſes imaginations. . . . C'eſt une compagne que le ciel m'envoye, m'écriais-je ; tôt ou tard je la trouverai. Quand elle me connaîtra, elle ſera touchée de ce que j'ai ſouffert, elle me conſolera, elle partagera mes peines, je partagerai les ſiennes : ſans doute elle eſt ſenſible, le ſon de ſa voix l'annonce ; & comment ne le ſerait-elle pas ? elle a ſouffert, & elle eſt femme. Quoique diſent les détracteurs de ce ſexe, la ſenſibilité eſt ſon partage, la déſi-

cateſſe de ſes organes ſuffiroit ſeule pour le prouver.

Je remarquai le chemin que j'avais tenu. L'après-midi fut employé à de nouvelles perquiſitions, qui furent tout auſſi inutiles. Pluſieurs jours ſe paſſerent dans la même occupation & avec auſſi peu de fruit. Je pris enfin le parti d'écrire un billet, que je clouai à un gros arbre, à l'endroit même où j'avais fait la rencontre. J'y joignis un pain de deux livres, une bouteille d'excellent vin & un poulet rôti. J'étais perſuadé que ce préſent aurait ſon prix pour une perſonne, qui, depuis qu'elle était dans l'île, n'avait ſans doute vécu que de fruits & de racines. Voici le contenu du billet.

« Qui que vous ſoyez, ne vous » obſtinez pas à me fuir. Le ciel, en » permettant notre rencontre, a ma- » niſeſté bien clairement ſa volonté.

» Isolés, séparés du genre humain,
» ne nous privons pas de la consola-
» tion qu'il nous envoye. Je suis un
» infortuné, que le malheur affiégea
» dès l'enfance : si j'en crois les ap-
» parences, vous n'êtes pas heu-
» reuse; unissons nos peines, con-
» fondons nos larmes, nous trou-
» verons de la douceur à pleurer.
» Demain, à pareille heure, à pa-
» reil endroit, j'irai chercher votre
» réponse; je souhaite qu'elle soit
» favorable à nos intértês mutuels ».

Après avoir mis le panier sous l'arbre, je me retirai. Jugez, *Milord*, de l'impatience avec laquelle j'attendis le lendemain. Je volai au rendez-vous, tout avait été enlevé, ce qui me parut de bon augure. Je m'assis sous un ombrage frais : j'avais porté *la Henriade*, ce Poëme divin qui réunit la sagesse de *Virgile* à tout

le feu d'*Homere*. Je l'ouvris à l'endroit où le Poëte, en parlant de l'île de *Jerſai*, & du *Vieillard* qui s'y était retiré, dit :

Non loin de ce rivage un bois ſombre & tranquille
Sous des ombrages frais préſente un doux aſyle,
Une grotte eſt auprès dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature,
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour,
Aux humains inconnus libre d'inquiétude,
C'eſt là que de lui-même il faiſait ſon étude,
C'eſt là qu'il regrettait ces inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours;
Sur l'émail de ces prés au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines;
Tranquille, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits,

La mort vint à ſon Dieu le rejoindre à jamais;
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe.
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

L'harmonie mâle & ſublime de ces vers me charma, je les répétai pluſieurs fois avec enthouſiaſme ; la ſituation du *Solitaire de Jerſai*, quoique produite par un motif différent, me parut avoir beaucoup de rapport à la mienne ; ſi comme lui, m'écriai-je, je pouvais avoir la ſageſſe en partage, j'aurais peu de ſujet de regretter ce monde, plus fait pour exciter ma pitié que mon envie ; je trouverais le bonheur dans l'accompliſſement de ſa volonté ; je me ferais des plaiſirs tranquilles à la vérité ; mais exempts de remords, & bien préférables à ces momens d'ivreſſe que la débauche fait éclore,

& que ſuivent le repentir, la maladie, & ſouvent la mort ; je m'entretenais ainſi moi-même depuis une demi-heure, lorſqu'au travers des branches j'apperçus la perſonne que j'attendais ; elle avait les mêmes ajuſtemens ; ſa démarche était languiſſante, ſa taille fine & déliée ; un grand voile lui couvrait le viſage ; je me levai auſſi-tôt, & faiſant une profonde inclination, je m'avançai. Dans le moment où je la joignis, elle fit une exclamation paſſionnée ; il me ſembla qu'elle chancellait, elle ſerait effectivement tombée ſi je ne l'euſſe ſoutenue ; après l'avoir aſſiſe le dos appuyé contre un arbre, je levai d'une main tremblante le voile qui la dérobait à mes yeux, pour lui faire reſpirer des eaux ſpiritueuſes que j'avais ſur moi ; c'eſt ici, *Milord*, que vous allez être ſurpris, cette inconnue que je trouve comme par

miracle dans un lieu ſi déſert, le croirez-vous, *Milord*, c'eſt cette même Mademoiſelle de *Konisberg* dont je pleure la mort depuis tant d'années; un coup-d'œil ſuffit pour m'en convaincre; ſes traits étaient trop bien gravés au fond de mon cœur pour les méconnaître, l'extrême pâleur n'en avait point altéré la régularité: cette vue penſa m'être funeſte, ce ne fut pas ſans peine que je revins de mon ſaiſiſſement; me mettant aux genoux de la belle *Konisberg*, je couvris, & j'arroſai de mes larmes ſes mains que je tenais avec une des miennes, tandis que de l'autre je lui faiſais reſpirer l'eau de mon flacon; elle revint enfin à elle-même, & ouvrant languiſſamment ſes grands yeux noirs; *quoi! me dit-elle, avec l'accent de la tendreſſe, c'eſt vous, c'eſt le Chevalier de Kilpar que je revois, que je retrouve ici:* & c'eſt Mademoi-

ſelle de *Konisberg*, interrompis-je, qui eſt rendue à mon amour ; ah ! cher & unique objet de toute ma tendreſſe, vous vivez, nous nous aimons, nous voilà réunis ; tous mes vœux ſont remplis. Cette île eſt pour moi le ſéjour des dieux : que vous dirai-je, *Milord ;* après le premier épanchement de nos cœurs, après ces premiers inſtans d'ivreſſe où le trouble du cœur paſſe juſqu'à l'imagination, où les ſoupirs, où les voix ſe confondent, où le même ſentiment qui abſorbe toutes les facultés de l'ame ſe reproduit de cent façons différentes, notre converſation devint plus ſuivie, j'appris de Mademoiſelle de *Konisberg* qu'elle était libre, & que M. *Boſſan* ſon oncle était dans l'île avec elle depuis quelques années, qu'ils manquaient des choſes les plus néceſſaires à la vie, & que pour comble de malheur, cet

homme reſpectable déja appeſanti par l'âge, était tourmenté d'une fiévre cruelle, n'ayant pour toute nourriture que des fruits & des légumes, que le petit rafraîchiſſement que je lui avais procuré l'avait ſoulagé, & que cette raiſon l'avait déterminée à faire connaiſſance avec moi, étant d'ailleurs décidée à vivre dans la retraite depuis le moment où elle avait eu le malheur de me perdre ; elle remit le détail de ſes avantures à un autre jour ; quel plaiſir vous allez faire à mon oncle, ajouta-t-elle, vous ſavez combien il vous aimait ; une rencontre ſi heureuſe & ſi peu attendue contribuera à le rétablir ; mais ne différons pas davantage à aller le joindre ; il y a déja quelque tems que je l'ai quitté, il doit être impatient ; elle ſe leva en finiſſant ces mots, je lui donnai le bras. A peine eûmes-nous fait cent pas, que je vis

une ouverture pratiquée dans la capacité d'une énorme rocher ; voilà notre domicile, me dit-elle ; des feuilles d'arbre, de groſſières couvertures de laine que la mer a jettées ſur le rivage, nous ſervent de lits ; mais laiſſez-moi vous aller annoncer ; votre vue, s'il n'y était pas préparé, pourrait être funeſte à mon oncle. Mademoiſelle de *Konisberg* ne fut pas un quart d'heure abſente ; venez, me dit-elle, venez combler de joie notre cher & généreux oncle, il ne fait qu'un cri après vous .... Je la ſuivis, j'entrai après elle dans la caverne, à la clarté d'un morceau de bois allumé ; je découvris le bon M. *Boſſant* ; l'âge, le méſaiſe, la maladie l'avaient prodigieuſement changé, mais non pas au point d'être méconnaiſſable ; ſa phiſionomie conſervait au milieu de ſes ſouffrances cet air de bonté qui en faiſait le ca-

ractère distinctif : dans quel état, dans quels lieux est-ce que je retrouve le plus généreux des hommes, lui dis je ? il me tendit les bras ; je m'y précipitai ; nous nous tînmes long-tems étroitement embrassés sans proférer une parole, les larmes coulaient le long de ses joues ; il prononça enfin d'une voix entrecoupée ce peu de mots : je mourrai content, puisque j'ai encore eu une fois le bonheur de vous voir ; je mourrai tranquille, puisque je laisse ma niéce à un homme vertueux, dont elle est aimée, qu'elle aime, & qui lui aidera à supporter les coups du sort : mon cher M. *Bossant*, interrompis-je, n'empoisonnons pas ces momens pleins de charmes, ne pensez qu'à vivre pour le bonheur de vos enfans, ne pensez qu'à vous rétablir : il faut d'abord quitter cette horrible demeure, nous allons vous conduire,

votre niéce & moi dans mon habitation, où vous ſerez incomparablement mieux. Rien ne vous y manquera ; dans mon malheur j'ai bien des graces à rendre à la fortune qui me met à portée de pouvoir quelque choſe pour l'homme du monde que j'honore, & que je reſpecte le plus.

M. *Boſſant* me remercia dans les termes les plus affectueux ; la fiévre était ſur ſon déclin, il ſe leva ; & s'appuyant ſur nous deux, il ſe mit en chemin malgré ſon extrême faibleſſe ; nous gaignâmes en très-peu de tems ma demeure ; il fut enchanté de l'ordre & du goût qui y régnaient. Je mis promptement des draps blancs à mon lit ; le malade s'y coucha, & avoua que c'était avec beaucoup de plaiſir ; après avoir été privé pendant ſi long-tems de cette douceur ; je lui avais auſſi donné une chemiſe, j'étais abondamment pour-

vu de linge ; je dreſſai un petit lit au pied du ſien pour la charmante Mademoiſelle de *Konisberg* ; j'avais du bouillon , nous fîmes un excellent potage ; nous ſoupâmes tous trois avec le contentement que doivent avoir trois perſonnes qui s'aiment tendrement , & qui ſe trouvent réunies après avoir été ſéparées pendant pluſieurs années. J'entre dans ce détail , *Milord* , parce qu'il eſt aſſez extraordinaire que dans une île déſerte , où l'on a été jetté par un naufrage , on ait ſes commodités comme dans la ville de l'univers la plus peuplée ; la nuit venue , j'allumai de la bougie , nous causâmes encore quelque tems enſemble : j'allai me coucher dans l'enfoncement de ma caverne , derrière mon magaſin général ; j'y avais préparé un lit , je dormis de ce doux ſommeil que procure la certitude d'avoir fait le bien

& l'espérance d'un bonheur prochain ; je trouvai le lendemain M. *Bossant* beaucoup mieux ; son aimable niéce à qui j'avais donné du linge, & quelques robes de femme qui s'étaient trouvées par hasard dans le fond d'un coffre, avait relevé ses agrémens naturels par la parure ; nous parcourûmes ensemble les environs de mon habitation ; ils admirerent son heureuse situation, & le parti que j'en avais tiré ; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant la quantité de choses dont j'étais en possession ; je les conduisis à ma bergerie ; mon troupeau s'était considérablement accru, Mademoiselle de *Konisberg* en parut enchantée ; ce soin-là me regarde à l'avenir, dit-elle ; j'ai toujours beaucoup aimé les agneaux ; je trairai le lait de leurs meres ; je n'ai pas oublié la manière dont on fait les *fromages à la crême*,

vous en mangerez. Charmante fille, lui dis-je, en me saisissant d'une de ses belles mains, tout ce que vous voyez vous appartient : vous pouvez en faire tel usage qu'il vous plaira. Vous êtes ici souveraine, commandez, vous trouverez des sujets obéissans, toujours prêts à voler à vos ordres ; ce transport fit sourire M. *Bossant*. Si ma niéce, interrompit-il, avoit de la disposition à la vanité, vous lui rendriez un fort mauvais service en lui tenant ce langage ; mais je la connois plus sensible que vaine. Notre conversation prit ensuite un tour plus sérieux ; je leur racontai les particularités du naufrage qui m'avait jetté dans cette île ; l'heureux hasard qui m'avait procuré tout ce qu'ils voyaient ; je leur montrai le petit *cofret* où étaient renfermées les dix mille guinées, une seule de vos chemises, un seul

de vos pains eſt préférable à tout cet argent, me dit M. *Boſſant ;* ce qui prouve bien la folie de la plûpart des hommes, qui, à quel prix que ce ſoit, veulent ramaſſer de l'or, qui, pour y parvenir, altèrent leur ſanté, abrégent leurs jours, & ce qu'il y a de pis, commettent ſouvent les crimes les plus énormes ; cependant, ajouta-t-il, comme dans l'état de ſociété l'homme ne peut ſe paſſer de ce dangereux métal, vous avez bien fait de vous ſaiſir de ceci à tout événement : le même haſard qui vous a mis dans cette île pourrait vous en tirer. Nous nous aſſîmes ſur le penchant de la coline, l'amour marqua ma place aux pieds de la charmante *Konisberg*, nous découvrions le vaſte océan dont les vagues furieuſes, & ſemblables à des hautes montagnes, dans le moment où elles menaçaient de tout engloutir,

tir, venaient se briser contre un grain de sable ; M. *Bossant* en prit occasion d'admirer la puissance du Créateur, & cette Providence divine qui veille au maintien de l'univers, & des individus qui le composent ; la conversation nous ramena insensiblement sur nous-mêmes ; on exigea de moi un récit circonstancié de tout ce qui m'était arrivé depuis la prise de Bergopzoom ; la joie, la douleur, l'effroi, la pitié, la consternation, se retraçaient sur leurs visages à mesure que je parlais ; je donnai quelques larmes au souvenir de l'épouse respectable & chérie, à qui j'avais de si fortes obligations ; Mademoiselle de *Konisberg* avait l'ame trop élevée pour être susceptible des petitesses de la jalousie ; elle m'applaudit, elle mêla ses pleurs aux miens,

elle admira tant de généroſité, tant de délicateſſe, tant de beauté, tant de malheurs & tant de vertu. Nous rentrâmes chez nous le cœur ſerré, mon récit avait renouvellé des idées triſtes; Mademoiſelle de *Konisberg* voulut abſolument préparer le repas; je me flate que vous ſerez contens de la *cuiſinière*, dit-elle; je voulus, inutilement, m'y oppoſer; elle mit la main à l'œuvre, avec ces graces qui lui étaient natutelles, & qui annobliſſaient dans ſes mains les choſes les plus viles.

Nous reprîmes notre promenade après le dîner; elle dura juſqu'au ſoir; chacun alors ſe retira de ſon côté un livre à la main, juſqu'à l'heure du ſouper.

Il s'était écoulé quelques jours depuis l'heureuſe rencontre que j'avais faite; la ſanté de M. *Boſſant* ſe ré-

tabliſſoit à vue-d'œil ; je jouiſſais du plaiſir ſi doux d'être tendrement aimé d'une perſonne charmante que j'adorais ; je pouvais la voir à tout moment, l'entretenir de mes ſentimens ; la pêche, la chaſſe, la lecture & l'amour partageaient mes momens. Nous étions un jour raſſemblés dans la petite chambre de M. *Boſſant.* Mes enfans, nous dit-il, ma ſanté ſe rétablit, mais les ſecouſſes qu'elle a eſſuyées, & mon âge avancé, me font voir la mort dans un avenir très-prochain ; ce ſera une grande ſatisfaction pour moi en mourant de vous voir mariés ; vous vous aimés ; pourquoi différer de ſerrer par de nouveaux liens ceux qui vous uniſſent déja ; l'eſſence du mariage eſt dans la volonté libre des deux parties ; nous n'avons ici ni Temple, ni Miniſtre ; donnez-vous mutuelle-

ment votre foi, je ſerai le miniſtre; le maître de l'univers qui punit le parjure, ſera le témoin & le garant de la ſainteté de vos ſermens; & ſi l'occaſion s'en préſente dans la ſuite, vous le renouvellerez aux pieds des autels. Je ne répondis à M. *Boſſant*, qu'en me jettant à ſes genoux, pour le remercier de la faveur inſigne qu'il me faiſait; ſa niéce dit en rougiſſant, que la volonté de ſon oncle ſerait une loi pour elle. A l'inſtant même M. *Boſſant* prit un livre de prieres; & nous ayant fait mettre à genoux, il reçut nos ſermens; après nous avoir fait une exhortation pleine de force ſur la ſainteté de l'engagement que nous allions contracter, il nous donna ſa bénédiction; & nous ayant fait relever, il nous embraſſa tendrement. Tous mes vœux ſont exaucés, nous dit cet homme de bien;

le ciel peut à préſent diſpoſer de mes jours. (*a*)

Me voilà donc, *Milord*, l'heureux poſſeſſeur de la plus aimable & de la plus vertueuſe des femmes. Comment vous peindre les tranſports de nos deux cœurs, les douces émotions, les tendres épanchemens de nos ames. Chaque heure du jour était marquée par de nouveaux plaiſirs; nous deſirions ſans inquiétude, nous jouiſſions ſans dégoût; combien de plaiſirs réſervés pour les cœurs ſenſibles qui ne ſeront jamais connus des autres. La ſolitude donnait un nouveau degré de chaleur à

(*a*) Le Traducteur a placé ici, pour la commodité de la narration, le mariage de nos deux Amans, qui ne ſe fit effectivement, comme cela devait être, qu'après que Mademoiſelle de *Koniſberg* eût inſtruit le Chevalier de tout ce qui lui était arrivé depuis leur ſéparation: on trouvera ce détail un peu plus bas.

notre amour ; ſéparés du monde entier, nous étions le monde entier l'un pour l'autre. Le bon M. *Boſſant* était enchanté ; il ne deſirait que le bonheur de ſa niéce & le mien. Il eſt certain, *Milord*, que ce période de ma vie a été ſans contredit le plus heureux ; concevez combien il eſt agréable de n'être aſſujetti ni aux devoirs de bienſéance, ni aux devoirs d'état, de jouir de ſoi-même à tous les inſtans du jour ; de n'éprouver dans la ſolitude aucun des dégoûts, qui d'ordinaire en ſont inſéparables, de ſe partager entre l'étude, l'amour & l'amitié. Nos journées étaient remplies ; les ſoins de la bergerie & du menage regardaient ma famme ; les affaires du dehors, telles que la pêche, la chaſſe, la coupe du bois, en un mot, tout ce qui demandoit de la force, étoit mon partage.

M. *Boſſant* s'étoit réſervé le ſoin du *volallier.* Les *poules* que j'avais tirées du navire, avaient conſidérablement multiplié : nos *poulardes* valaient les meilleures *poulardes* du *Mans* : nous nous donnions ſouvent le plaiſir d'en manger. Après avoir ſupputé ce qu'il nous fallait de grain pour une année, nous trouvâmes que nous en étions pourvus pour dix, ce qui nous fit abandonner le deſſein de *ſemer* : ne jugeant pas à propos de nous impoſer un ſurcroit de travail ſans doute inutile, n'étant guère poſſible que dans un eſpace de tems auſſi long, il n'arrivât quelqu'événement qui nous tirerait de notre déſert. Les momens de relâche étaient utilement employés ; nous liſions enſemble quelque bon livre de morale, ou d'hiſtoire ; M. *Boſſant* qui avait l'eſ-

prit cultivé, & qui à une mémoire heureuſe, joignait un ſens droit, y mêlait des réflexions auſſi agréables qu'inſtructives, qu'il terminait toujours par quelque trait intéreſſant. Gens du monde que j'enviais peu dans cette délicieuſe ſolitude vos cercles bruyans, vos futiles converſations, qui ne ſont qu'un vain bruit de paroles, vos jeux plus funeſtes encore que l'aſſoupiſſement léthargique que vous cherchez à diſſiper. Vos repas dont l'habitude émouſſe le goût, & dont l'appétit, le meilleur des mets, eſt ordinairement exclu, vos équipages, vos dépenſes ſomptueuſes qui vous reprocheraient, ſi vous aviez de l'ame, la miſere de vos ſemblables; vos manières polies qui cachent ſouvent la trahiſon & le parjure; vos proteſtations auxquelles il ne manque que

la ſincérité ; vos amuſemens qui traitent l'adultère de badinage ; votre ambition qui ne reſpecte ni les liens de la parenté, ni ceux de l'amitié, votre baſſeſſe qui vous porte à encenſer ceux que vous mépriſez ; content de poſſéder une famme que j'adorais, de vivre avec un ami reſpectable qui m'inſtruiſait, de travailler pour notre petite communauté, & de donner le reſte du tems à l'amour & à l'étude, mes journées, étaient délicieuſes.

Il y avait long-tems que *Miladi* m'avait promis un récit détaillé de tout ce qui lui était arrivé depuis notre ſéparation. Un après-midi d'un très-beau jour de printems, nous allâmes M. *Boſſant*, elle & moi, nous promener dans un petit boſquet qui était à peu de diſtance de notre demeure. Nous nous

assîmes après quelques tours sur un gazon fleuri & ombragé ; je priai ma famme de satisfaire ma curiosité, elle le fit en ces termes.

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglois de M. FIELDING.

LIVRE HUITIEME.

Hiſtoire de Mademoiſelle de Konisberg.

J'AURAI toute ma vie préſent à l'eſprit ce jour terrible où les Français ſe rendirent maîtres de Bergopzoom. Vous vous rappellez ſans doute, que malgré mon extrême faibleſſe, nous devions partir ce jour-là même pour la Hollande, mon oncle & moi. A peine m'eûtes vous quittée, que j'arroſai mon lit de

larmes ; l'idée de mon départ, ma tendreſſe pour vous, les dangers auxquels je vous laiſſais expoſé, tout redoublait ma triſteſſe, & je trouvais de la douceur à pleurer ; la nuit était preſqu'écoulée, lorſqu'enfin accablée de mon mal, épuiſée de laſſitude, je m'aſſoupis. Dieu ! quel affreux reveil ! J'en frémis encore quand j'y penſe, *Milord*. On frappe à coups redoublés aux portes de mon appartement ; j'entens dans la rue un tumulte épouvantable, cauſé par un mélange confus de voix menaçantes & plaintives ; ma famme-de-chambre entre toute éplorée ; nous ſommes perdues, Mademoiſelle, me dit-elle, l'ennemi eſt dans la place ; elle n'a que le tems de me paſſer une robe : ma chambre était éclairée par la reverberation de la flamme qui conſumait les maiſons voiſines ; je cours aux croiſées, ce

ſpectacle me fait horreur ; j'appelle à haute voix mon oncle, je veux me cacher dans un cabinet voiſin, je veux ſortir de la maiſon, de la ville, je veux m'embarquer, je ſuis fâchée de ne l'avoir pas fait ; je crains d'avoir trop vécu, je voudrais être morte ; je ne ſais ce que je veux, mes projets ſe détruiſent l'un l'autre ; mon cœur, mon eſprit volent vers vous, votre nom ſort de ma bouche, vous contribuez à augmenter ma frayeur ; j'aurais plus de courage ſi vos jours n'étoient pas menacés, deux vies à perdre, deux morts à redouter, l'épreuve eſt trop rude pour moi : à l'inſtant ma chambre eſt remplie de gens de guerre ; les uns ſe jettent ſur les meubles, les autres enfoncent les armoires, quelques-uns me jugent une proie digne d'eux ; ce n'eſt pas de ces regards que dirige l'amour, ou le deſir ne paraît que ſous le voile

du reſpect dont le ſentiment connaît ſeul tout le prix, que me lancent ces barbares ; de tels regards ne ſont pas faits pour eux ; l'audace effrénée d'un ſatyre eſt retracée dans les leurs. En vain je leur crie, que voulez-vous ? mon argent, le voilà ; ma vie ; ah ! ôtez-la-moi ; mais reſpectez mon ſexe, reſpectez mes malheurs, je ſuis mourante d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau ; mes larmes ne les touchent pas plus que mes cris ; ils me ſaiſiſſent avec violence, & m'entraînent, malgré tous mes efforts : je vois ma femme-de-chambre miſe en piéces par ces tigres. J'allais être la victime de leur rage, lorſqu'il ſurvint une nouvelle troupe de ces forcenés. Ils attaquerent avec furie ceux qui m'entraînaient ; leur deſſein n'était ſans doute pas de me délivrer, un motif auſſi infâme que celui de leurs adverſaires

les conduiſait ; tandis qu'ils ſe maſſacraient mutuellement je gagnai la porte de la rue, & je ſortis ſans trop ſavoir de quel côté tourner mes pas. J'apperçus, ô ſpectacle horrible ! mon cher oncle ſanglant, percé de coups, reſpirant à peine ; il me voit ; je l'appelle, il veut venir à moi, on l'emmene, il ne peut que me tendre les bras. Hommes féroces, m'écriai-je, avec toute la véhémence dont j'étais ſuſceptible ! pour toute grace, je vous demande de me laiſſer mourir avec celui que vous m'enlevez ; les cruels me répondent par un jurement : trois d'entr'eux ſe détachent, ils m'entourent, je me débats. Ma réſiſtance ne pouvait retarder mon deshonneur que de quelques inſtans, lorſque le Ciel touché de mes maux, envoya à mon ſecours un des principaux Officiers de l'armée Françaiſe. Le ton d'autorité qu'il

prit en imposa à ces misérables ; j'avais reçu un coup de bayonnette au bras, je perdais beaucoup de sang, & j'étais prête à m'évanouir. Il ordonna à deux de ses gens de me porter dans la maison voisine ; elle avait été pillée, on trouva à peine un matelas : cet Officier, après avoir vu mettre lui-même un appareil à ma blessure, établit un corps-de-garde à la porte de ma chambre, & courut où son devoir l'appellait ; il ne tarda pas à revenir, suivi de deux femmes avec lesquelles il me laissa ; j'avouerai, que malgré le poids énorme des malheurs qui m'accablaient, je fus sensible à cette attention ; je lui témoignai ma reconnaissance ; il me dit de me tranquiliser & me quitta en souriant. Pouvais-je prévoir ce qui m'arriva ? Devais-je me défier d'un homme à qui j'avais de si grandes obligations ? Devais-je supposer le

vice où j'avais touvé les plus fortes apparences de la vertu ? Comment imaginer qu'un homme bien né voulût perdre une infortunée à qui il devait sa protection ? Le malheureux méditait cependant mon infamie ; mais le Ciel qui veille sur l'innocence, ne permit pas l'exécution de son lâche projet.

Je fus conduite à Anvers avec les deux femmes qu'il avait mises auprès de moi le lendemain de ce jour fatal.

On avait eu soin de me choisir une maison écartée, mais d'un aspect riant & très-bien meublée ; je ne faisais que d'arriver lorsqu'il me prit une faiblesse si grande, qu'on crut que j'allais expirer ; la fièvre se déclara avec des symptômes terribles ; la nature était épuisée, elle n'avait pu résister à des secousses si violentes & si réitérées. Les Médecins désespérèrent d'abord de ma vie ; je fus

pendant quinze jours dans un délire continuel ; votre nom ſortait à tout moment de ma bouche. Un jour au ſortir d'un redoublement furieux, je crus vous voir au chevet de mon lit, votre tête languiſſamment penchée, portait ſur une de vos mains, vous vous ſerviez de l'autre pour eſſuyer les larmes qui coulaient abondamment ; toujours malheureux, vous diſais-je, mon cher Chevalier, ſéparés au moment qui allait combler nos vœux. Ah ! quand ſeronsnous réunis pour ne nous jamais quitter ? Mais eſt-ce bien vous que je vois ? Par quel haſard vous trouvez-vous ici ; vous ne me répondiez que par des ſoupirs, & par des ſignes que je n'entendais pas ; vous leviez les yeux au Ciel, vous tendiez les bras vers moi ; j'allongeai les miens, ils n'embraſſerent qu'une ombre qui s'évanouit comme la fumée, & me

laissa plongée dans la nuit du désespoir. A l'instant on m'apporta un bouillon. Le même Officier dont j'étais la prisonnière parut ; je le remis parfaitement ; il prit une de mes mains qu'il serra tendrement ; il sortit après m'avoir recommandée à la femme qui me gardait.

Le danger fut extrême encore quelques jours ; mais il diminua insensiblement ; la nature fut la plus forte ; ce fut à mon grand regret, je l'avoue, *Milord*, la vie m'était à charge, je succombais sous le poids de mes malheurs, & je n'y voyais d'autre remède que la mort ; il y avait apparence que vous aviez péri mon oncle & vous, puisque je n'avais point de vos nouvelles. Sans état, sans fortune, ne tenant à rien sur la terre, & nourrissant au fond de mon cœur une passion d'autant plus malheureuse qu'elle était sans

eſpérance, il était naturel de ſouhaiter de mourir. Telle eſt la façon de raiſonner des faibles & inſenſés mortels, leurs lumieres bornées ne s'étendent pas au-delà de l'inſtant préſent. Font-ils une perte ? ont-ils un chagrin ? leur arrive-t-il un accident ? tout eſt perdu, les voilà tremblans, conſternés, ils n'ont d'autre reſſource que le déſeſpoir, ſans conſidérer qu'une Providence divine dirige tous les événemens de ce vaſte univers, que le bien naît ſouvent du mal, & que quiconque tend au port, ne peut ſe flatter d'y arriver qu'après avoir eſſuyé bien des orages ; pouvais-je m'imaginer alors que cette même Providence, après m'avoir rendu un oncle bien-aimé, me conduirait, comme par la main, dans une île déſerte, où je trouverais le ſuprême bonheur.

J'interrompis ici *Miladi* par une

éfuſion de cœur que je ne pus modérer. Nous nous embraſſâmes tendrement ; quelques larmes, de ces larmes douces qui ne ſont connues que des ames ſenſibles, coulerent de nos yeux, ſans que nous nous contraigniſſions pour les arrêter. M. *Boſſant* y mêla les ſiennes. Il nous embraſſait tour à tour : nos bras formaient une chaine. Ce premier tranſport appaiſé, *Miladi* reprit la parole en ces termes :

Je ne fus pas long-tems à être informée des deſſeins de celui dont le ſort m'avait rendu la captive. Il entra un jour dans mon appartement. On ne faiſait que de me lever ; il s'approche de moi avec cet air empreſſé & galant, ſi naturel aux Officiers français : Mademoiſelle, me dit-il, vous nous avez fait trembler ; mais nos allarmes ſont diſſipées, votre ſanté ſe rétablit tous les jours,

vous voilà plus belle que jamais. Il s'assit en finissant ces mots ; & me regardant avec des yeux où sa passion paraissait toute entiere, croyez-vous ajouta-t-il, que j'aie pu voir avec indifférence tant de charmes.... Je suis persuadée, Monsieur, lui dis-je, que vous avez pour moi cette compassion généreuse que vous devez à mes malheurs. J'en suis très-reconnaissante ; mettez le comble à vos bienfaits, en me rendant à mon pays & à ma famille : ma santé me permet ce voyage... Que je vous laisse partir, interrompit-il ! que je vous quitte ! que je me sépare de vous ! c'est ce qui ne sera jamais ; je n'ai pas prétendu travailler pour les autres, en me donnant tant de peines, en faisant tant de dépense... Ah Monsieur, m'écriai-je, la prise de *Bergop-zoom* a ruiné ma famille ; soyez pourtant assuré que vous serez payé

de votre *déboursé*, permettez seulement que j'écrive en Hollande.... Non, reprit-il, non, cela ne sera pas. Je vous aime, & je passerai ma vie avec vous.... Il sortit en finissant ces mots, me laissant tout le tems d'en approfondir le sens : *je vous aime, & je passerai ma vie avec vous.* Paroles cruelles, dis-je en soupirant ! est-ce par la violence qu'on témoigne son amour : il m'aime, & il ne veut pas me laisser partir ; il m'aime, & il me retient prisonniere ; il veut passer sa vie avec moi... Qu'entend-il par-là ? me faire servir à ses plaisirs, me couvrir d'infâmie. Ah ! mille fois plutôt la mort ; aurait-il des vues légitimes ? il n'en est pas capable : j'en juge par le peu d'honnêteté de ses procédés ; son langage n'est pas celui d'un amant respectueux qui veut s'unir à ce qu'il aime. Il me destine la place honora-

ble de ſa maîtreſſe ; quand il penſerait d'ailleurs à m'épouſer, ce ſerait inutilement, après la perte que j'ai faite du ſeul homme que j'aimais. (Je ne doutais pas un inſtant que vous n'euſſiez péri) ; aucun homme ne me ſera rien, mes jours s'écouleront dans la triſteſſe, & j'attendrai avec impatience le moment qui les terminera. Mes larmes coulerent abondamment : je ſentais la néceſſite de mettre mon honneur à couvert par un prompt départ, & ce départ me paraiſſait impoſſible. Je ne voyais que deux femmes, qui entiérement dévouées à mon ennemi, me gardaient à vue. J'aurais aiſément trouvé à *Anvers* des perſonnes qui, en correſpondance avec la Hollande, auraient pû y donner de mes nouvelles. Mais la difficulté était de parvenir juſqu'à elles. J'appréhendais d'ailleurs, avec raiſon, qu'on ne me laiſſerait pas long-tems

long-tems dans cette ville. Dans des ſituations auſſi embarraſſantes que la mienne, l'eſprit accablé n'entrevoit les objets que confuſément, & n'a même pas la force de former un projet. La journée ſe paſſa, ſans que j'euſſe encore rien décidé. Le Marquis de *S*... (c'eſt le nom de cet Officier Français) ne manqua pas de revenir le lendemain à la charge. Il s'étendit ſur les plaiſirs de l'amour, ſur les agrémens d'un commerce libre : il jouiſſoit, me dit-il, de cent mille livres de rente, ne dépendant de perſonne. C'était aſſez pour me faire un ſort heureux ; il avoit une très-belle maiſon de plaiſance aux environs de *Paris*, nous y paſſerions la belle ſaiſon ; & l'hiver dans cette Capitale, où toutes les eſpeces de plaiſirs ſe rendent des quatre parties du monde ; le bal, l'opéra, la comédie, un équipage ſomptueux, une

table délicate, des beaux eſprits qui auront ſoin de s'y inviter, qui feront des vers à notre louange. Que nous manquera-t-il, ma charmante? Une ſeule choſe, Monſieur, répondis-je, ſans laquelle tout le reſte n'eſt rien, la vertu..... J'avais eu bien de la peine à contenir mon indignation; le ton avec lequel je prononçai ces paroles, était rempli de ce ſentiment, il perçait malgré moi... Le Marquis s'en apperçut; & me regardant avec un ſouris malin, j'allais ſiffler votre mot de *vertu*, me dit-il; j'allais renvoyer la choſe au pays *des chymeres*, en convenant avec vous que le mot a encore quelques partiſans, ſur-tout lorſqu'il ſert de maſque à l'intérêt. Mais vous voilà montée ſur le ton de la rigueur, renvoyons à un autre jour cette petite diſſertation. J'oſe vous aſſurer que vous ne tarderez pas à adopter une morale plus douce, plus

proportionnée à la faibleſſe humaine.... Il me quitta après ces paroles.

Quand je me vis ſeule, je m'abandonnai aux réfléxions les plus accablantes ; je ne voyais dans cet homme qu'un de ces *agréables* ſans principes, qui comptent pour rien la réputation & l'honneur d'une femme ; qui contens de poſſéder la perſonne, aſpirent plus après les faveurs qu'après le cœur qui les donne ; à qui, juſqu'à la violence, tout moyen eſt bon pour s'en mettre en poſſeſſion. Bon Dieu ! en quelles mains ſuis-je tombée, m'écriais-je en ſanglottant ! Mes eſprits épuiſés ne purent réſiſter à la rapidité des mouvemens qui les agitaient ; je ſuccombai, on fut obligé de me porter dans mon lit. Je fus délivrée pendant quelques jours des importunités de ce terrible homme : ſoit raiſon, ſoit affaires, il ne parut pas. J'employai tout ce tems-

là à chercher des moyens de sortir d'esclavage ; mais j'étais si bien gardée, que les diverses tentatives que je fis furent inutiles, & n'aboutirent qu'à hâter mon départ. Mes chagrins n'avoient pas empêché ma santé de se rétablir. Mon tyran (& quel autre nom pourrais-je lui donner ?) informé de tout, vint un matin dans mon appartement, & m'annonça qu'il fallait partir pour sa terre. J'eus recours aux prieres, aux larmes : je tombai aux genoux de ce tigre ; rien ne put le toucher, il me releva, en m'assurant qu'il ne m'arriverait rien de désagréable, que je ne tarderais pas à le remercier, & que la résistance serait inutile... Que pouvais-je faire ? Je me laissai conduire au carosse qui nous attendait, j'y montai, suivie de la femme qui devait me servir & me garder : il s'y plaça lui-même après nous, &

nous prîmes le chemin de *Bruxelles*, eſcortés par quatre de ſes gens bien montés & bien armés. Il m'adreſſa pluſieurs fois la parole ; je ne répondis point. *Vous boudez*, me dit-il, *cela ne durera pas, c'eſt ce qui me conſole.* Nous arrivâmes à *Bruxelles*, où je fus logée avec la même précaution qu'à *Anvers*; au moins, Monſieur, lui dis-je, point de violence, ou je ne réponds pas de ma vie.... Je ne ſerai pas obligé d'y avoir recours, ma belle enfant, me répondit-il *en me paſſant la main ſous le menton.* Je le repouſſai avec autant de force que d'indignation : il ſe retira. Nous continuâmes ſans accident notre route juſqu'à *Paris.* Nous ne fîmes que traverſer cette grande ville. L'eſſieu du carroſſe rompit à *St. Denys* : nous fûmes obligés de nous y arrêter quelques heures.

Le Marquis était ſorti pour don-

ner quelques ordres. On m'avait enfermée dans la chambre la plus retirée de l'auberge où nous étions descendus. Nonchalamment étendue dans un fauteuil, occupée de mes malheurs, j'adressais au ciel les prières les plus ferventes, pour qu'il me préservât du péril qui me menaçait. J'entends tout-à-coup des sanglots & des gémissemens à demi étouffés, dans la chambre voisine : les malheurs augmentent la sensibilité si naturelle au cœur humain. Qui est-ce qui est plus sensible qu'un malheureux, aux souffrances de son semblable ? Je me leve avec précipitation, je prête attentivement l'oreille, j'entends distinctement la voix plaintive d'une femme. Ses plaintes n'avaient aucun caractere d'emportement ; elle rejettait sur elle-même, sur sa crédulité, tout ce qu'elle souffrait : les mots de trahison, d'infidélité, de

parjure qui lui échapperent, me firent juger que l'amour cauſait ſes peines, ce qui m'intéreſſa encore davantage à ſon ſort. Je levai le coin de la tapiſſerie; je fus agréablement ſurpriſe de trouver une porte de communication, qui céda ſans peine à mes efforts. J'apperçois une jeune perſonne étendue ſur un lit de repos: elle paraiſſait plongée dans la plus profonde douleur; d'une main elle eſſuyait avec ſon mouchoir les larmes qui coulaient de ſes yeux, les geſtes de l'autre exprimaient tous les mouvemens du déſeſpoir. Elle ne me vit point; je m'approchai doucement d'elle: bon Dieu, belle enfant, lui dis-je, d'où peut venir cet excès d'accablement? ayez de la confiance en moi, je pourrai peut-être vous être utile. Ces paroles la rendirent à elle-même; elle ſouleva ſa tête, & me découvrit un des plus

charmans visages que j'aye vus de ma vie... Que vous avez de la bonté, Madame, me répondit-elle, de vous intéreſſer à une infortunée, qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous. La mort eſt le ſeul terme que je voye à mes maux : abandonnée de toute la terre, ſans argent, ſans ſecours, couverte d'opprobres, quelle reſſource me reſte-t-il ? ... Les ſanglots qui la ſuffoquaient, l'empêcherent de continuer. Mais enfin, mon enfant, repris-je, de quelle nature ſont vos peines ? regardez-moi comme votre amie... Que vous dirai-je, Madame, interrompit la belle affligée ; mes peines prennent leur ſource dans un cœur trop ſenſible : on a bien raiſon de dire que les paſſions empoiſonnent nos jours. Follement épriſe d'un jeune homme que je croyais vertueux ; d'imprudence en imprudence, d'entrepriſe en entre-

prise, il m'a entraînée dans l'abîme; après m'avoir enlevé mon innocence, il m'a engagée à quitter la maison paternelle. Le malheureux, sans égard à ma jeunesse & à la tendresse extrême que j'avais pour lui, a eu la barbarie de me dépouiller du peu que je possédais, pendant mon sommeil. Il a disparu depuis hier matin, je n'ai pas pris depuis la moindre nourriture, il ne me reste absolument que les vêtemens que j'ai sur moi... Tenez, ma chere enfant, lui dis-je en lui donnant dix guinées, voilà ce que je peux faire pour vous dans ce moment-ci. Vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer; qui est-ce qui n'a pas connu le pouvoir de l'amour? le scélérat qui vous a séduite, mérite seul l'indignation des honnêtes gens; son crime ne restera pas impuni, ses remords suffiraient seuls pour vous venger; tâchez de me voir au châ-

teau de *St. S...* où je vais, & qui n'eſt éloigné d'ici que de quelques lieues. Mais il faut prendre des précautions : ce château eſt une priſon où l'on me conduit, venez habiter le Bourg qui eſt attenant, je pourrai trouver le moyen de vous donner de mes nouvelles, & vous pourrez me rendre ſervice... Pendant que je parlais ainſi, la pauvre enfant était à mes genoux, qu'elle preſſait de toutes ſes forces : je la relevai tendrement, je l'embraſſai, je l'exhortai à oublier ſon ſcélérat d'amant. Elle voulut balbutier un remercîment : laiſſons-là toute eſpece de remercîment, interrompis-je ; faites-vous apporter à dîner, & n'oubliez pas ce que je vous ai dit. Je l'embraſſai une ſeconde fois, & je rentrai dans ma chambre : j'en fermai la porte, & je baiſſai la tapiſſerie.

Pourquoi, me direz-vous peut-

être, n'avoir pas profité de cette occaſion pour me procurer la liberté ? Le pouvais-je ? Le Marquis de *S*... était à la porte de l'auberge, ſes gens étaient diſperſés aux environs de ma chambre, & dans la cuiſine, par laquelle il fallait néceſſairement paſſer. Le Marquis entra un inſtant après... Le caroſſe eſt raccommodé ; nous partirons quand vous voudrez, me dit-il en me préſentant la main.... Je ne lui répondis pas un mot, je deſcendis, & nous montâmes en caroſſe. Mous fûmes rendus en moins de deux heures à ſa terre.

Si la façade de ſon château me parut ſuperbe, je fus réellement enchantée de la magnificence de l'intérieur. Tout ce que le luxe a de plus ſomptueux, était étalé dans les meubles ; l'ordre, l'élégance, la commodité ſe trouvaient réunis dans la diſtribution des appartemens Je fus

conduite à celui qu'on m'avait deſtiné : il était compoſé de quatre pieces ; le marbre des cheminées, le criſtal des luſtres, la fraîcheur des tapiſſeries, la grandeur & la fineſſe des glaces, la dorure des lambris formaient un coup d'œil éblouiſſant ; il faut en convenir. Les croiſées étaient ouvertes ; je découvris au loin une plaine immenſe ; les prairies, les collines, les troupeaux, les bouquets d'arbre plantés de diſtance en diſtance, les fontaines, les bleds déja en maturité, des villes, des hamaux, des bourgs, des maiſons de plaiſance, des maiſons royales, tout cela réuni offrait un ſpectacle raviſſant. Voilà, me dit le Marquis de *S*... l'hermitage que vous embellirez, & où vous me permettrez de venir vous faire quelquefois ma cour... Ah ! Monſieur, lui répondis-je, quel reſpectable uſage vous pourriez faire de vos richeſ-

ſes, au lieu de vous en ſervir pour tourmenter une infortunée qui ne vous a jamais rien fait ! Eſt ce pour le malheur de vos ſemblables que vous êtes riche ? ſoulagez-les, au lieu de les opprimer ; faites une action louable, qui aura votre approbation & celle des honnêtes gens ; éprouvez combien il eſt doux de faire le bien ; ſurmontez l'indigne paſſion qui vous empêche de ſuivre les mouvemens de votre cœur, laiſſez-moi partir, rendez-moi à mes parens.

Séneque ne diroit pas mieux, me répondit le Marquis : je ſuis fâché pour vous & pour moi, que ces belles maximes débitées par une bouche encore plus belle, ne produiſent aucun effet ; mais, à mon âge, d'ordinaire on a ſa façon de penſer faite. Jamais, non jamais je ne me ſéparerai de la plus jolie perſonne du monde : je ferai ſon bonheur, en

dépit d'elle-même ; vous m'en ſaurez gré quelque jour. Quel langage, *Milord*, & quel bonheur ! peut-il ſe trouver avec le vice ce bonheur ? peut il naître du ſein de l'infamie ? s'il exiſte ſur la terre, ſans doute il marche à la ſuite de la vertu.

Un morne ſilence fut ma ſeule réponſe. Le Marquis ſe leva, & alla donner des ordres dans ſon château. Je paſſai dans ma chambre à coucher, le lit en était magnifique : à côté était un cabinet de toilette, où je trouvai en dentelles, linge, robes, tout ce qu'on peut imaginer de plus beau ; les meubles de toilette étaient de vermeil, travaillés dans le dernier goût.

Voilà donc les armes, m'écriais-je, avec leſquelles on combat la ſageſſe, & avec leſquelles on en triomphe ſi ſouvent. Il faut que ce reſſort de la vanité ſoit bien puiſſant,

les cœurs les plus vertueux viennent échouer à cet écueil.

J'achevai de visiter mon appartement. Ce qui m'en plut davantage, ce fut une grande armoire remplie de livres : la plupart, il est vrai, étaient des romans ; mais ce genre, tout frivole qu'il est, ne laisse pas d'avoir son bon côté. Il en est peu dont on ne puisse tirer de l'instruction. Il y avait d'ailleurs quelques livres de morale, tels que les Essais de *Montaigne*, les Maximes de *La Rochefoucault*, les Caracteres de *La Bruyere*, quelques livres d'Histoire, les Théâtres de *Corneille* & de *Racine*. Je me promis bien de faire usage de cette ressource, pendant le tems que durerait ma prison.

Le Marquis me fit demander mes ordres pour l'heure de souper : je fis réponse que je n'avais point d'ordre à donner chez les autres ; mais

que je le ſuppliais de me diſpenſer de ſouper ce jour-là, que j'étais très-fatiguée, & que j'avais beſoin de repos. Peu de momens après, la fille qu'il avoit attachée à mon ſervice, entra, une écuelle d'or à la main, dans laquelle il y avait un tres-bon *conſommé*. Je fus obligée de l'avaller; je ne me couchai qu'après avoir pris toutes les précautions que la prudence exigeait en pareille circonſtance.

Je fus à peine habillée le lendemain, que j'eus la viſite du Marquis. Toujours les mêmes propos de ſa part; toujours les mêmes réponſes de la mienne... Vous pouvez m'ôter la vie que vous m'avez conſervée, Monſieur, lui diſais-je; mais n'attendez pas de moi que je vous ſacrifie ce qui m'eſt infiniment plus cher que la vie... Sentimens héroïques, ſentimens romaneſques, qui

ne dureront pas toujours, répondait-il... Nous dînâmes enſemble ce jour-là : peu de plats, mais fins & délicats firent notre repas. J'eus à eſſuyer une nouvelle perſécution l'après-midi.

Quel plaiſir peuvent trouver les hommes à tourmenter une innocente créature, qui n'a que ſes larmes pour défenſe ; à lui témoigner des deſirs offenſans, à ſe prévaloir de leurs bienfaits pour la plonger dans l'infamie. Une pareille conduite a quelque choſe de bien cruel ; c'eſt pourtant celle de la plupart de vous, *Milord*, lorſque le hazard fait tomber quelque jeune perſonne entre vos mains.

Je penſais cependant nuit & jour, aux moyens de ſortir du dur eſclavage où j'étais. J'avais tout à appréhender d'un homme fougueux, incapable de la moindre modération dans

ſes deſirs, & qui joignait le pouvoir à la volonté de faire le mal. La voie de la ſéduction ne lui réuſſiſſant pas, ne pouvait-il pas employer celle de la violence : il me répétait ſouvent cette maxime connue & pratiquée par les gens ſans mœurs, *qu'une douce violence plaît aux femmes.*

Je paſſais une partie des après-midi à la fenêtre, dans l'eſpérance de voir la jeune perſonne à qui j'avais rendu ſervice à *St. Denys*; car de fuir ſeule, outre les obſtacles innombrables que j'aurais à ſurmonter, étant gardée à vue par mille ſurveillans, que devenir dans une terre étrangere, ſans parens, ſans amis, ſans connaiſſances, ſans ſecours, ſans argent ? où chercher un aſile ? où le trouver ? J'aurais pu, *abſolument parlant*, me ſervir d'une garniture de diamant, que j'avais trouvée ſur ma toilette, & dont le Marquis m'avait dit plu-

fieurs fois qu'il me faiſait préſent. Mais je ne voulais point de préſens empoiſonnés, & je me ſerais fait un ſcrupule d'y toucher. Il me reſtait une montre d'or à répétition, don chéri de mon oncle bien-aimé. Ce bijou avait échappé à la rapacité du ſoldat : cette reſſource était petite ; mais elle pouvait me donner le tems d'attendre des nouvelles de Hollande. Je me déterminai à l'employer, ſi j'étais aſſez heureuſe pour retrouver ma jeune perſonne, & pour échapper à la vigilance de mes *Argus*. Les inſtances du Marquis devenaient tous les jours plus preſſantes ; ma réſiſtance ne ſervait qu'à l'enflâmer davantage. Si quelquefois, pour aller faire ſa cour, il était obligé de s'abſenter, des gens affidés ſe relevaient tour à tour, pour garder la porte de mon appartement. Mes chaînes, pour être d'or, n'en

étaient que plus pésantes ; la lecture était ma seule consolation. On me permettait, il est vrai, de me promener dans un très-beau jardin, sur lequel mon appartement avait vûe. Mais, dans ces promenades même, j'étais toujours accompagnée.

Un jour que le Marquis était absent, j'apperçus de ma fenêtre dans un petit chemin qui touchait les murs du jardin, la jeune fille que j'attendais depuis si long-tems. Jugez, *Milord*, de ma joie : je lui fis un signe de la main ; & courant à mon cabinet, je lui écrivis le billet suivant.

« Trouvez-vous à minuit au même » endroit : portez avec vous deux » échelles. Quand vous serez au haut » du mur, vous m'en ferez parvenir » une. Faites-vous accompagner, si » cela est nécessaire ; mais choisissez » une personne sûre. Comptez à ja-

» mais sur ma reconnaissance. Frap-
» pez trois fois des mains, quand
» vous serez arrivée ».

J'attachai ce billet à une boule de marbre qui était sur ma cheminée, & je le jettai. La petite personne le lut, & m'assura par une inclination de tête, qu'elle serait exacte au *rendez-vous*. Elle se retira, dans la crainte d'être apperçue. Je ne pensai plus qu'à faire réussir mon projet. Mon appartement était au troisieme étage. Ce n'était pas tout de descendre dans le jardin, il fallait encore franchir le mur qui le séparait du chemin. La hauteur prodigieuse de mes fenétres m'effraya d'abord; mais je me rendis bientôt la maîtresse de ce premier mouvement. Qu'est-ce que je risquais, au bout du compte? de perdre la vie: c'était si peu de chose pour moi; il ne pouvait d'ailleurs m'arriver rien de plus glorieux que de mou-

rir dans de pareilles circonſtances. Je n'héſitai plus ; je fis avec mes draps une eſpece de cable, dont la hauteur égalait à peu près celle de mes croiſées. J'empaquetai un habit de femme complet, & une douzaine de chemiſes, ne voulant emporter que ce qui m'était abſolument néceſſaire. Je pris le ſoir un potage ; & ayant prié qu'on me laiſsât repoſer, je m'enfermai duns ma chambre, attendant avec impatience l'heure marquée. Le peu de tems qui me reſtait, je l'employai à achever mes préparatifs, & à écrire un billet au Marquis. Voici à peu près dans quels termes il était conçu :

« Vos procédés ne me diſpenſent » pas de la reconnaiſſance que je vous » dois, Monſieur. Vous m'avez ſauvé » la vie & l'honneur, à l'aſſaut de » *Berg-opzoom ;* je ne l'oublierai ja- » mais. Si j'abandonne, en fugitive,

» votre château, ne vous en prenez » qu'à vous-même, qui m'avez ôté » une liberté ſur laquelle vous n'a- » vez aucun droit. Vous trouverez » tout dans le même état. Dans un » pays étranger, dépouillée de tou- » tes les choſes néceſſaires à la vie, » je prévois un avenir très-triſte; » mais je ſerai à l'abri des perſécu- » tions d'un homme injuſte & cruel. » Je vous tiendrai compte un jour du » peu que j'emporte ».

Je tirai trois ou quatre copies de ce billet, que je diſperſai dans les lieux les plus apparens de mon appartement. Minuit ſonna enfin. A peine le ſignal convenu fut fait, qu'après avoir jetté mon petit paquet, & m'être recommandée à l'Auteur de toute force, je me laiſſai couler dans le jardin. Je gagnai promptement la muraille; j'y trouvai une échelle, au moyen de laquelle je montai juſ-

qu'au haut : je descendis heureusement dans le chemin ; j'avais pris auparavant la précaution de retirer l'échelle.

Quand je me vis en sûreté, j'embrassai mille fois mon *ange tutélaire*. Un *bon homme* qui l'avait accompagnée, remporta les échelles. *Julie*, (c'est le nom de l'aimable fille,) m'offrit son bras. Nous quittâmes le chemin dans lequel nous étions ; & prenant un chemin plus battu, qui était sur notre droite, nous nous éloignâmes avec vîtesse, & sans savoir où nous dirigions nos pas.

Il faisait un clair de lune admirable, le ciel était pur, pas un seul nuage qui en altérât la sérénité. Nous marchâmes avec ardeur pendant plus de deux heures, sans faire la moindre rencontre. *Julie* me raconta qu'une fievre, aiguë causée par le chagrin, l'avait retenue quelques jours

jours à l'hôpital ; que dès que sa santé le lui avait permis, elle avait volé à la terre du Marquis ; qu'il n'y avait que deux jours qu'elle y était, lorsque j'avais été assez heureuse pour la découvrir de mes fenêtres ; que le *bon homme* qui l'avait secondée dans son entreprise était un *cabaretier* du village, que l'honneur & la piété avaient déterminé ; qu'il avait fallu les plus vives instances pour le faire consentir à accepter un demi-louis qui lui restait.

J'embrassai de nouveau l'aimable *Julie*, en lui protestant qu'elle serait toujours la meilleure de mes amies, & que si jamais la fortune se réconciliait avec moi, elle partagerait tout ce que j'aurais.

Nous nous entretenions ainsi tranquillement, sans même penser qu'à pareille heure, deux jeunes filles, seules dans un grand chemin, étaient

exposées à des dangers de toute espece.

Nous avions fait à peu près une lieue & demie, lorsque nous nous trouvâmes à l'entrée d'un bois. Nous hésitâmes quelque tems sur le parti que nous avions à prendre. La lune venait de se coucher ; les ténébres épaisses dont nous étions environnées, & qui redoubleraient, sans doute, dans l'épaisseur du bois ; les cris des loups & autres animaux carnassiers, les voleurs, tout contribuait à nous effrayer. Il fallait cependant se résoudre : nous n'étions pas encore assez éloignées de la terre du Marquis, pour n'avoir rien à appréhender de sa part ; d'ailleurs aucune maison, aucun asile ne s'offrait à nous. Nous poursuivîmes notre chemin ; résolues de nous arrêter à la premiere maison d'apparence que nous rencontrerions, & d'y deman-

der l'hoſpitalité. Bientôt nous nous trouvâmes engagées dans une immenſe forêt : nous nous ſoutenions l'une l'autre, tournant la tête à chaque pas, & tremblantes comme la feuille que fait vaciller le vent. L'imagination frappée nous repréſentait dans chaque tronc d'arbre un voleur.

Après une demi-heure de marche, dans des appréhenſions continuelles, nous entendîmes diſtinctement la voix plaintive d'un homme qui implorait le ſecours du ciel. En même tems, le cliquetis redoublé de pluſieurs épées nous fit juger que c'était un infortuné que ſes ſemblables égorgaient. Cette ſcene ſanglante ſe paſſait à quatre pas de nous. Nous nous jettâmes, demi-mortes de frayeur, dans un foſſé profond, qui était ſur notre droite, nous tenant étroitement embraſſées, la tête enveloppée

dans nos robes. Les aſſaſſiins paſſerent auprès de nous. Comment la nature ſoulevée ne refuſe-t-elle pas ſon miniſtere au ſcélerat qui vient de commettre un ſi grand crime ? Comment, en horreur, en exécration à lui-même, ne ſe précipite-t-il pas dans le premier abîme ? Les malheureux joignant l'outrage à l'aſſaſſinat, diſaient en riant : *Oh ! il eſt bien. Oh ! il n'en reviendra pas. Oh ! il ne dépoſera pas contre nous. Mais le coup de filet n'eſt pas mauvais. Cinquante louis ſont mieux dans nos poches, que dans celles de ce manant ; hâtons-nous de regagner St. Denys.*

Jugez de nos tranſes, *Milord*, pendant ce dialogue. Il y avait plus d'une heure que nous étions dans ce foſſé, ſans oſer nous remuer, lorſque le chant des oiſeaux nous annonça le retour de l'aurore. Bientôt après, les premiers rayons du ſoleil

naiſſant vinrent frapper nos yeux. Nous nous hazardâmes alors à ſortir de notre retraite. Un ſentier étroit que nous ſuivîmes, nous conduiſit, après un quart-d'heure de marche, à une petite maiſon bâtie ſur le penchant d'une colline : deux croiſées en formaient la façade. Elle dominait un petit enclos entouré d'un mur qui pouvait avoir trois toiſes de hauteur. Qui que ce ſoit qui habite cet hermitage, dis-je à ma compagne, nous y trouverons de l'humanité, & nous y ſerons bien moins expoſées que dans le ſuperbe château que nous venons de quitter. C'eſt ſous l'humble toit du Laboureur, c'eſt dans la cabane du Philoſophe, & non dans les palais dorés qu'habite la vertu... Je finiſſais à peine ces paroles, que la porte s'ouvrit. Il en ſortit un petit homme entre deux âges ; ſes yeux pétillaient d'eſprit ;

la candeur, la vérité, la droiture, toutes les vertus étaient peintes dans ſes traits. Il parut d'abord étonné de voir à ſa porte deux jeunes perſonnes, dont la figure annonçait quelque choſe. Monſieur, dis-je en l'abordant, que votre étonnement ceſſe; dans peu vous ſerez inſtruit de nos malheurs. Si je n'aimais pas la vertu, je ne ſerais pas ici ſi matin... L'air de vérité avec lequel je prononçai ce peu de mots, le perſuada... Si vous êtes telle que vous paraiſſez, comme je n'en doute pas, me répondit-il; ſi vous aimez, ſi vous pratiquez la vertu, vous trouverez chez moi tous les ſecours que peut comporter la médiocrité... Il ajouta que nous pouvions le ſuivre, mais ſans empreſſement, ſans nous offrir la main, ſans ôter ſeulement ſon chapeau. Tout cela ne me parut pas de plus mauvais augure.

Nous entrâmes dans un petit ſallon ſimplement, mais proprement meublé. A côté était une petite cuiſine. *Nanon*, dit-il à ſa gouvernante, *donnez-nous à déjeûner.* A l'inſtant cette gouvernante qui était une fille de quarante-cinq ans, laide, mais ragoûtante par l'air de propreté qui régnait dans toute ſa perſonne, mit ſur la table une nappe blanche, qu'elle couvrit d'un jambon, d'une bouteille de vin de Bourgogne, & d'un pain dont la blanchenr était admirable. La fatiguante courſe de la nuit, les dangers auxquels nous avions été expoſées, & que nous n'avions évités que par une eſpece de miracle, le plaiſir de me voir libre après une ſi rude captivité, la certitude d'être tombée en de très-bonnes mains, tout cela avait chaſſé ma mélancolie ordinaire. Je mangeai de très-bon appétit, ainſi que *Julie.*

Notre hôte paraiſſait très-content ; mais il ne prit que du pain, & ne but qu'un verre d'eau. Il nous fit monter enſuite dans ſon appartement : il était compoſé de trois petites pieces, meublées dans le même goût que le bas. Son cabinet était rempli de livres & de papiers confuſément épars ſur ſon bureau, ſur les chaiſes, dans de grandes armoires ; Je jugeai qu'il aimait l'étude & qu'il s'occupait. Vis-à-vis ſon appartement, était une chambre où il nous mena : il y avait deux petits lits jumeaux d'indienne, & à côté un petit cabinet. ceci vous appartient, me dit-il, vous y ſerez auſſi libres que chez vous ; je vous demande la même liberté.

Les diſcours & les manieres de cet homme me charmaient : il retourna dans ſon appartement, & nous laiſſa prendre un repos dont nous avions

très-grand beſoin, après la cruelle nuit que nous avions paſſée. Un ſommeil de ſix heures nons remit entiérement.

Notre hôte nous propoſa de *deſcendre pour dîner*. Un *très-bon potage*, une *piece de bœuf*, excellente, des *cotelettes de mouton*, & des fruits délicieux firent notre repas. Le Philoſophe ne mangea que du potage, des racines & des fruits: il ne but, à ſon ordinaire, que de l'eau. Je me ſuis retranché depuis long-tems, nous dit-il, l'uſage des viandes, comme contraire, comme pernicieux à la ſanté: cet uſage me paraît d'ailleurs bleſſer l'humanité. Les bêtes ont du ſentiment; il y a de la barbarie à les en priver, pour ſatisfaire ſon appétit. Admirez un peu l'inconſéquence de l'homme, pourſuivit-il; il trouve le loup cruel, parce qu'il mange les agneaux; & il s'ap-

pelle *la créature raiſonnable*, *la créature par excellence*; lui qui ne fait nulle difficulté d'égorger pour ſa nourriture une foule d'animaux de toute eſpece, timides & innocens, de les engraiſſer, de les faire ſouvent mourir dans les plus horribles tourmens, afin de trouver leur chair plus délicate. Au reſte, en vous tenant ce langage, je ne prétends pas vous détourner de votre maniere de vivre; votre eſtomac accoutumé à une nourriture ſolide, ne ſe ferait pas aiſément à une plus légere. Vous voyez que j'y ai eu égard; rien n'eſt plus injuſte, ſelon moi, que d'exiger que les autres adoptent nos principes; je tâcherai de ne jamais m'écarter des miens, mais je me garderai de les donner pour modele à qui que ce ſoit.

Plus j'entendais cet homme extraordinaire, plus je le voyais agir,

plus mon admiration redoublait. Le repas fini, nous allâmes nous promener dans un petit jardin, au bout duquel était un cabinet de jaſmin, qu'il avait fait lui-même. Il y avait pratiqué des ſieges de gazon, ſur leſquels nous nous aſsîmes. Le Philoſophe m'ayant prié de lui apprendre ce qui nous avait amenées dans ſon hermitage, je le ſatisfis: il m'écouta avec beaucoup d'attention, levant de tems en tems les yeux au ciel avec des geſtes paſſionnés... Et je n'ai pas raiſon de fuir les hommes, s'écria le Philoſophe, après que j'eus achevé mon récit. Que d'horreurs il ſe paſſe ſur le théâtre du monde! l'humanité en eſt entiérement bannie, la fauſſeté y régne en Souveraine; la ſéduction, l'adultere y ſont traités de bagatelles; c'eſt la morale de ce qn'on y appelle *honnêtes-gens*. Le fort y opprime toujours le faible;

la trahiſon, le parjure y ſont les monnoies de cours ; le rapt y eſt moins commun. A moitié corrompues par l'exemple & l'éducation qu'elles reçoivent, les femmes cédent ſans peine aux premiers efforts de la ſéduction. Le riche vicieux y écraſe du poids de ſon opulence, l'indigent vertueux. Le premier fixe tous les regards, s'attire la conſidération générale ; le ſecond eſt regardé comme le vil inſecte, comme la boue que l'on foule aux pieds. Mais allons promptement voir s'il eſt encore tems de donner du ſecours au malheureux qui a été égorgé par ſes ſemblables : choſe qu'on voit ſi rarement chez les animaux les plus féroces, & qui n'était réſervée qu'à l'homme.

Nous nous rendîmes à l'inſtant au lieu où s'était paſſée cette ſcene d'horreur. Nous trouvâmes à cet

infortuné quelques ſignes de vie. Ne perdons pas un moment, nous dit le Philoſophe. Nous coupâmes ſur le champ quelques branches d'arbre, nous en fîmes une eſpece de brancard, ſur lequel nous le tranſportâmes à l'hermitage.

Notre hôte qui avait étudié tous les arts utiles à l'humanité, viſita ſes bleſſures, y répandit un beaume ſalutaire qui était de ſa compoſition, & dont la vertu était admirable; après quoi il le fit mettre dans un bon lit bien chaud. Laiſſons agir la nature, nous dit-il; il eſt jeune, j'en augure bien. Nous reprîmes notre promenade : la gouvernante eut ordre de garder le bleſſé, & de venir nous avertir, s'il ſurvenait quelque criſe.

Ais-je mal fait, nous dit le Philoſophe, de me retirer dans cette retraite, où partagé entre l'étude

de moi-même & celle des lettres, je mene une vie douce & tranquille. Borné dans mes desirs, content d'un nécessaire honnête, jouissant de l'indépendance, les injustices réïtérées des hommes m'ont procuré ce bonheur. Lassé de toutes les tracasseries qu'ils m'ont faites pour avoir voulu leur ouvrir les yeux, pour leur avoir dit ce qui devrait être gravé dans tous les cœurs, que nous sommes tous fils du même pere, que nous sommes nés tous égaux, que les richesses n'ont été données aux uns que pour le soulagement des autres, que la culture des sciences & des arts a toujours annoncé & accompagné la dépra ation des mœurs, que les siecles les plus éclairés ont toujours été les plus vicieux, ce que je crois avoir démontré : lassé, dis-je, des traits épigrammatiques & insultans qu'on me décochait tous

les jours, des querelles des prétendus Philoſophes, de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais, je me ſuis retiré dans cette ſolitude, où je jouis tranquillement de moi-même, où mes occupations variées me mettent à l'abri de l'ennui, où l'air pur que je reſpire convient à ma ſanté, qui depuis quelque tems n'eſt pas des meilleures. Il n'y a qu'une choſe qui me faſſe de la peine, c'eſt la grande proximité de la *Capitale*, qui m'attire ſouvent des viſites dont je me paſſerais bien... Nous continuâmes à nous entretenir ainſi pendant quelques heures, jouiſſant de la plus belle promenade du monde, & reſpirant un air délicieux. nous rentrâmes ſur le ſoir.

Notre Philoſophe alla voir le bleſſé: il le trouva incomparablement mieux, après qu'il eût mis un nouvel appareil à la bleſſure... Une de nos condi-

tions, nous dit-il, *Meſdames*, eſt de ne pas nous gêner; je ſuis dans l'uſage de me retirer dans ma chambre après le ſoleil couché, trouvez bon que je vous quitte pour aller vaquer à mes occupations ordinaires; ma gouvernante vous donnera à ſouper; une bonne *païſanne* paſſera la nuit auprès du malade : point de compliment; juſqu'à demain.

Je n'ai jamais vu un homme pareil, dis-je à *Julie*; comme il ſait obliger, ſans faire des offres de ſervice! comme il eſt bon, humain, compatiſſant! quelle ſobriété! quelle pureté de mœurs! Que de ſcience, que de talens! Comme il exerce noblement l'hoſpitalité! Quelle ame!

Vers les huit heures, la gouvernante nous ſervit un repas, ſimple mais délicat. Nous la preſſâmes de nous tenir compagnie; elle s'en défendit avec reſpect : nous lui fîmes

quelques queſtions, auxquelles elle répondit avec ingénuité. Mon *Maître*, nous dit-elle, ne ſe nourrit le matin qu'avec des légumes & des racines; il paſſe une partie de l'après-midi à travailler à ſon jardin, ou à ſe promener; à l'entrée de la nuit, il rentre dans ſon appartement, & travaille juſqu'à minuit. Il prend alors une écuelle de lait, & ſe couche. Le ſoleil levant le trouve ſur pied au milieu de ſes livres & de ſes papiers. Il ſe permet à peine une heure de promenade dans toute la matinée. Telle eſt, *Meſdames*, la vie qu'il mene depuis quelques années que je ſuis avec lui. J'ai ordre de vous demander ſi vous voulez prendre demain, à votre lever, du caffé ou du chocolat; car, ſévere à lui-même juſqu'à la dureté, il ſe prête volontiers à la façon de vivre des autres; & on trouve dans ſa maiſon les peti-

tes bagatelles qu'a introduites le luxe. A chaque mot de la Gouvernante, notre étonnement redoublait. Nous ne tardâmes pas à nous coucher après le ſouper ; nous nous livrâmes ſans crainte, aux charmes d'un repos délicieux.

Le jour paraiſſait à peine, que paſſant une robe, je deſcendis dans le jardin pour y reſpirer la fraîcheur du matin. Je trouvai notre Philoſophe qui ſe promenait, un livre à la main... Déja à la promenade, me dit-il en riant ; auriez-vous mal repoſé ?... Non, Monſieur, lui répondis-je ; mais m'étant couchée de bonne heure, je me ſuis levée matin : le tems eſt beau, j'ai voulu en profiter... Vous avez raiſon, me dit-il ; quel plus ſublime ſpectacle que celui du ſoleil, qui ſe leve dans un ciel pur & ſérein ! La Majeſté, la Toute-puiſſance du Créateur, n'y eſt-elle

pas retracée d'une façon merveilleuſe ! Il eſt peu de jours que je ne me procure ce plaiſir ; il a toujours pour moi les charmes de la nouveauté. Je déplore l'aveuglement des faibles, & inſenſés mortels qui cherchent leurs plaiſirs où ils ne trouvent d'ordinaire que les peines les plus cuiſantes. Les vrais plaiſirs, *Mademoiſelle*, ſont les plaiſirs purs, ſimples, à la portée de tous les hommes. La Providence ſi grande, ſi admirable dans tout ce qu'elle fait, les aurait-elle placés dans les richeſſes, dans la conſidération générale, dans les dignités, dans les honneurs, ſources inépuiſables de chagrin ? Non : la plus petite portion du genre humain, la plus vicieuſe ſerait la plus heureuſe, tandis que tout le reſte gémirait, accablé par le poids du malheur ? N'imaginez pas cela ; le Pere commun aime éga-

lement tous ſes enfans ; & ſi le bonheur exiſte ſur la terre, ſans doute il eſt le partage de l'homme vertueux, qui vit dans la médiocrité... Quel homme, *M. lord*, ne puis-je m'empêcher de m'écrier encore ! Quelle morale pure & vraie ! Quelle juſteſſe, quelle force de raiſonnement ! jamais en oppoſition avec ſes principes.

A propos, me dit cet homme vertueux, notre bleſſé eſt à merveille ; j'ai appris de ſa bouche qu'il eſt établi dans une petite ville, à quelques lieues d'ici ; qu'il y fait un commerce conſidérable, pour fournir à l'entretien de ſa famille ; que lorſqu'il a été attaqué par ces malheureux, dont l'un eſt un ſoldat qui travaille auprès de ſa maiſon, il allait acheter des beſtiaux à une foire voiſine ; qu'indépendamment des cinquante louis-d'or qu'on lui avait volés, il

avait pour deux mille écus de papier ſur lui, que j'ai effectivement trouvé dans *ſes poches*, & que j'ai ſerré dans mon cabinet.

Il finiſſait à peine ces mots, qu'on frappa à la porte; il courut l'ouvrir lui-même. C'était une douzaine de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, qui ſe rangerent dans une eſpece de veſtibule. La Gouvernante vint un moment après, & leur diſtribua à chacun une aſſiete de ſoupe, des légumes, un pain d'une livre, une demi-bouteille de vin, & une piece de ſix ſous. Quand cela fut fini, ces pauvres gens ſortirent, en donnant mille bénédictions au maître de la maiſon.

Je ne ſuis pas riche, me dit-il, me voyant un peu étonnée, mais à des deſirs auſſi bornés que les miens, de très-modiques revenus ſont plus que ſuffiſans. Je crois qu'il eſt de mon

devoir (& ce principe eſt gravé dans mon cœur) d'employer ce qui peut me reſter, au ſoulagement de mes ſemblables. En prenant poſſeſſion de cet hermitage, j'ai fait dans le voiſinage les informations les plus exactes des malheureux, que l'âge ou les infirmités empêchent de gagner leur vie. Une famille tombée dans l'indigence par quelque événement extraordinaire, ou par le malheur des tems ; une jeune fille que le vice veut arracher à la miſere, tels ſont les objets à qui je partage mon ſuperflu. Dans le nombre infini de miſérables dont je ſuis environné, il m'a fallu faire un choix, ne pouvant pas les ſoulager tous. Je ne m'en ſuis rapporté là-deſſus qu'à moi-même ; les recherches d'un *Curé* ſont d'ordinaire peu exactes ; la partialité détermine ſouvent ſon choix : on voit toujours mieux les choſes, quand

on ſe donne la peine de les approfondir ſoi-même. Je vous avouerai que ce qui a le plus contribué à me dégoûter du ſéjour de la *Capitale*, c'eſt cette extrême dureté qu'y a introduite le luxe. Chacun n'y penſe qu'à ſoi ; on repouſſe avec cruauté celui qui, à demi-nud, tend humblement la main. S'il ſe trouve quelques ames vertueuſes & ſenſibles, (& il s'en trouve, car il faut être juſte, c'eſt le point principal,) elles n'ont pas la force de pratiquer ouvertement le bien. On croirait s'abaiſſer, ſe dégrader, en allant chercher à un *cinquieme* les triſtes victimes de la méchanceté, de l'avarice, de la fureur des hommes. On s'en rapporte aux yeux d'autrui, qui voient ſouvent ſi mal. Cette grande ville eſt remplie d'ailleurs de gens déſœuvrés, intriguans, envieux ; qui, dans les replis tortueux de leur ame, nour-

riſſent la paſſion des richeſſes, & à qui le crime ne coûte rien pour la ſatisfaire. Le premier degré de conſidération eſt attaché à l'équipage, le dernier au *petit ſoupé*. L'orgueil inſolent du riche ne peut être égalé que par la baſſeſſe rempante de celui qui veut le devenir.

Tout eſt renverſé, tout annonce une dépravation horrible des mœurs, quand, dans un état, on accorde la conſidération aux poſſeſſions infâmes de leur nature; & c'eſt ce qui ne ſe voit que trop à *Paris*, avec de la fierté dans l'ame, & peu de fortune : il eſt aſſez difficile d'y fixer ſon ſéjour.

Je l'écoutais avec la plus grande attention, toujours plus enchantée de ce que j'entendais. Il allait pourſuivre, lorſqu'il fut interrompu par l'arrivée d'un homme auſſi reſpectable par ſon âge que par ſa mine, qui

qui le tira à l'écart. Leur entretien dura quelques momens, & me parut fort animé. Le Philoſophe ſur-tout levait les yeux au ciel, & faiſait mille geſtes paſſionnés. La vertu & l'indignation ſe retraçaient dans tous ſes mouvemens ; il tira ſa bourſe, & donna deux louis-d'or à l'étranger, qui le quitta en lui faiſant une profonde révérence.

En vérité, me dit-il, plus je vis, & plus je ſuis convaincu que ce monde-ci eſt le théâtre de toutes les horreurs. Cet homme que vous venez de voir, demeure à quelques lieues d'ici ; il n'eſt pas riche, mais l'honneur & la probité l'ont toujours diſtingué. On peut lui appliquer ce qu'a dit un de nos plus grands Poëtes :

Sous ſes ruſtiques toits mon pere vertueux,
Fait le bien, fuit le mal, & ne craint que les Dieux.

Il avait borné tous ſes ſoins à élever une fille chérie ; il n'avait rien négligé pour lui inſpirer des ſentimens dignes d'elle & de lui : une malheureuſe paſſion en a empoiſonné les fruits. Au printems de ſon âge, réuniſſant aux graces de la figure les talens de l'eſprit & les qualités de l'ame, cette jeune perſonne eſt devenue la proie d'un Officier, exercé de longue main, comme ſes ſemblables, à la ſéduction. Après en avoir abuſé, le ſcélerat l'a lâchement abandonnée : il l'a laiſſée dans l'embarras le plus cruel ; & pour comble de malheur, la ſanté de cette enfant eſt ſi altérée, que ſon pere appréhende tout pour ſa vie. Je lui ai conſeillé de ſe rendre promptement à *Paris*, où ſa fille trouvera tous les ſecours qu'exige ſon horrible ſituation. Quel excès d'inhumanité ! ôter à la fois à une pauvre créature ſon honneur, ſa

ſanté & ſa vie ; plonger toute une famille dans l'opprobre & la déſolation. Voilà pourtant ce que font la plupart de ces *agréables*, qu'on a la bonté de recevoir dans le monde, comme gens de *bonne compagnie*, & qui ne viennent chez vous que pour ſéduire vos femmes & vos enfans... Mais voici l'heure où je me retire dans mon cabinet ; permettez que je vous quitte, j'ai donné ordre à ma Gouvernante de vous donner ce que vous demanderez.

Je remontai chez moi, j'y paſſai le reſte de la matinée à lire & à cauſer avec *Julie*, que je regardais moins comme une fille à moi, que comme une compagne & une amie fidelle. Nous deſcendîmes à l'heure du repas. Nous trouvâmes notre Philoſophe : il ne mangea, à ſon ordinaire, que des légumes. Nous nous promenâmes après le repas, dans les bois qui

régnaient autour de ſa maiſon. Sa converſation nous fourniſſait à tout moment quelque nouveau trait d'inſtruction. Une fleur, un oiſeau, une pierre, un arbre, l'herbe que nous foulions aux pieds, tout était pour lui matiere à réflexion. Après une heure de promenade, nous regagnâmes l'hermitage. Sa Gouvernante lui remit une lettre, qu'il lut avec beaucoup d'émotion... Pardon, ſi je vous quitte, nous dit-il; mais il eſt queſtion de prévenir la ruine de deux infortunés, que l'amour a égarés. Je ne ſaurais trop me hâter.... Il partit après avoir mis un appareil ſur les plaies de notre bleſſé, qui, à la faibleſſe près, était auſſi bien qu'on pouvait le deſirer.

Il nous avait prévenues qu'il ne pourrait vraiſemblablement être de retour que le lendemain; ainſi nous fûmes ſans inquiétude, lorſqu'aux

approches de la nuit nous ne le vîmes pas arriver : nous ſoupâmes fort tranquillement toutes deux.

Notre Philoſophe revint effectivement après le ſoleil couché. Nous avions employé cetre journée à lire, à broder, à cauſer, à nous promener, à tenir compagnie au malade. Je jouiſſais enfin d'un peu de repos, après tant de mois d'agitation. Nous étions ſorties, dans le deſſein d'aller à ſa rencontre. D'auſſi loin que nous l'apperçûmes, nous doublâmes le pas. Il nous ſalua d'un air ſérein : je n'ai pas à regretter mon voyage, nous dit-il en nous abordant, le ſuccès l'a couronné. Comment va notre malade ? quand je l'aurai vu, je vous informerai de tout... Il trouva le bleſſé ſi bien, qu'il nous dit : Je réponds actuellement de ſa vie. Il était fatigué ; nous remîmes au lendemain le récit qu'il avait à nous faire : nous

soupâmes de très-bonne heure, & nous nous retirâmes dans nos appartemens.

Miladi en était à cet endroit de son récit, lorsque les approches de la nuit nous avertirent qu'il était tems de retourner à notre cabane. *Miladi* alla traire les brebis, tandis que M. *Boffant* & moi nous faisions cuire un quartier d'agneau. Pendant le repas & jusqu'au moment de nous aller coucher, tout ce qui était arrivé à *Miladi* fut le sujet de notre entretien & de nos réflexions, J'étais extrêmement impatient d'apprendre la suite de son histoire. Nous nous rendîmes le jour suivant, à la même heure au même lieu. Après quelques momens de silence, *Miladi* prit la parole en ces termes:

A peine était-il jour, que j'allai me promener au jardin. Notre Philosophe m'y avait dévancée. *Julie* ne

tarda pas à me ſuivre. Nous nous aſsîmes dans le petit cabinet : voici, autant que je peux m'en rappeller, ce qu'il nous raconta.

Le Comte de *M*... & le Marquis de *B*... étaient voiſins, & unis de la plus étroite amitié. La conformité de leurs goûts, l'égalité de leur fortune & de leur naiſſance, tout contribuait à les lier. Le Marquis avait un fils qui, dans l'âge le plus tendre, donnait déja les plus belles eſpérances. Le Comte avait une fille unique, belle comme un ange : pour reſſerrer encore plus leurs liens, le Marquis propoſa au Comte le mariage de leurs enfans. La propoſition fut reçue avec plaiſir, & dès-lors on laiſſa aux jeunes gens la liberté de ſe voir continuellement. Ils paſſaient les journées enſemble, & ne ſe ſéparaient jamais ſans regret.

Plantés ainſi, deux jeunes arbriſſaux
Croiſſent exprès pour unir leurs tamaux.
(a dit un de nos meilleurs Poëtes.)

Cependant le Marquis envoya ſon fils à *Paris* pour perfectionner ſon éducation, réſolu de conclure le mariage, après qu'il aurait été un an à l'Académie. Je paſſe rapidement ſur les tendres adieux que ſe firent les deux amans. Ils furent arroſés de leurs larmes; les proteſtations, les promeſſes, les ſermens mutuels de s'aimer toujours, les accompagnerent.

Le jeune Marquis paſſa ſon année d'épreuve, dans la pratique conſtante de ſes devoirs. Il ne laiſſait pas partir un courier, ſans écrire à ſa maîtreſſe. L'amour dictait ſes lettres; l'amour y répondait. Il touchait enfin au moment qui allait combler ſes

vœux, lorſqu'il apprend la mort du Comte. Quel coup de foudre pour cet amant! Le retardement de ſon bonheur était la moindre choſe qu'il dût appréhender. Il connaiſſait le caractere ambitieux de la Comteſſe: Sa fille, belle, riche, d'une illuſtre naiſſance, était faite pour prétendre les partis les plus conſidérables. Il y avait peu d'apparence qu'elle ſe contentât d'un ſimple Gentilhomme, titré & riche à la vérité, mais ſans illuſtration & ſans charge à la Cour. En effet, elle répondit aux propoſitions qui lui furent renouvellées par le Marquis, que ſa fille était trop jeune pour ſe marier, & qu'il fallait encore attendre quelques années. Elle avait cependant jetté les yeux ſur le Duc de *** connu par ſes débauches & par ſes extravagantes profuſions. Ce Seigneur, ſans principes & ſans mœurs, faiſait peu d'atten-

tion à la figure charmante, au mérite de la jeune perſonne; il ne conſidérait que ſes richeſſes dans cette affaire, il les regardait comme un moyen de réparer les breches qu'il avait faites à ſa fortune par ſa mauvaiſe conduite.

Le jeune Marquis ne tarda pas à être informé de ſon malheur. Sa maîtreſſe qui conſervait toujours les mêmes ſentimens, lui en détailla les circonſtances, en l'aſſurant qu'elle mourrait plutôt que d'être à un autre; & que le Duc lui était ſi odieux, qu'elle ne pouvait entendre prononcer ſon nom ſans frémir. Cependant la perſécution devint ſi violente, que la jeune perſonne pouſſée au déſeſpoir, prit le parti de ſe jetter entre les bras de ſon amant, & d'aller vivre avec lui dans une terre étrangere, où ils fuſſent en liberté de

ſuivre leur penchant. Ils étaient déja ſur les frontieres du Royaume, lorſqu'ils ont été arrêtés, & conduits, le jeune homme dans les priſons de la *Capitale*, la jeune perſonne chez ſa mere. Elle a vivement pourſuivi le Marquis, comme coupable du crime de rapt, crime capital par les loix du Royaume.

Le malheureux pere, qui depuis long-tems m'honore de ſes bontés, m'écrivit avant-hier que ſon fils allait être jugé à mort. Je n'ai pas perdu un moment : je me ſuis rendu chez la Comteſſe ; je l'ai trouvée furieuſe & ne reſpirant que la vengeance. Inſenſiblement j'ai adouci cet eſprit ſuperbe ; je lui ai repréſenté le tort infini & irréparable qu'elle faiſait à ſa fille. Ce qui vous ſurprendra, *Meſdames*, ajouta le Philoſophe, c'eſt que cette femme m'a aſſuré que le Duc perſiſtait à épouſer ſa fille,

malgré ce qui s'était passé ; & ces choses-là ne sont pas rares dans cette Nation-ci.

Pourquoi, Madame, ai-je dit, s'acharner à la perte d'un infortuné, à qui vous ne pouvez reprocher que d'aimer trop votre fille, qui avait d'ailleurs la parole de votre époux. Enfin s'il a fait un crime, vous ne pouvez disconvenir que votre fille l'a partagé. Vous dites que le Duc veut toujours l'épouser ; mais y consentira t-elle ? n'en croyez rien ; elle pense avec trop de noblesse. Si elle survit à son amant, pourra-t-elle s'accoutumer à vivre avec celui qu'elle regardera avec raison comme l'auteur de la mort de tout ce qu'elle aimait. Vous-même, Madame, voulez-vous plonger le poignard dans le sein d'une fille unique, du mérite le plus distingué, qui en cédant aux mouvemens de son cœur, n'a fait

que ſuivre la volonté d'un pere, & la vôtre même. N'aviez-vous pas donné votre conſentement à ce mariage ?

Que vous dirais-je, *Meſdames ?* mes raiſons ont ébranlé la Comteſſe. J'ai vu des larmes couler de ſes yeux ; j'ai redoublé alors d'inſtances, elle s'eſt rendue. J'ai couru annoncer cette bonne nouvelle au Marquis, qui m'a embraſſé avec tranſport, en m'aſſurant qu'il n'oublierait jamais le ſervice eſſentiel que je venais de lui rendre. Il s'eſt hâté d'aller chez la Comteſſe ; ils ont dreſſé enſemble les principaux articles du mariage de leurs enfans. Ils ſont actuellement à *Paris* pour le terminer ; ils m'ont prié d'aſſiſter à la fête ; je m'en ſuis diſpenſé : ces ſortes de fêtes ne conviennent ni à mon âge, ni à mon caractere ; il y

faut apporter de la gaieté, chanter, rire, danſer, ou s'amuſer, s'occuper de tout cela; & je ne ſais que réfléchir : la ſolitude eſt mon aliment, le travail du cabinet mon unique occupation. Si je ſors quelquefois de ma retraite, ſi je reſpire l'air contagieux du monde, c'eſt pour le ſecours de mes ſemblables.

A propos, notre bleſſé ſe trouve aſſez bien, pour pouvoir ſupporter le mouvement de la voiture On doit venir le chercher demain en litiere. Il m'a offert un preſent conſidérable, je l'ai remercié; je n'ai beſoin de rien: à des deſirs auſſi bornés que les miens, mes revenus ſont plus que ſuffiſans. Votre ſituation eſt bien différente; elle vous met dans le cas d'accepter une bourſe de mille écus, d'un riche Marchand à qui vous avez ſauvé la vie... Puiſque vous l'approu-

vez, j'accepterai cet argent, Monſieur, lui répondis-je, en me réſervant de le rendre, ſi mes affaires me le permettent jamais. Vous paſſez donc votre vie à faire le bien; quelle façon de penſer! quelle conduite reſpectable! Combien elle eſt préférable aux pratiques minutieuſes de celui qui croit avoir ſatisfait à ſes devoirs, quand il a paſſé aux pieds des Autels la plus grande partie des journéees. C'eſt le culte du cœur, c'eſt la pratique du bien, c'eſt le ſoulagement de nos ſemblables, que l'Être ſuprême exige de nous; & qu'on ne croye pas avoir obéi au précepte, en donnant quelque chétive monnoie à celui qui tend la main. C'eſt moins par l'argent que par les conſeils, par les courſes, par les ſollicitations faites à propos & avec chaleur en faveur du mérite malheu-

reux, qu'on ſe rend utile. On doit employer tous ſes ſoins à le déterrer ce mérite, qui d'ordinaire ſe cache dans l'obſcurité. Une famille tombée dans l'indigence par un revers ſubit; un innocent qui, victime de la méchanceté, gémit dans un cachot; la veuve, ſans reſſource pour ſa propre ſubſiſtance & pour celle de ſes enfans; l'orphelin tremblant & accablé du poids de ſa miſere, le faible opprimé par le fort, voilà les vrais, voilà les ſeuls objets faits pour émouvoir les cœurs ſenſibles... Vous parlez le langage de la plus ſublime Philoſophie, me dit notre Philoſophe; il eſt aiſé de voir que vous avez profité du commerce des *Anglaïs :* voilà la morale de la plupart d'entr'eux, morale admirable, & qui devrait être celle du genre humain... Au mot *Anglais*, mon viſage

ſe couvrit d'une rougeur marquée ; mes yeux s'obſcurcirent, il en coula des larmes. Vous pleurez, s'écria-t-il ; j'ai fait une indiſcrétion, j'ai renouvellé un ſouvenir trop tendre ; j'ai rouvert des plaies qui ſaignaient encore. Voilà l'heure d'aller à mon travail, je vous quitte... Je ne fus pas véritablement fâchée de reſter ſeule, pour pouvoir rêver en liberté : je trouvais de la douceur à m'occuper de mes triſtes penſées.

Le fils du bleſſé arriva le lendemain dans une litiere. Après m'avoir remercié dans les termes les plus affectueux, il me remit de la part de ſon pere, une bourſe dans laquelle il y avait mille écus en or, en m'aſſurant qu'il était fâché de ne pouvoir pas faire mieux, mais que je le trouverais toujours au beſoin. Je ne pris cette ſomme, qu'à condition de la

lui remettre, lorſque l'état de mes affaires me le permettrait. Ils partirent, en nous comblant de bénédictions, mon hôte, Julie & moi.

Le Philoſophe fut obligé de faire encore une abſence. Il revint au bout de deux jours. Voilà, me dit-il en m'abordant, mille écus qu'un des premiers Seigneurs du Royaume vous prie d'accepter, à titre de prêt, ſi vous vous faites une délicateſſe de les recevoir autrement. Mettez ces 6000 liv. dans le commerce maritime, & vous pourrez aiſément rétablir vos affaires... C'eſt bien mon deſſein, lui répondis-je; mais je voudrais auparavant avoir des nouvelles de mon oncle... J'ai écrit à *Amſterdam* il y a déja quelques jours, interrompit-il; nous ſaurons dans peu quelque choſe de poſitif, & nous déterminerons alors ce qui vous ſera

le plus avantageux... En vérité, m'écriai-je en interrompant *Miladi*, votre Philoſophe eſt un homme admirable. Quel mêlange d'humanité, de nobleſſe & de généroſité ! il ne ſe contente pas de vous accueillir avec bonté, il vous céde encore généreuſement le préſent qui lui était deſtiné. Je ne doute pas que ce grand Seigneur ne fût le Marquis, pere du jeune homme qui lui devait la vie. Il fait plus, il écrit en Hollande, pour vous rejoindre à votre oncle, ce qui acheve de me convaincre de la pureté de ſes motifs. Sans cela votre jeuneſſe & votre figure auraient pû faire trouver ſon procédé moins beau ; mais pourſuivez votre récit, ma chere & aimable *Miladi :* pardon, ſi je vous ai interrompu... *Miladi* reprit ainſi.

Cet homme merveilleux eſt trop

ſupérieur aux faibleſſes de l'humanité, pour en être ſuſceptible. L'amour ne ternit jamais ſes actions ; ſa grande ame, en faiſant le bien, n'enviſage que le plaiſir de le faire.

Il y avait près d'un mois que je vivais dans cet aſile ; j'y aurais mené la vie la plus douce, ſi votre ſouvenir n'y eût mêlé quelquefois de l'amertume. Un jour que retirée dans ma chambre, je repaſſais les divers événemens qui avaient agité le cours de ma vie, le Philoſophe ouvre bruſquement la porte, & m'apprend l'arrivée de mon oncle. Effectivement il entra dans le moment. Qu'il était changé ce cher oncle ! Mon œil troublé eut toutes les peines du monde à le reconnaître. Ce n'était plus ce tein frais, cet air riant qui, dans des tems plus heureux, annonçaient le calme & la beauté de ſon

ame. Le chagrin avait, à longs ſillons, imprimé toutes ſes horreurs ſur ſon viſage. Je me précipitai entre ſes bras ; je le tins étroitement embraſſé pendant long-tems. Il me rendait avec uſure mes careſſes, & nous ne prononcions pas un ſeul mot. Ces premiers mouvemens un peu appaiſés, mon oncle m'apprit que le renverſement total de ſa fortune l'avait bien moins touché que ma perte ; qu'après avoir échappé aux dangers de l'aſſaut, perſuadé que j'y avais péri, il s'était retiré à *Amſterdam*, où il avait été obligé, pour ſubſiſter, de travailler dans le comptoir d'un de ſes amis ; qu'il avait perdu peu de tems après ſa femme ; qu'accablé par le poids de ſa douleur, il n'aurait pas tardé à la ſuivre, s'il n'avait reçu dans le même tems la lettre de notre hôte ; que

cette nouvelle inespérée l'avait rendu à la vie ; & que se sentant encore assez de force, il était parti sur le champ. Mais comme nos aventures vont désormais être communes, il voudra bien se charger de vous en apprendre la suite. Une réflexion se sera sans doute présentée à vous, *Milord*, dans le cours de ce récit ; c'est que la Providence n'abandonne jamais ses enfans : elle les éprouve, elle les châtie quelquefois ; mais elle leur ménage des ressources, dans les momens même les plus désespérés. J'allais devenir la proie d'un furieux qui ne connut jamais ni la vertu, ni les remords. L'essieu de notre voiture rompt, j'ai occasion de rendre un léger service à une malheureuse victime de l'amour. Le Ciel se sert de ce faible instrument, pour m'arracher au

péril dont j'étais menacée. Il me conduit dans un asile, où ma vie & ma vertu sont également en sûreté, où je trouve le plus honnête homme du monde, qui m'accueille, qui me console, qui me procure une somme assez considérable pour rétablir nos affaires, qui me réunit à mon oncle. Cette même Providence me fait trouver dans une île déserte que je regardais comme mon tombeau, un amant chéri, un époux tendre : mon bonheur naît du sein du malheur. Il est peu de malheureux dans le monde, qui n'ayent fait l'épreuve de cette vérité. Cette seule pensée devrait nous faire supporter avec fermeté les revers les plus cruels, sur-tout quand nous ne nous les sommes pas attirés. Le témoignage d'un cœur droit est, selon moi, un équivalent à tous les maux.

J'applaudis à ma chere *Miladi*; je l'embraſſai avec tendreſſe: nons nous levâmes; & ayant gagné l'habitation, chacun vaqua à ſes travaux ordinaires.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE NEUVIEME.

NOUS nous rendîmes le jour suivant, au même endroit; & nous étant assis au pied d'un arbre, M. *Bossant* prit la parole en ces termes:

Jugez de ma joie, lorsque je lus

la lettre qui m'apprenait que ma niece etait pleine de vie & de ſanté, dans l'aſile le plus reſpectable. Depuis le cruel moment où nous avions été ſéparés, toutes mes perquiſitions n'ayant pu me rien apprendre de ſon ſort, j'avais cru ſa mort certaine. Celle de Madame *Boſſant* arrivée dans ces circonſtances, avait achevé de rompre les liens qui m'attachaient à la vie. Accablé ſous le poids de tant de coups réïtérés, je n'avais pas le courage de mettre en pratique cette philoſophie mâle & vigoureuſe, qui nous rend ſupérieurs à l'événement. Si je ne me donnai pas la mort, c'eſt que je ne la crus pas éloignée, c'eſt que tous les ſentimens de religion n'étaient pas encore étouffés, & qu'après tout la vue d'une éternité de peines effraye l'homme le plus intrépide.

Apprendre cette nouvelle, faire

mes préparatifs de départ & partir, fut l'affaire de vingt-quatre heures. Ma niece n'a point exagéré dans le portrait qu'elle a fait de ſon hôte. On dirait qu'il eſt l'ami ou le pere du genre humain ; ſes ſoins, ſes lumieres, ſon argent, tout eſt employé pour les autres ; & comme dans les ſervices qu'il rend il ne compte pas ſur la reconnaiſſance, l'ingratitude ne le rebute pas : il connaît même aſſez le général des hommes, pour s'y attendre. Nous nous occupâmes enſemble des moyens de rétablir nos affaires. Son avis (& c'était le mien) fut d'employer en marchandiſes les deux mille écus qu'il nous avait procurés, & de paſſer aux *Indes* dans le premier vaiſſeau Hollandais qui y ferait voile. Mais la ſaiſon n'etant pas favorable, il nous preſſa avec tant d'inſtance de paſſer encore quelque tems chez lui,

que nous ne pûmes le lui refuſer. Nous profitâmes de l'occaſion pour aller voir *Paris* ; cette ſuperbe Capitale, qui par ſon immenſe étendue, par la magnificence de ſes bâtimens, par le nombre & la ſomptuoſité des équipages, par la quantité prodigieuſe de ſes habitans, par l'affluence des étrangers, par les ſciences, par les arts, par le luxe qui des Grands a deſcendu chez le peuple, eſt ſans contredit la premiere ville de l'univers. Au reſte, *Milord*, je ne prétends pas approuver le luxe qui y régne ; il confond preſque tous les Etats, il ouvre la porte à l'intrigue, à l'envie, à la débauche, au menſonge, à la trahiſon. S'il ſe commet tant de vols, tant d'aſſaſſinats à *Paris*, c'eſt au luxe qu'il faut les attribuer. Les femmes du peuple, celles qui ſont dans la claſſe immédiatement au-deſſus, y ſont preſque

toutes corrompues. Il eſt rare qu'elles réſiſtent à l'appas de l'or. La facilité que l'on a de cacher ſes déſordres, rend les infidélités fort communes dans le mariage. On aſſure pourtant que chez la Nobleſſe, dans la premiere Bourgeoiſie, dans les familles opulentes, les femmes ſe conduiſent avec autant de régularité que de décence. L'excellente éducation qu'on leur donne, le peu d'occaſions qui ſe préſentent y contribuent. Je dis le peu d'occaſions, & je n'avance pas un paradoxe: les ſujets de diſſipation qui naiſſent à chaque pas, la quantité de courtiſannes, les motifs pris de l'ambition & de l'intérêt, tout cela réuni fait qu'on s'amuſe très-rarement à *Paris* à faire l'amour. On néglige les femmes ſages, parce qu'on en a ſous ſa main de très-jolies, qui donnent à peine le tems de former des deſirs. L'Artiſan, le Marchand,

le Manœuvre ne s'occupent que des moyens de tromper l'étranger ; & il leur arrive ſouvent d'être enveloppés dans les mêmes pieges qu'ils avaient tendus.

Une choſe que j'ai remarquée, c'eſt que peu éclairés ſur leurs intérêts, les *Pariſiens* ſacrifient les plus belles eſpérances au moment préſent. On dirait que leurs vues bornées ne s'étendent pas dans l'avenir ; ils ne penſent pas qu'ils vous rebutent, en vous enlevant un écu, & s'ôtent le moyen de vous enlever un louis-d'or dans une autre circonſtance. En un mot, ils ne mettent point d'art dans leur manege ; leur mauvaiſe foi eſt auſſi-tôt démaſquée : je parle toujours du peuple, & des claſſes qui en ſont voiſines. Ce n'eſt pas qu'à *Paris* il n'y ait de très-grandes vertus ; mais elles y ſont cachées : l'obſcurité eſt leur partage, comment paraîtraient-elles au grand jour ? La

conſidération eſt réſervée pour les richeſſes, & d'ordinaire le vice y conduit. Voilà le précis de mes remarques, pendant le peu de ſéjour que nous y fîmes.

Un evénement tragique arrivé dans une Province méridionale de la France, était alors le ſujet des entretiens de la Ville & de la Cour. Le fils d'un Négociant, recommandable par ſa probité, s'était rendu coupable de *ſuicide*. Ce Négociant profeſſait la *Religion Proteſtante*; il n'en fallut pas davantage pour le noircir d'un crime énorme aux yeux de la multitude, toujours prompte à ſe prévenir, n'agiſſant que par paſſion, & ſe portant aux excès les plus furieux, lorſqu'elle eſt pouſſée par un faux zele de religion.

Le bruit ſe répandit que le *ſuicide* était un zélé *Catéchiſte*, qui devait dans peu de jours abjurer ſes erreurs,

& faire profeſſion du *Catholiciſme*; que le pere inſtruit du projet, avait juridiquement condamné à mort le malheureux jeune homme; & que ſa femme, ſon fils, un de ſes amis & lui avaient exécuté l'arrêt. L'imagination n'a jamais produit d'abſurdité pareille; mais le fanatiſme trouve de la poſſibilité à tout, & de la réalité à tout ce qui eſt poſſible. Le pere arrêté avec ſes prétendus complices, eſt enfermé dans un cachot; & après pluſieurs mois de priſon, appliqué à la queſtion extraordinaire. Il expire enfin ſur la roue, en proteſtant à la face de Dieu de ſon innocence.

Ce qui vous ſurprendra, *Milord*, c'eſt que l'eſprit de vertige avait tellement ſaiſi les Juges, qu'ils condamnerent cet infortuné contre toutes les Loix. Non-ſeulement il n'y avait pas un ſeul témoin qui dépoſât

contre ; mais il y en avait d'irréprochables, qui atteſtaient ſon innocence. Immédiatement après la mort du pere, on avait rendu un ſecond arrêt contradictoire, qui ouvrait les portes de la priſon à la veuve, à ſon fils, à ſon ami & à ſa domeſtique. Cette femme courageuſe eut à peine ſecoué ſes chaines, que conſternée encore du coup affreux qui l'avait accablée, elle ſe traîna au pied du Trône, pour y implorer la juſtice du *Souverain*. Ses malheurs lui avaient attiré des amis puiſſans, qui lui prodiguerent leur crédit & leur argent. Notre Philoſophe ne fut pas un des moins ardens à la ſervir : cette cauſe ſi flétriſſante pour l'humanité, était bien faite pour intéreſſer un cœur tel que le ſien (*a*).

(*a*) Les Juges nommés par Sa Majeſté pour revoir ce procès, ont déclaré tout d'une

Cependant, au retour de la belle saison, nous partîmes, ma niece & moi, pour *Amsterdam*. Ce ne fut pas sans bien de regrets & de pleurs, que nous nous séparâmes de l'honnête homme à qui nous avions de si grandes obligations.

J'avais pensé souvent à vous donner de nos nouvelles : ma niece le voulait ; mais toute réflexion faite, le *Chevalier*, dis-je à ma niece, est sans fortune ; comment pourrait-il soutenir une femme qui ne lui apporterait rien. Allons aux *Indes*, nous y réussirons ; & quand nous aurons ramassé du bien, nous repasserons en *Europe* : nous informerons alors le *Chevalier* de tout ; & s'il est encore

voix les Accusés innocens & absous. La mémoire de *Jean Calas* a été réhabilitée ; & Sa Majesté a accordé 36 mille livres à cette famille infortunée.

libre, comme je n'en doute pas, il partagera notre fortune.

Monſieur, dis-je en interrompant M. *Boſſant*, permettez-moi de m'élever contre cette façon de raiſonner. Que vous m'euſſiez épargné de peines, ſi vous en aviez agi différemment! il n'y aurait point de lacune dans ma vie; le vice & le chagrin n'auraient pas rempli les interſtices de ma jeuneſſe. J'avoue que ma fortune n'était rien; mais en m'attachant à la vôtre, n'aurais-je pas poſſédé un tréſor dans ma chere & aimable *Miladi*; ma fortune était faite.... Langage d'amant, interrompit M. *Boſſant*; vous auriez fait naufrage avec nous; nous ſerions peut-être morts tous trois de miſere dans cette île: au lieu que le Ciel vous y a envoyé pour nous ſauver, en nous procurant toutes les commodités de la vie; & ſi le même hazard qui

nous y a jettés, peut nous en faire ſortir, nous avons de quoi mener une vie douce dans notre patrie ; nous pourrons même, ce qui doit être compté pour beaucoup, être utiles aux malheureux. Ne blâmons jamais la Providence dans le cours des événemens, elle ſait mieux que nous ce qui nous convient ; & ſouvent ce que nous regardons comme un très-grand malheur, eſt pour nous la ſource du bonheur. Je fus obligée de convenir que M. *Boſſant* avait raiſon. Il reprit ainſi ſon récit.

Nous trouvâmes à *Amſterdam* un vaiſſeau, qui n'attendait que le premier bon vent pour mettre à la voile ; il était chargé pour *Batavia*. Je fis marché avec le Capitaine pour notre paſſage ; & ayant converti une grande partie de notre argent en marchandiſes, nous nous embarquâmes.

Notre navigation fut heureuſe ; à peine nous arretâmes-nous quelques jours au cap de *Bonne-Eſpérance*. Le vent continuant à être favorable, nous nous rendîmes en moins de ſix ſemaines, au Royaume de *Bantam*. La curioſité, l'envie de nous inſtruire, nous y fit ſéjourner quelques jours. Les *Hollandais* y jouiſſent d'une très grande conſidération. Un *Hollandais* qui y était établi depuis quelques tems, s'offrit de nous conduire par-tout : le Palais fut ce qui nous parut de plus remarquable. L'architecture, quoiqu'irréguliere, n'eſt pas ſans agrément. L'or & la ſoie ſont prodigués dans l'intérieur du Palais, ſans goût à la vérité ; mais le coup-d'œil ne laiſſe pas d'en être éblouiſſant.

Les ſieges conſiſtent dans des piles de carraux rangés avec ſymétrie aux quatre coins de chaque chambre. Il

ne ſe préſenta pas un ſeul eſclave dans notre marche. Le *Hollandais* à qui je demandai la cauſe de cette ſolitude, me dit que dans tous les appartemens du Roi il n'y avait pas habituellement dix domeſtiques. Le gros des Officiers qui le ſervent, eſt dans un quartier ſéparé ; & ceux qui demeurent plus près de ſa perſonne, n'y ſont que pour avertir au premier ſigne, celui dont le Roi demande quelque ſervice.

Nous vîmes des fenêtres une eſpece de jardin diſtribué en allées, & rempli de caiſſes qui contenaient différens arbriſſaux. Au fond, l'on voyait une grille percée en arcades, qui donnaient dans un jardin beaucoup plus grand, & qui laiſſaient appercevoir deux ailes de bâtiment, dont mes yeux ne purent meſurer l'étendue. Il n'eſt permis à perſonne de paſſer cette grille, ſi l'on n'eſt appellé

Rien ne nous parut plus curieux & plus agréable dans ce Palais, qu'une grande voliere où l'on a raſſemblé toutes les eſpeces d'oiſeaux qui ſont connus dans les *Indes*. La variété de leurs figures & de leur plumages forme un ſpectacle dont mes yeux ne pouvaient ſe raſſaſier. La voliere eſt d'ailleurs ſi belle, qu'on la prendrait pour un Temple magnifique : elle eſt à l'extrémité du quartier des femmes, pour leur ſervir d'amuſement.

Au ſortir du palais, nous allâmes viſiter la ville. Les rues ne ſont point pavées, ce qui en rend le fond preſque toujours poudreux ou ſale ; mais toutes les maiſons ſont riantes par la continuité des vernis & des peintures. Il n'y a point d'édifices publics, excepté quelques lieux de retraite pour les malades & pour les pauvres. Nous rendîmes viſite à quelques *Indiens* de la connaiſſance de notre

Conducteur. Ils nous firent l'accueil le plus obligeant ; ils nous préſenterent d'excellens vins de pluſieurs endroits renommés, avec une ſorte de pâtiſſerie compoſée de riz, de miel & d'épices : outre l'agrément du goût, elle a la propriété de nettoyer l'eſtomac & de le fortifier.

En général le ſpectacle de la ville forme une perſpective extrêmement riante. Un mêlange de maiſons peintes, ſéparées par des jardins plantés de cocos, & diſtinguées par un grand nombre de petites tours bâties ſur différens modeles, ſont le premier objet qui fixe les yeux. Les Hollandais, les Chinois, les Malays, les Abyſſins, & quantité d'autres Marchands qui ſont établis à *Bantam*, ont leur demeure hors de la ville. Chacun s'eſt bâti dans le goût de ſa Nation, ce qui donne une variété fort agréable aux fauxbourgs, qui ſont d'une grande étendue.

Nous ne fîmes que très-peu de ſéjour à *Bantam*. Un heureux vent nous ayant fait ſortir du détroit de la Sonde dans peu d'heures, nous entrâmes le jour ſuivant dans le port de *Batavia*.

La nature n'a rien fait de ſi propre à charmer les yeux, que les environs de cette fameuſe ville. Des canaux, des allées d'arbres, des bâtimens magnifiques, ſont les premiers objets qui ſe préſentent à ceux qui touchent au rivage ; & la campagne ne paraît qu'une grande ville, au milieu de laquelle *Batavia* eſt comme reſſerrée. Elle n'a pourtant guères moins d'étendue qu'*Amſterdam* ; elle eſt bâtie dans le même goût, c'eſt-à-dire, que toutes ſes rues ſont arroſées d'un large canal, & plantées de grands arbres, qui donnent des deux côtés un ombrage continuel. Le port eſt large & commode ; c'eſt ce qui ſe

préſente à la premiere vue. Mais les beautés particulieres, les richeſſes & le faſte de cette magnifique ville, ſurpaſſent toutes les deſcriptions. Les Hollandois ne différent de ceux de l'Europe que par la corruption des mœurs, & le faſte qui y eſt porté à l'excès. Les plus ſages & les plus groſſiers y prennent bientôt le goût de toute la molleſſe *Aſiatique*. Le luxe de leurs habits & de leurs meubles, la multitude de leurs eſclaves, l'air de grandeur & d'opulence avec lequel ils paraiſſent en public, la dépenſe qu'ils font pour leur table & pour leurs plaiſirs, donnent la plus haute idée du monde d'une République qui eſt repréſentée à deux mille lieues de ſon centre par de tels ſujets.

On ne voit point paſſer dans les rues la femme d'un Marchand, ſans la prendre, à ſon train, pour une

Princeſſe qui marche en triomphe au milieu de ſes ſujets. Elle eſt portée ſur un brancard ſoutenu par un grand nombre d'eſclaves; elle en a d'autres qui la précédent, d'autres qui la ſuivent : l'or & la ſoie éclattent ſur ſa voiture & dans ſes habits; elle eſt garantie du ſoleil ou de la pluie, par des tentures dont la galanterie égale la richeſſe; on eſt ébloui de la multitude & de l'éclat de ſes diamans.

La Maiſon de Ville, la ſalle du Conſeil, l'arſenal, les magaſins ſont des édifices à *Batavia*, dont on admire la beauté. Tous ces bâtimens, comme la plupart des rues de la ville, portent les mêmes noms qu'à *Amſterdam*.

A la réſerve des marchandiſes qui ſe conſument par l'uſage, le commerce de *Batavia* n'eſt que d'entrepôt : ainſi l'on n'y voit ni manufactures, ni ouvriers bien habiles,

ni inventions nouvelles ; enfin rien de ce qui s'offre de toutes parts à *Londres* & à *Amſterdam*. Tout y eſt apporté des Indes pour la Hollande, ou de la Hollande pour les Indes. On y travaille néanmoins les perles & les autres pierreries ; mais la plupart des autres marchandiſes ſont ou dans les magaſins, d'où elles doivent être tranſportées ſuivant leur deſtination, ou ſur les vaiſſeaux qui s'arrêtent au port, & qui payent les droits du paſſage, ſoit en allant, ſoit à leur retour.

Voilà, *Milord*, quelques obſervations ſur la Capitale de Hollande en Aſie. J'ai cru qu'elles ne vous déplairaient pas, & je les ai hazardées. Vous n'ignorez pas que dans la guerre de 1672, il fut convenu unanimement dans un Grand Conſeil tenu à *Amſterdam*, que toute la Hollande ſe tranſporterait dans cette riche Co-

lonie, ſi la France avait obtenu un ſuccès de plus. Ce n'eſt pas, ſelon moi, ce qu'on eut fait de plus mal; les marais de la Hollande ne valent pas la peine qu'ils donnent; & il vaut mieux faire tout le commerce des Indes, être comme les Souverains de l'Aſie, que de ne figurer que comme une puiſſance ordinaire en Europe.

Je portais des lettres de recommendation pour un des principaux Négocians de *Batavia*. J'en fus très-bien reçu: mon nom lui était connu; il avait même eu des obligations à feu mon pere, & ne l'avait pas oublié. Il nous logea chez lui, & nous donna ſa table. Peu content de ce premier ſervice, il ſe chargea de nos marchandiſes, & les fit valoir pour ſon compte. Nos fonds triplerent dans peu de mois; il nous aſſocia alors à ſes entrepriſes: en moins de

deux ans nous nons vîmes riches de plus de cent mille écus.

Il s'était préſenté pendant cet intervalle pluſieurs partis pour ma niece; mais fidelle à ſes premiers engagemens, elle les avait tous refuſés. Lorſque je vis nos affaires en ſi bon train, je propoſai à ma niece de retourner en Europe... Vous m'avez prévenu, mon cher oncle, me dit-elle; j'allais vous le propoſer moi-même. Notre fortune ſuffit pour mener une vie douce dans le ſein de la médiocrité; le Sage n'en deſire pas davantage. Partons: le Chevalier ne nous aura peut-être pas oubliés; il me ſera doux de lui offrir ma main avec mon cœur.

Nous mîmes promptement ordre à nos affaires; nous prîmes des lettres de change ſur la banque d'*Amſterdam*, pour la valeur de ce que nous poſſédions; & après avoir aſſuré

d'une reconnaiſſance éternelle notre bon & généreux Négociant, nous nous embarquâmes pour *Amſterdam*.

Les premiers jours de notre navigation furent très-beaux; ſur le ſoir du troiſieme, le tems ſe couvrit, les nuages s'amoncellerent, & bientôt il s'éleva une tempête furieuſe. Tout accoutumés que ſont les Matelots à de ſemblables accidens, ils convinrent qu'ils n'en avaient jamais vu de pareille. Le Capitaine ſaiſi de frayeur, nous avoua que nous étions tous perdus, ſi ce tems-là durait encore quelques heures. Nous avions ſerré toutes nos voiles; & dans l'impoſſibilité de reſter ſur le pont, on laiſſait rouler le navire au gré des flots. Au milieu de la conſternation générale, ma niece ſeule était d'une tranquillité merveilleuſe. Je l'admirais, ſans pouvoir l'imiter. Toutes mes réflexions ſur la certitude de la

mort, ſur l'eſpoir d'une autre vie ; ſur ma conduite paſſée, qui ne me reprochait rien d'eſſentiel, ne diminuaient pas mes frayeurs. Je l'avouerai, *Milord*, la Philoſophie me paraît d'un faible ſecours dans ces momens terribles, où l'ame toute troublée n'eſt occupée que du danger préſent. La religion peut ſeule adoucir l'amertume & les horreurs de la mort. Cependant le vaiſſeau pouſſé ſur un rocher, s'entrouvre avec un fracas épouvantable, l'eau y entre en ſi grande abondance, qu'il ne nous reſte plus la moindre eſpérance : le cri du déſeſpoir ſe fait entendre de tous côtés. Dans le tems que cette foule d'hommes éplorés attend en tremblant la mort, la grandeur du péril me rend toute ma préſence d'eſprit. Je me ſaiſis de deux ou trois planches, qui fortement liées en emble, formaient une eſpece de radeau ; &

& ayant passé une corde autour de ma niece & autour de moi, je m'attache au radeau, & m'abandonne à la fureur des flots. Le navire fut englouti à l'instant. Après avoir vogué quelques heures dans une situation aussi violente, les forces commençaient à nous manquer, lorsque nous fûmes poussés dans cette île. S'il avait fallu rester encore une demi-heure sur les flots, nous aurions sans doute péri. J'avais, heureusement pour nous, dans mes poches une bouteille de liqueur; j'en fis avaler quelques gouttes à ma niece, j'en avallai moi-même. J'avais sur moi une pierre à fusil, un briquet : nous ramassâmes quelques morceaux de bois; & ayant fait du feu, nous nous séchâmes. Nous nous retirâmes dans une caverne qui n'était pas éloignée du rivage, nous en bouchâmes l'entrée avec nos planches. Epuisés de lassi-

tude, nous y dormîmes d'un ſommeil profond juſqu'au jour ſuivant.

Nos forces étant entiérement rétablies, nous parcourûmes le côté de l'île où nous avions abordé, & nous fixâmes notre demeure où vous nous avez trouvés. Des herbes, des fruits, des coquillages, du poiſſon, ont fait pendant quelques mois toute notre nourriture.

Mon tempérament affaibli déja par l'âge & par le chagrin, ne put réſiſter à un genre de vie ſi extraordinaire; je tombai dangéreuſement malade, je touchais à ma derniere heure. Si j'avais du regret à la vie, c'était pour ma malheureuſe niece, que je laiſſais ſeule dans un déſert, dénuée de toutes les commodités de la vie. Dans cette déplorable extrêmité, le Ciel vous a envoyé à notre ſecours. Notre ſituation, de déſeſpérée qu'elle était, eſt devenue tout-

à-coup ſi gracieuſe, que tous nos vœux ſont comblés. Si le bonheur habite ſur la terre, il a certainement fixé ſa réſidence parmi nous. M. *Boſſant* termina ainſi ſon récit.

Mais, Monſieur lui dis-je, mon cher & bien-aimé oncle, vous n'avez point parlé, dans votre récit, de *Julie*, cette jeune perſonne à qui je dois tout, puiſqu'elle a ſauvé *Miladi... Julie*, répondit-il, nous ſuivit à *Batavia*; nous l'y avons laiſſée, avantageuſement établie avec un riche Artiſan. Avant de vous avoir trouvé, je faiſais fond ſur elle, ſi j'étais jamais aſſez heureux pour ſortir de cette île. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que nous avons tout perdu, en faiſant naufrage. J'eſpere pourtant que ſi les perſonnes qui m'ont donné des lettres de change, ne ſont pas mortes, elles ne feront point difficulté de nous rendre notre

bien, si le sort nous rend jamais à notre patrie... Je réunis dans ce désert, Monsieur, lui dis-je, les plus cheres affections de mon cœur : la vertu, l'amour & l'amitié m'y filent de si heureux jours, que si je desire de retourner en Europe, c'est uniquement pour vous procurer les douceurs nécessaires à votre âge.

J'avoue, *Milord*, me répondit M. *Bossant*, que si vous ne considériez que vous-même, la situation dans laquelle se trouve un homme de votre caractere, est préférable à toute autre; mais songez que nous nous devons à la société, que vous y adouciriez les maux d'une infinité de malheureux, & que la Providence ne vous a pas fait naître au milieu des hommes, pour passer votre vie dans un désert... Si je conviens de la justesse de ce que vous avancez, lui dis-je, vous conviendrez aussi,

Monſieur, que cette même Providence, maîtreſſe des événemens, nous ayant jettés tous les trois dans cette île, il faut ſe réſigner ſans murmure à ſes ordres. Mon obéiſſance n'eſt pas bien méritoire, ajoutai-je, en embraſſant tendrement ma chere *Miladi*. Nous nous levâmes, & nous reprîmes, en continuant notre promenade, le chemin de l'habitation : chacun y vaqua à ſes occupations ordinaires.

Cependant *Miladi* s'apperçut qu'elle portait dans ſon ſein des fruits de notre mutuelle tendreſſe. Cette découverte fit un plaiſir inexprimable au bon M. *Boſſant*. Dans toute autre circonſtance, elle m'aurait enchanté ; mais de quel ſecours pouvions-nous être à *Miladi* ? Son tempérament d'ailleurs très-délicat me donnait tout à appréhender pour ſa vie. Je n'aurais ſans doute pas ſurvécu à un

pareil coup ; la ſeule idée m'en faiſait frémir. Il m'arrivait ſouvent de m'attriſter juſqu'aux larmes ; *Miladi* me faiſait des tendres reproches ſur ma triſteſſe.

Commencez-vous, me diſait-elle, à vous laſſer de cette vie douce & uniforme, qui avait tant de charmes pour vous. Votre plus grand plaiſir eſt de vous retirer à l'écart pour y rêver. D'où peut venir ce changement ? Votre épouſe ne vous ſerait-elle plus chere ? ... Quel reproche, mon aimable *Miladi !* que je le mérite peu ! & qu'il affligerait votre époux, ſi votre tendreſſe pour lui ne perçait à travers ! Moi, ne plus vous aimer ! moi qui donnerais ma vie pour vous, moi qui ne ſouffre que de vos maux, moi qui ne ſuis triſte que parce que je redoute l'inſtant que je deſirerais avec ardeur dans toute autre circonſtance. Ah ! *Miladi*, vous

devriez pourtant connaître le fond de mon cœur, de ce cœur qui vous adore... Mon cher ami, me voilà rassurée, me dit-elle avec le souris de l'amour ; pardonnez ces allarmes assez naturelles à qui aime autant que je le fais. La moindre apparence de réfroidissement de ta part, me glace d'effroi ; ton changement serait sans doute bientôt suivi de ma mort ; il faut si peu de chose pour accabler une ame sensible... M. *Bossant* vint se mêler à un entretien si tendre. Le bon homme pleurait de joie, en voyant notre union. Il ne pouvait assez remercier le Ciel de la faveur inespérée qu'il lui faisait sur la fin de ses jours.

Nous étions allés nous promener un après-midi à quelque distance de notre habitation. L'endroit était découvert & élevé ; nous contemplions avec une morne admiration le spec-

tacle ſublime & impoſant de l'immenſe Océan. Je crois appercevoir tout-à-coup un objet mobile, qui me parut un vaiſſeau. Je le fixe avec d'excellentes lunettes d'approche, que je portais toujours ſur moi. Je ne me trompe pas, m'écriai-je, voilà un navire qui dirige ſa route du côté de l'oueſt : la conſtruction m'en paraît anglaiſe ; mais à ſa manœuvre embarraſſée, je juge qu'il doit avoir beaucoup ſouffert. M. *Boſjant* en porta le même jugement. Je ne perdis cependant pas un moment. Ayant promptement ramaſſé en un tas pluſieurs morceaux de bois, j'y mis le feu. J'eus lieu de penſer qu'on l'avait apperçu du vaiſſeau ; car je remarquai qu'il portait toutes ſes voiles, & que la proue était tournée de notre côté.

Cependant les nuages ſe grouppent dans l'air, & l'obſcurciſſent ; il ſe

leve de terre un vent furieux, qui augmentant par intervalles, ſuſcite à la fin la plus terrible tempête.

La pluie, la grêle, les éclairs, la foudre nous contraignent de regagner avec précipitation notre demeure. *Miladi* toute éperdue ſe jette entre mes bras. Son tendre cœur était ſi ému, qu'à peine pouvait-elle prononcer diſtinctement une parole. Mon cher ami, me dit-elle enfin en balbutiant, que je plains les infortunés qui ſont dans ce navire ! Quelles graces n'avons-nous pas à rendre à l'Etre ſuprême qui nous a réunis dans cette île ! nous y jouiſſons de toutes les douceurs de la vie, ſans être expoſés à des périls auſſi affreux ; pourquoi voudrions-nous en ſortir ?

Vous voyez, interrompit M. *Boſſant*, la folie des hommes : au lieu de cultiver en paix le champ pater-

nel, ils ſacrifient leur ſanté, ils courent chercher la mort aux extrémités du monde ; & quel motif les conduit ? eſt-ce le devoir ? eſt-ce la gloire ? Non, c'eſt un vil, un ſordide intérêt ; c'eſt l'envie d'acquérir des richeſſes : pour quel uſage encore ? Eſt-ce pour le ſoulagement des malheureux ? Non, c'eſt pour paſſer le reſte de leurs jours dans le ſein de la molleſſe, du luxe & du vice ; c'eſt pour multiplier les moyens de corrompre l'innocence ; c'eſt pour écraſer ſous les roues d'un char ſuperbe, la faible & timide indigence ; c'eſt ſouvent pour faire triompher l'injuſtice, pour ſe ſouſtraire au pouvoir des Loix, pour arracher une épouſe chérie des bras de ſon tendre époux, pour plonger dans l'infamie une famille reſpectable, pour avoir une table abondante & délicate.

Ainſi raiſonnait M. *Boſſant* avec autant de vérité que de force. Nous l'écoutions, & nous lui applaudiſſions. L'orage continuait cependant avec la plus grande violence ; nous crûmes même ſentir quelques ſecouſſes de tremblement de terre. Ce ne fut que le lendemain, bien avant dans la matinée, que le vent s'appaiſa. Le ciel reprit ſa ſérénité ordinaire. Je montai ſur le ſommet d'un rocher ; mais je ne découvris plus rien : nous ne doutâmes pas que le navire que nous avions apperçu la veille, n'eût péri.

Nous reprîmes nos occupations ordinaires. La Philoſophie, l'amitié & l'amour nous tenaient lieu de ce qui nous manquait. J'étais ſorti un matin, pour aller reſpirer le frais : en jettant par hazard les yeux du côté de la mer, j'apperçus à une très-petite diſtance de l'île, un bâti-

ment dont l'affiéte immobile me fit juger qu'il avait échoué ſur un banc de ſable. Je retourne promptement annoncer cette nouvelle à ma femme & à M. *Boſſant*.

Le tems était beau, la mer calme: J'ai envie, leur dis-je, de me rendre dans mon canot à bord de ce navire, qui vraiſemblablement eſt le même que nous découvrîmes ces jours paſſés. Ma femme eut de la peine à y conſentir; l'eſpérance de pouvoir ſauver quelqu'infortuné, la détermina. Elle voulait m'accompagner; il ne fallut rien moins que mes prieres & l'autorité de M. *Boſſant*, pour la retenir. Je détache mon canot, je me lance dedans; & me ſervant des rames, je voguai vers le vaiſſeau, qui pouvait être au plus éloigné d'une lieue. J'arrive en moins de trois quart-d'heure; je trouve, comme je l'avais conjecturé, le vaiſ-

ſeau échoué ſur un banc de ſable ; j'attache mon canot ; & à l'aide d'un cable, dont un des bouts ſe trouva heureuſement ſous ma main, je monte ſur le pont, j'entre dans la chambre de la poupe, j'apperçois un homme & une femme qui ſe tenaient étroitement embraſſés. C'eſt dans cette attendriſſante ſituation, que ces infortunés avaient reçu le coup de la mort. L'eau qui était entrée avec impétuoſité, les avait étouffés. Ils me parurent jeunes l'un & l'autre. Hélas, me dis je à moi-même ! voilà ſans doute deux tendres époux qui ont été enlevés au milieu de leur carriere ; ils ont péri, tandis qu'ils ſe flattaient de jouir d'une nombreuſe ſuite d'années : le coup parti de ce bras tout-puiſſant, qui déracine les chênes, qui renverſe les montagnes, les a réduits en poudre. Que ſont devenus ces projets

de fortune, qui leur avaient fait quitter leur patrie, pour braver les plus grands périls ? Que leur reste-t-il de ces plaisirs vifs & purs que leur prodiguaient l'amour ; & dont l'image est si énergiquement rendue par cette attitude touchante. Tout a péri avec eux ; voilà donc où nous devons tous aboutir dans peu d'années. Faibles & insensés mortels, ce terme affreux que vous ne pouvez éviter, devrait bien vous guérir de l'ambition, de la soif des richesses, de la haine, de l'envie, de toutes les passions violentes qui vous livrent la guerre, si vous y fixiez quelquefois vos regards. Mettriez-vous tant de hauteur dans vos procédés ; traiteriez-vous avec tant de dureté ceux que la fortune a placés au dessous de vous, si vous pensiez que nés égaux, vos cendres doivent dans peu se mêler & s'incorporer les unes dans les autres.

A côté de ces infortunés, était étendu un jeune enfant, qui conſervait encore, à travers les horreurs de la mort, les graces de ſon age; il ſemblait me ſourire. Heureux voyageur, qui à peine embarqué, êtes entré au port, m'écriai-je! vous n'avez pas éprouvé ces peines, ces travers, ces chagrins ſi ordinaires dans le cours de la vie, & qui arrachent ſouvent des larmes au courage le plus ferme.

Je parcourais cependant le vaiſſeau; chaque pas que je faiſais redoublait mon ſerrement de cœur : ici c'étaient des matelots, là des jeunes filles, plus loin des hommes richement vêtus. Par la grandeur du bâtiment, par ce qui paraiſſait à mes yeux dans les endroits où l'eau n'avait pas pénétré, je jugeai qu'il devait être richement chargé. Quelques papiers que je trouvai dans la

chambre du Capitaine, m'apprirent qu'il était *Anglais*, qu'il appartenoit à la Compagnie des Indes, & qu'il était parti de *Batavia* pour retourner à *Londres*.

J'avais à peu près visité tout ce qui n'était pas sous l'eau. J'allais regagner mon canot, en remettant au lendemain une visite plus exacte, lorsque j'apperçus auprès de la proue une porte qui avait échappé à ma premiere recherche. La proue étant extrêmement élevée, il était à présumer que l'eau n'y était pas entrée. J'ouvre cette porte avec empressement; le premier objet qui se présente à ma vue, est une jeune personne étendue sur une petite *couche*. La régularité des traits, les graces de la figure, perçaient au travers de l'extrême pâleur. Je soupirai, la croyant morte; mais en m'approchant pour la considérer de plus

près, je crus m'appercevoir qu'elle reſpirait encore ; je ne me trompais pas, je la ſouleve ; & la prenant dans mes bras, je deſcends dans le canot. Fier du précieux fardeau dont j'étais dépoſitaire, je vogue avec célérité vers le rivage. La tendre *Miladi*, déja inquiette de mon retardement, m'y attendait avec ſon oncle.

A peine eûs-je abordé, que jettant les yeux ſur la jeune perſonne, qui était allongée à côté de moi toujours privée de ſentiment : Que vois-je, s'écria-t-elle ? eſt-elle morte, mon ami ? Non, lui dis-je ; mais ſon évanouiſſement eſt ſi profond, qu'il demande les ſecours les plus prompts & les plus efficaces. Nous nous hâtâmes de la tranſporter à notre domicile.

La pauvre *Julie*, diſait *Miladi*, dans quel état je la revois ! Que je ſerais heureuſe, ſi elle en revenait !

Mon ami, vous l'aimerez, quand vous la connaîtrez: c'eſt cette même *Julie* à qui j'ai de ſi grandes obligations, & que je laiſſai mariée à *Batavia*. La Providence ne nous l'a pas amenée ici pour la faire périr à nos yeux; c'eſt au contraire une douceur, une conſolation, une reſſource qu'elle nous a ménagée.

Miladi, en arrivant chez nous, n'eut rien de plus preſſé que de la déshabiller elle-même, & de la mettre dans un lit bien chaud. Les liqueurs ſpiritueuſes ne furent pas épargnées; nos ſoins eurent enfin le ſuccès que nous nous en étions promis. Au bout de quelques heures, la jeune perſonne ouvrit les yeux; peu à peu elle reprit l'uſage de ſes ſens. A meſure qu'elle revenait à elle-même, elle témoignait ſa ſurpriſe de ſe trouver avec des perſonnes inconnues, dans un lieu dont elle n'avait

pas la moindre idée. *Miladi* ne voulait pas paraître jusqu'au lendemain, appréhendant avec raison que sa présence ne fît une trop forte impression sur un corps déja affaibli.

Tranquillisez-vous, *Mademoiselle*, dis-je en m'approchant du lit ; vous êtes ici en sûreté avec des personnes qui prennent le plus vif intérêt à ce qui vous regarde.. Je lui présentai un *consommé*, qu'elle prit en me remerciant par un léger mouvement de tête. Le sommeil de la nuit rétablit entiérement ses forces. *Miladi* ne voulut cependant point se faire connaître que je ne l'eusse prévenue.

A chaque mot de mon récit, *Julie* faisait une exclamation. Lorsque enfin je lui eus appris que Mademoiselle de *Konisberg* était ma femme, qu'elle était avec son oncle dans cette même île où la tempête nous avait

tous jettés : Cù eſt-elle ? que je la voye, s'écria-t-elle ! que j'embraſſe ſes genoux ; que j'expire de plaiſir, aux pieds de ma bonne Maîtreſſe !

Tu n'auras pas loin à aller, ma chere *Julie*, dit ma femme en ſe précipitant entre ſes bras. Elles mêlerent leurs larmes, elles confondirent leurs embraſſemens. Cette ſcene touchante dura quelques minutes. Des cœurs durs qui calculent, le compas & l'équerre à la main, tout ce qui eſt du reſſort de la décence, trouveront extraordinaire & ridicule qu'une femme de condition prodigue les careſſes à une femme qui a été long-tems à ſon ſervice. Les cœurs durs ne ſont point faits pour apprécier le ſentiment ; & les cœurs ſenſibles, qui ſont les ſeuls dont on doive ambitionner les ſuffrages, ne déſapprouveront point les tranſports de *Miladi* ; ſi l'on veut ſe rappeller

ſur-tout, que cette *Julie* l'avait enlevée du goufre où les malheurs de la guerre l'avaient précipitée.

Julie nous apprit qu'ayant gagné à *Batavia* de quoi vivre honnêtement dans ſon état, elle avait déterminé ſon mari à repaſſer en Europe ; qu'après quelques jours de navigation, ils avaient beaucoup ſouffert d'une tempête, qui les avait repouſſés à la vue de notre île ; qu'ils avaient apperçu diſtinctement le feu que j'avais allumé ; & que, comme ils cherchaient un endroit où ils puſſent aborder en ſûreté, ils avaient été ſurpris par le dernier orage, qui les avait jettés en pleine mer ; & qu'enfin après avoir été quelques jours le jouet des vagues, ils étaient venus échouer ſur ce banc de ſable. Pour moi, ajouta-t-elle, quand j'entendis nos Matelots crier, *nous ſommes perdus ;* qnand je vis la

mer entrer avec furie dans le vaiſſeau, & en battre les flancs à coups redoublés, je me jettai ſur mon lit; la frayeur me ſaiſit, bientôt je perdis connaiſſance. Mon mari m'avait quittée pour aller aider à la manœuvre; ſans doute il a péri... Elle donna quelques larmes à ſa mort.

Je compris par le récit de *Julie*, que tout ce qui s'était trouvé ſur le pont, avait été écraſé ou ſubmergé par la violence des vagues qui fondaient ſur le vaiſſeau, & que par une eſpece de miracle, l'eau n'avait point pénétré dans la chambre où elle était.

Je retournai au navire le jour ſuivant; je fis inutilement les plus exactes perquiſitions, je ne trouvai que des cadavres: je pris dans la chambre du Capitaine, une malle remplie d'habits & de linge de femme, du linge de table, quelques uſtencilles

qui pouvaient ſervir à notre uſage, & un ſac d'or qui pouvait contenir à peu près mille guinées. J'y joignis un lit complet, du riz, de la très-belle farine, & une caiſſe d'excellent vin de *Madere*.

Tenez, dis-je à *Julie*, en lui remettant les mille guinées, voilà qui vous appartient, ma belle enfant... Nous n'en avions apporté que cinq cens, *Milord*, me dit-elle; ſi vous retournez au vaiſſeau, vous les trouverez au pied de mon lit, dans un petit coffre où ſont mes hardes.... J'irai, j'apporterai ce coffre, répondis-je; mais ceci n'en eſt pas moins à vous : ſi nous revoyons jamais l'Europe, cela pourra vous ſervir.

Je fis effectivement le lendemain un nouveau voyage au navire; j'en emportai le coffre de *Julie*, une douzaine de couverts d'argent, quelques paires de draps, une caiſſe de

livres, une autre remplie de ſucre & de bougie, une canevette d'eau de fleur d'orange, & quelques pieces d'étoffes des Indes. C'eſt à peu près tout ce que je pus tirer d'un très-gros bâtiment, qui était parti quelques jours auparavant de *Batavia*, richement chargé.

Tout cela contribua à mettre un ſurcroît d'aiſance dans notre genre de vie. Nous nous voyons pour longtems à l'abri de toute eſpece de beſoin; ma femme trouvait dans *Julie* une compagne aimable, qui ſur-tout dans la circonſtance préſente, pouvait lui être d'une grande reſſource.

Il me reſtait une aſſez grande quantité de planches; j'en conſtruiſis deux chambres à côté de celles de M. *Boſſant*, l'une pour *Julie*, nous occupions *Miladi* & moi l'autre. Je les tapiſſai avec les étoffes des Indes, que j'avais tirées du navire; je pratiquai

tiquai dans le derriere une ſalle que je tapiſſai de même ; je fis du reſte ma cuiſine, indépendamment d'un immenſe magaſin, où étaient nos uſtenciles ; ainſi, *Milord*, aucune des commodités de la vie ne nous manquait dans cette aimable ſolitude.

Cependant *Miladi* avançait dans ſa groſſeſſe ; j'en redoutais le terme ; je ne pouvais, ſans frémir, penſer que ſa vie allait être expoſée. Je la priai de ne plus ſe mêler des ſoins du menage : ſon état démandait du repos. M. *Boſſant* le lui repréſenta ; ce ne fut qu'avec répugnance qu'elle ſe rendit à nos prieres, tant cette chere épouſe aimoit la vie active ; nous ne la quittions preſque pas, M. *Boſſant* ſur-tout, que l'âge commençait à rendre peſant. Au déclin du jour, lorſque les affaires du de hors étaient finies, nous nous raſſemblions tous, ſans en excep-

ter Julie, dans la ſalle ; nous y faiſions une lecture commune à laquelle nous mêlions nos réflexions : la converſation ſuccédait à la lecture. Dans la familiarité d'un entretien plein de charmes, dans le doux épanchement de nos cœurs & de nos ames, nous ne penſions même pas à ce monde trompeur & méchant, dont nous ne faiſions plus partie. En effet, en réfléchiſſant à toutes les traverſes que nous y avions eſſuyées, que nous avions peu de ſujet de le regretter ! Si l'aimable Julie, que nous aimions tous, & qui le méritait par les rares qualités dont elle était douée, avait eu un époux, ou ſi moins âgé, M. *Boſſant* avoit voulu s'unir à elle, notre ſatisfaction eût été complette : je lui en parlai, & très-ſérieuſement ; le préjugé ne regne pas dans notre île, lui dis-je, je vois peu d'apparence d'en ſortir ;

dans un âge avancé vous conſervez toute la fraîcheur de la jeuneſſe ; pourquoi ne pas vous donner une compagne ; Julie eſt jeune, d'un caractère aimable, d'une figure intéreſſante ; elle a eu, il eſt vrai, le malheur d'avoir une faibleſſe ; mais outre qu'elle la réparée par la manière dont elle a vécu depuis ; dans un déſert où la raiſon ſeule exerce ſon empire, elle doit ſeule être écoutée & faire taire le préjugé. Je vous entends, interrompit M. *Boſſant*, vous voulez que j'épouſe Julie ; je conviens que la faute qu'a fait un enfant de douze ans peut ne pas tirer à conſéquence, ſur-tout lorſqu'elle a été effacée par pluſieurs années de régularité ; auſſi ce n'eſt pas ce qui m'empêche de donner les mains à cette affaire ; la vraie, la ſeule objection qu'il eſt impoſſible de détruire, eſt tirée de mon âge ;

le beau préſent à faire à une jeune perſonne de vingt ans, qu'un vieillard ſeptuagenaire ! Pourrais-je me flatter d'en être jamais aimé ? il faut ſe rendre juſtice, *Milord*, à mon âge on ne doit penſer qu'à la mort. Si vous me citez quelques vieux fous qui ont penſé différemment, je vous répondrai qu'on ne doit point les prendre pour modèles, & que je ſerais très-fâché de partager leur ridicule ; je fus obligé d'accorder à M. *Boſſant* qu'il avait raiſon ; il n'en fut plus queſtion.

Je ne quittai preſque plus *Miladi*, excepté peut-être une ou deux fois la ſemaine que je ſortais pour aller à la chaſſe ; je n'en revenais jamais ſans apporter au logis quelque piece de gibier.

J'y avais paſſé un jour une partie de l'après midi, & je n'y avais pas perdu mon tems ; j'avais tué deux

perdrix que je me faisais un plaisir de présenter à *Miladi*. Je reprenais le chemin de l'habitation, j'apperçois M. *Boſſant*. Je vous cherche depuis long-tems, mon ami, me dit-il, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Votre femme eſt accouchée le plus heureuſement du monde d'une fille, elle ne fait qu'un cri après vous; *Julie* a demeuré auprès d'elle, & j'ai accouru. A ces mots j'embraſſai tendrement le bon M. *Boſſant*, & doublant l'un & l'autre le pas, nous arrivâmes dans peu de minutes. *Miladi* me tendit les bras d'auſſi loin qu'elle me vit; je m'y précipitai, & la tins étroitement embraſſée, je la mouillai de mes larmes, j'étais comme hors de moi-même de la voir échappée à un péril que je me figurais ſi grand.

Les mouvemens de l'amour ſatisfaits, je me livrai tout entier à ceux

de la nature. Je pris ma chere enfant des mains de *Julie*, je la regardai avec ce plaiſir pur qui n'eſt connu que des peres tendres : je me jettai à genoux pour remercier l'être ſuprême des faveurs dont il me comblait ; je lui offris cette jeune innocente, en le priant de la prendre ſous ſa divine protection, & de lui donner en partage la vertu. Il n'était pas queſtion de lui donner une nourrice ; mais nous aurions été à *Londres*, que c'eût été la même choſe ; ſa mere s'en était expliquée avec moi dans le commencement de notre mariage. jamais, dit-elle, jamais je ne ſouffrirai qu'une autre que moi allaîte mes enfans ; que de riſques de toute eſpece ne courent pas ces innocentes créatures, lorſqu'elles ſont nourries par une femme mercenaire ; ſi vous voyez des enfans mal conſtitués, mal ſains, faibles, délicats, n'en

cherchez pas d'autre raiſon ; ſi vous voyez leurs inclinations vicieuſes ſe développer avec l'âge, & produire quelquefois les effets les plus funeſtes, attribuez-le au lait qu'ils ont ſucé : ah ! mon ami, une mere ne ſerait pas obligée de nourrir ſes enfans ? c'eſt ſon premier devoir. Qui eſt-ce qui aura ſoin de ſon enfant, ſi elle l'abandonne ? Eſt-il vraiſemblable qu'une étrangere, une femme de la lie du peuple, ait les entrailles d'une mere ? Tel était le langage de cette digne & vertueuſe épouſe.

M. *Boſſant* ne ſe poſſédait pas d'aiſe ; il embraſſait tour-à-tour la fille & la mere ; parfaitement rétablie au bout de quelques jours, elle reprit ſes occupations ordinaires. Cet événement avait répandu la gaieté dans notre petite ſociété ; nous jouiſſions tous de la meilleure ſanté, ſans embarras, ſans tracaſſeries à eſſuyer,

ſans inquiétude pour l'avenir, nous menions la vie la plus tranquille & la plus douce ; contens de notre ſolitude, nous attendions ſans impatience le moment d'en ſortir.

Ma fille cependant grandiſſait ; ſes pieds délicats commençaient à former des pas, ſa langue à articuler des mots ; ſes traits ſe developpaient, ils annonçaient déja la phiſionomie la plus intéreſſante, ſon tein s'animait. Aimable enfant ! quels doux momens elle me faiſait paſſer ! combien ſes petites careſſes m'enchantaient ? Elle avait le regard de ſa mere ; à l'âge de cinq ans, ſa taille était déja fine & déliée : au milieu des plus douces émotions que me faiſait éprouver la nature, une idée venait cependant m'attriſter quelquefois : hélas ! me diſais-je, cet enfant avec tant de charmes, avec un cœur ſans doute ſenſible, ne connaîtra jamais les douceurs d'un

amour réciproque : eſt-ce pour paſſer ſes jours dans l'indifférence que la nature l'a comblée de ſes dons les plus précieux ? quoi, pas un être de ſon eſpece avec qui elle puiſſe partager les peines & les plaiſirs de l'exiſtence, à qui elle puiſſe ouvrir ſon cœur ? que je prévois une vie triſte pour cette chere enfant ! Ces réflexions faiſaient ſouvent couler mes larmes ; *Miladi* y mêlait les ſiennes. Par une fatalité attachée à notre miſérable humanité, & qui prouve bien, *Milord*, que l'homme ne doit pas chercher ici-bas le bonheur, ce déſert qui avait d'abord eu tant d'attraits pour nous, nous devint peu-à-peu inſupportable ; nous nous plaignions amérement de la cruauté du ſort qui nous y retenait ſi long-tems ; nos yeux étaient ſans ceſſe fixés ſur le rivage ; notre imagination frappée, nous répréſentait à tout moment un

vaiſſeau qui abordait, & ſur lequel nous nous embarquions pour retourner en *Europe :* quand je dis nous, je ne parle que de ma femme & de moi. M. *Boſſant* & *Julie* étaient dans une aſſiette plus calme : ſi quelque choſe les inquiétait, c'était le changement ſubit qui s'était opéré en nous. Cet état de délire dura pluſieurs mois ; les diſcours ſenſés de M. *Boſſant*, la raiſon & le tems nous rendirent inſenſiblement à nous-mêmes ; nos deſirs s'affaiblirent ; nous nous réſignâmes à la volonté de celui qui dirige tous les événemens ; nous ne ſongeâmes plus qu'à l'éducation de notre chere fille.

Je me chargeai de la culture de l'eſprit, & ſa mere de ce qui avait trait aux occupations de ſon ſexe ; nous nous attachâmes ſur-tout l'un & l'autre à lui élever l'ame, à l'orner de toutes les vertus ; eloignés de la

ſociété, nous n'avions ni exemple à combattre, ni préjugé à détruire; cette ame douce & ſimple prenait dans nos mains la forme que nous voulions lui donner; nous admirions ſa pénétration.

Sachant par expérience combien les lettres fortifient l'ame en l'éclairant, de quel ſecours elles ſont dans ces momens cruels où la fortune appéſantit ſur nous ſes plus rudes coups, j'appris à ma fille, outre la Latin & le Français, l'Hiſtoire ancienne & moderne, la Géographie, la Géométrie, & cette partie de la Philoſophie qui apprend à l'homme ſes principaux devoirs, tant par rapport à lui-même, que par rapport à la ſociété dont il fait membre: à l'égard de la Phyſique, elle n'étudia que la partie expérimentale, tout le reſte étant ſyſtématique, & devant par conſéquent être rangé dans la claſſe des

chimeres ; je lui fis auſſi lire la Logique de Port-Royal, ouvrage admirable pour former le jugement : elle ſe portait à l'étude avec une ardeur que j'étais ſouvent obligé de modérer.

Cependant il fallut ſonger à nous procurer du bled, le nôtre diminuait à vue d'œil. M. *Boſſant*, malgré ſon âge de quatre-vint ans, voulut abſolument partager le travail ; j'ai déja dit que nous étions en poſſeſſion de pluſieurs inſtrumens de labourage, nous avions auſſi des livres d'agriculture ; d'après nos lectures & nos obſervations ſur la nature du ſol, & ſur le climat, nous défrichâmes une piece de terre que nous enſemençâmes ; notre travail ne fut pas infructueux : le tems de recueillir étant arrivé, dix ſacs de bled nous en rendirent cent, c'était aſſez pour être à l'abri de la diſette pendant quelque tems.

Nos femmes, ſans excepter ma fille qui avait à peine neuf ans, nous aiderent à couper le bled, à le battre, à le cribler & à le ſerrer dans le magaſin que j'avais établi dans le derriere de notre domicile.

Il y avait près de quatorze ans que nous étions dans ce déſert, lorſque nous eûmes le malheur de perdre M. *Boſſant*. Malgré ſon âge très-avancé, la vigueur de ſon tempérament nous faiſait eſperer de le conſerver encore quelques années. Il mourut de la mort des juſtes, ſans douleur, ſans convulſions, preſque ſans agonie, ſe connaiſſant juſqu'au dernier moment. Cette ame vertueuſe alla ſe réunir à ſon créateur; il nous donna ſa bénédiction avant de mourir, en nous priant de modérer notre affliction. *M'avez-vous cru, immortel*, nous répetait-il ſouvent: après avoir fourni une auſſi longue carriere

n'eſt-il pas juſte de ceder la place aux autres ? je meurs content, puiſque je vous laiſſe heureux. Que vous paſſiez vos jours dans cette île, ou que le hazard vous en faſſe ſortir, votre bonheur me paraît ſolidement établi. Rangés autour de ſon lit, nous ne répondions rien ; notre ſilence & nos larmes parlaient pour nous ; le *bon-homme* était ſeul d'une fermeté admirable. Après avoir vécu comme il avait fait, ſa mort ne pouvait être que douce. Nous lui rendîmes les derniers devoirs avec le plus de ſolemnité qu'il nous fut poſſible. L'île fourniſſait quelques carrieres de marbre ; nous choſimes une pierre très-belle, que nous plaçames ſur ſon tombeau. J'y gravai cette inſcription. *Un homme vertueux repoſe ici, plien de confiance en l'être ſuprême, il attend le moment où il ira le rejoindre dans l'immenſité des cieux.*

Ma fille n'était plus un enfant ; ſon jugement était ſi formé à l'âge de treize ans, qu'elle était pour nous une compagne charmante qui remplaçait le bon M. *Boſſant ;* elle avait ſi bien profité de l'éducation que nous lui avions donnée, que je ſoupirais de voir tant de talens & tant de charmes demeurer inutiles dans l'oiſiveté d'une ſolitude. Elle était d'un caractere doux & porté à la mélancolie ; par goût, elle eût toujours voulu être ſeule, un livre à la main ; mais elle ſe faiſait violence pour nous tenir compagnie : ſa converſation avait autant de douceur que de ſolidité ; la candeur elle-même ſiégeait ſur ſes levres : il eût été difficile de trouver une phiſionomie plus touchante, les yeux, les cheveux & les ſourcils, du plus beau noir du monde, le tein brun, mais uni & coloré, la bouche petite & verveille, les dents

admirables, la taille droite, ſouple & déliée, la jambe divine ; une légere teinte de mélancolie ajoutait encore à l'intérêt qu'elle inſpirait ; nous l'adorions ſa mere & moi.

Il ne nous reſtait preſque plus d'eſpérance de ſortir de notre île, lorqu'un matin, un bruit ſourd, ſemblable à celui du canon, nous tira de notre habitation. Nous gaignâmes le rivage ; nous apperçûmes, à l'aide de nos lunettes d'approche, deux vaiſſaux qui ſe canonnaient vivement : le vent les pouſſait de notre côté ; en effet, ils ne furent bientôt plus qu'à une demi-lieue de l'île. Je remarquai alors diſtinctement, que c'était un vaiſſau Anglais qui attaquait avec furie un vaiſſeau Français : celui-ci ſe défendait avec vigueur ; mais quoique d'égale force, l'avantage était viſiblement pour nous ; notre Artillerie était beaucoup mieux ſer-

vie, & le feu de la Mouſqueterie ſupérieur.

Après un combat très-vif qui dura près d'une heure, le vaiſſeau Français reçut un coup de canon à fleur d'eau, qui le *coula bas*. Nous vîmes ce gros vaiſſeau englouti dans un tourbillon qui s'éleva ſur la ſurface de l'eau. A l'inſtant le vaiſſeau Anglais mit ſa chaloupe en mer, pour ſauver, s'il était poſſible, quelques-uns de ces malheureux.

Je ne perdis cependant pas un moment; après avoir allumé du feu, je courus chercher un fuſil, & j'en tirai pluſieurs coups conſécutifs. Ils furent entendus : dans le moment on détacha du vaiſſeau un petit canot, avec deux hommes; ils prirent aiſément *terre*.

Quelle ſatisfaction pour nous de voir nos concitoyens, après avoir été ſi long-tems iſolés ſur la

terre ! je ne pouvais me laſſer de leur faire des queſtions : ils me parurent très-étonnés de trouver une famille Anglaiſe dans ce déſert ; mais ils le furent bien davantage, quand je les eus conduits à notre habitation; ils admirerent l'ordre qui y regnait ; à peine concevaient-ils ce qu'ils voyaient, d'où pouvait venir cette abondante proviſion de toutes les choſes néceſſaires à la vie dans un lieu inhabité. Je leur offris une colation, ils l'accepterent avec plaiſir. L'un d'eux ſervait en qualité de volontaire, il avait reçu une éducation diſtinguée ; il nous apprit que la guerre s'était allumée depuis peu entre les deux Couronnes, au ſujet des limites de l'Amérique Septentrionale, qu'en revenant des Indes, & faiſant route vers l'Angleterre, ils avaient rencontré le vaiſſeau Français, qu'ils venaient de *couler à fond ;*

mais que la victoire leur avait coûté cher, qu'ils avaient perdu beaucoup de monde, entr'autres leur Lieutenant & quelques-uns des principaux Officiers, qu'ils avaient beaucoup de blessés, & que leur vaisseau faisant eau de toutes parts, ils seraient obligés de le radouber au premier endroit où ils pourraient relâcher. Je lui conseillai de mouiller dans le parage où ils se trovaient, étant assez difficile qu'ils pussent trouver un ancrage plus commode & plus sûr; je lui proposai même d'aller sur le champ trouver leur Capitaine pour l'y déterminer : ma proposition fut acceptée; ils me conduisirent à bord, & me présenterent à M. *Keppel*, leur Capitaine. C'était un jeune homme d'une phisionomie martiale, plein d'esprit, & paraissant uniquement occupé de son métier; il fut curieux de savoir l'événement qui m'avait confiné

dans cette île, & la maniere dont j'y avais vécu pendant tant d'années. Quand je l'eus satisfait, il alla par mon conseil mouiller à l'entrée d'une petite baye, qui était à l'*Est* de l'île. Je le quittai pour aller rejoindre ma femme & ma fille, qui commençaient à être inquiettes de mon absence.

M. *Keppel* vint le lendemain nous rendre visite, il parut enchanté de l'ordre, du goût, de l'élégance qui regnait dans notre habitation champêtre; il dit les choses les plus obligeantes à ma femme & à ma fille, il ajouta qu'il allait profiter de l'occasion pour donner un radoub à son vaisseau, qu'il me priait de trouver bon qu'il fît conduire à terre ses blessés, & qu'il envoyât couper le bois qui lui était nécessaire. Je lui répondis qu'il était maître absolu dans l'île, que je lui offrais mes services dans tout ce qui dépendait de moi,

& que pour toute grace, je lui demandais le paſſage pour ma famille & pour moi. Il m'accorda ma demande, & ne voulut abſolument rien prendre pour notre nourriture.

Je parcourus avec lui une bonne partie de l'île pour chercher un terrein propre à aſſeoir ſon camp. Nous choiſîmes une petite coline en emphithéatre, plantée d'arbres, & arroſée de pluſieurs ruiſſeaux qui fourniſſaient une eau pure & délicieuſe au goût, elle était d'ailleurs à peu de diſtance de la mer. Dès le jour ſuivant, il y fit tranſporter les malades & les bleſſés; ils furent ſuivis des Chirurgiens & des Charpentiers. Lui-même trouvant que ſa ſanté était dérangée, y fit dreſſer ſa tente, & y vint paſſer quelques jours. Je le preſſai vainement de prendre la chambre qu'avait occupée M. *Boſſant*: il était trop ami de l'ordre, pour ſe ſéparer

de ſes gens ; l partageait ſes ſoins entr'eux & ſon vaiſſeau ; les Charpentiers y travaillerent avec tant d'ardeur, que dans peu de jours il fut en état de tenir la mer. Il mourut quelques bleſſés ; mais les ſecours efficaces que l'on donna à ceux dont les bleſſures n'étaient pas mortelles, la ſalubrité de l'air, l'excellente eau qu'ils buvaient, les eurent bientôt rétablis. *Milord Keppel* ſe trouvant lui-méme parfaitement bien, ne ſongea plus qu'à continuer ſa route. J'avais fait tranſporter à bord la plus grande partie de nos effets ; *Milord* avait eu la bonté de nous céder deux petites chambres qui communiquaient par une porte, l'une pour *Miladi* & moi, l'autre pour ma fille & pour *Julie* ; cette chere fille était depuis quelques jours d'une triſteſſe qui me pénétrait. Je voulus en ſavoir la raiſon. Mon cher *papa*, je vous l'avoue-

rai ſans détour, me dit-elle. Je regrette notre ſolitude, c'eſt mon pays natal, je l'aime, j'y menais d'ailleurs une vie ſi douce, toujours ſous vos yeux & ſous ceux de la *maman*; point de beſoins, ou dumoins des beſoins aiſés à ſatisfaire; point de ſoucis, loin des miſeres & loin des vices ſi communs ſur le théâtre du monde: quel avenir différent ſe prépare pour nous; j'en juge par tout ce que je vois depuis que ces gens ci ont abordé dans l'île; leur langage ſeul me revolte. Ma chere *enfant*, vous pouſſez trop loin la miſantropie, répondis-je; nous ſommes nés pour vivre en ſociété, pour ſupporter mutuellement nos defauts, pour nous entr'aider dans ce lieu de paſſage. S'il y a beaucoup de vices ſur la terre, il y a auſſi de grandes vertus. Obligée par bienſéance de voir quelquefois les gens vicieux, vous ne vous lierez qu'avec ceux qui mériteront votre

eſtime par la douceur & la pureté de leurs mœurs. Les propos que vous entendez journellement, ſont particuliers à cette eſpece d'hommes nés & élevés dans la groſſiéreté ; ceux que vous verrez dans la ſuite, quelques vicieux qu'ils ſoient, au fond du cœur, empruntent toujours le langage de la vertu ; c'eſt un hommage qu'ils lui rendent ; après cela, ma chere fille, ſi la vie bruyante & tumultueuſe ne vous convient pas, vous pourrez vivre dans le ſein de la ſociété, auſſi iſolée qu'ici. Nous ne nous quittons pas, nous ne nous quitterons jamais, ſoi-s-en aſſurée, enfant de mon cœur, ajoutais-je, en la ſerrant entre mes bras, en la baignant de mes pleurs. Pouvais-je lire dans l'avenir, lorſque je tenais ce langage ? Nos jours ne ſont pas à nous, qui eſt-ce qui peut ſe promettre une heure de vie ? mais n'anticipons pas l'ordre des événemens.

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,
Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE DIXIEME.

TOUT était prêt pour le départ ; nous étions à bord depuis quelques jours, ma femme, ma fille, Julie & moi ; on n'attendait qu'un vent favorable, lorſqu'un Matelot, qui était en ſentinelle ſur le tillac, cria qu'il appercevait une voile. A l'inſtant M. *Keppel* donna ſes

ordres pour le combat ; on ſe *baſtin-gua*, chacun courut à ſon poſte. Les canons furent chargés ; il n'eût pas convenu, que renfermé avec les femmes, j'euſſe été tranquille ſpectateur du combat ; ma patrie m'était toujours chere : dans des occaſions pareilles, *Milord*, tout citoyen doit être ſoldat. Je priai *Milord Keppel* de m'employer partout où il jugerait à propos ; je lui repréſentai qu'ayant ſervi quelques années, je ſerais peut-être aſſez heureux pour pouvoir me rendre utile. Je vous ſuis obligé, me répondit-il en ſouriant, j'accepte avec plaiſir vos offres ; vous prendrez, ſi vous voulez bien, votre place auprès de moi, & vous me ſerez très-néceſſaire.

Pouſſé par un vent frais, ce navire fut bientôt à portée d'être vu diſtinctement ; il portait pavillon Anglais, mais la mâture & la conſtruction

étaient Françaiſes, ce qui nous fit redoubler nos précautions ; quand il fut plus près, il aſſura ſon pavillon ; il n'y eut plus alors moyen de douter que ce ne fût un de nos compatriotes ; mais nous ne déſarmâmes que lorſqu'on en fût convaincu : ils envoyerent une chaloupe, montée par un de leurs Officiers. Selon le rapport qu'il fit à M. *Keppel*, ce vaiſſeau était parti de *Portsmouth* quelques mois auparavant ; ſa deſtination était pour la Jamaïque, où il conduiſait une centaine de filles & autant de jeunes gens ; mais une violente tempête, après lui avoir fait doubler la pointe de l'Afrique, l'avait jetté dans ces mers.

Je vous avouerai, *Milord*, que je ne me déterminai pas ſans peine à abandonner l'agréable ſolitude dans laquelle j'avais mené pendant tant d'années une vie ſi douce ; je crois

même, que ſans la conſidération de ce que je devais à ma famille, je n'aurais jamais pu m'y réſoudre. Je commençais à entrer dans cet âge où la plupart des hommes aiment le repos; l'habitude d'ailleurs me l'avait comme rendu néceſſaire. *Miladi* penſait à-peu-près comme moi.

Nous marchions de compagnie avec le Capitaine *Pitt*, & nous ne devions nous ſéparer qu'à la pointe de l'*Afrique*. Notre vaiſſeau était monté par cinq-cens hommes d'équipage, preſque tous jeunes, & remplis de bonne volonté, il était percé à quatre-vingt; celui du Capitaine *Pitt* l'était à cinquante, & portait environ trois cens hommes. *Milord Keppel*, quoique l'objet de ſa miſſion fût rempli, & qu'il fût ſorti victorieux du combat, crut devoir ſe ſignaler par quelque exploit avant de quitter ces parages.

A l'embouchure du fleuve *Senegal* eſt un fort que les Français y ont conſtruit, pour être maîtres de l'entrée du fleuve, & pour défendre l'île de *Gorée* qui n'en eſt pas éloignée; cette île eſt un objet de la derniere conſéquence pour eux, elle eſt l'entrepôt de leur commerce d'Afrique; ils y font la traite de leurs Negres. S'emparer du Fort, ſe rendre maître de l'île, c'était porter à leurs Colonies d'Amérique un coup dont il était difficile qu'elles puſſent ſe relever; c'eſt le glorieux projet qu'oſa former *Milord Keppel.* Il profita d'un calme de quelques jours pour raſſembler les principaux Officiers des deux vaiſſeaux; il me fit la grace de m'admettre à ce Conſeil; il nous fit l'ouverture de ſon projet, & l'appuya des raiſons les plus propres à nous en perſuader l'utilité & la gloire qui nous en reviendrait : avec ces

deux motifs réunis, la gloire & l'intérêt, on obtient des hommes tout ce qu'on veut ; le projet de *Milord Keppel* fut unanimement applaudi ; il ne fut plus queſtion que de concerter les moyens les plus propres à le faire réuſſir ; on s'en rapporta là-deſſus à l'intelligence & à l'habileté de *Milord :* voici comme la choſe s'exécuta.

Nous jettâmes l'ancre à quatre lieues de l'embouchure du fleuve : la côte étant en cet endroit garnie d'une chaîne de rochers, & formant pluſieurs coudes, il était impoſſible qu'on pût nous appercevoir du Fort. M. *Keppel* ſavait qu'il n'était gardé que par une garniſon de deux cens hommes ; il crut qu'un pareil nombre des ſiens ſuffirait pour l'emporter ; il choiſit ce qu'il avait de meilleur, & eut la bonté de m'en donner le commandement. Envain *Miladi*

& ma fille firent leurs efforts pour m'empêcher de l'accepter, je leur répondis par ces deux Vers d'un Poëte Français.

Je ne ſais ſi l'amour peut nous rendre excuſables,
Mais il ne doit jamais nous rendre mépriſables.

Elles tremblaient, je les raſſurai; elles pleuraient, je les conſolai. A l'entrée de la nuit, j'embarquai mon monde dans deux chaloupes, & nous voguâmes tranquillement vers le rivage. *Milord Keppel* nous ſuivait avec ſes deux vaiſſeaux, afin de nous protéger, s'il était néceſſaire, par le feu de ſon artillerie. Nous arrivâmes vers le minuit; un ſilence profond regnait ſur la côte; la nuit était obſcure: nous débarquâmes, ſans oppoſition, une demi-lieue au-deſſous du Fort. *Milord* s'était *emboſſé* à la portée du canon.

Le débarquement fait, je rangeai mes ſoldats ſur une ſeule colonne qui avait très-peu de front & une grande profondeur, & je les conduiſis dans cet ordre juſqu'à la contreſcarpe. La mer s'étant retirée, avait laiſſé le foſſé a ſec; je m'arrêtai, nous n'avions pas été apperçus; perſonne ne remuait dans le Fort. J'ordonnai à un bas-Officier, dont *Milord Keppel* m'avait vanté l'intrépidité, de deſcendre avec dix hommes choiſis dans le foſſé, & de donner l'eſcalade. Si la ſentinelle vous découvre, lui dis-je, vous répondrez au *qui vive; France.* Si elle fait feu, elle vous manquera; vous la poignarderez, & vous irez avec dix hommes fondre ſur la garde qui eſt à la porte, elle n'eſt compoſée que de huit hommes, dont vous aurez bon marché; vous ſerez ſoutenu par cinquante hommes, qui ne tarderont pas

à vous ſuivre. Maître de la porte, vous nous l'ouvrirez, vous baiſſerez le pont-levis ; le reſte me regarde.

La choſe fut exécutée comme je l'avais ordonné & prévu. La Sentinelle fut égorgée, ſans avoir tiré ſeulement un coup de fuſil ; la garde ſurpriſe, n'oppoſa point de réſiſtance. Je me vis dans moins d'un quart-d'heure maître de la porte & de *la place d'armes*, ſans avoir perdu un ſeul homme : cependant un des ſoldats de la garde, qui avait eu le bonheur de s'échapper, court aux *cazernes*, & y donne l'allarme. Le bruit ſe répand que les Anglais ſont dans le Fort ; chacun prend ſes armes. Ils accourent ſe ranger devant la porte des *cazernes*, la plupart encore en chemiſe. Leur Commandant ſe met à leur tête, & les exhorte à ne point perdre courage. Je n'avais point perdu de tems ; après m'être emparé de la

porte, des ramparts & de la *place d'armes*, & y avoir établi des Corps-de-Garde, afin d'assurer nos *derrieres*, je marchai droit aux *cazernes*, en recommandant à mes gens un profond silence, & de ne tirer qu'à bout portant.

A peine fûmes-nous à portée, que les ennemis firent une décharge, mais sans beaucoup d'effet, je n'eus que quatre soldats tués, & deux blessés; nous les joignîmes sur le champ; & ayant fait la nôtre à quatre pas, nous en mîmes plus de cinquante hors de combat : presque tout ce qui restait, mit bas les armes, en demandant quartier. Le Commandant lui-même, après quelques momens de résistance, demanda à capituler; il s'était retiré avec vingt soldats dans une tour qui dominait le fort : il aurait pû s'y défendre quelques tems, s'il avait eû des vivres

Le jour commençait à paraître j'avais fait arborer sur le rampart le pavillon Anglais ; pour que *Milord Keppel* fût instruit de nos avantages, je lui envoyai un Officier, pour l'informer en détail de l'heureux succès de nos armes, & lui demander ses ordres ; je crus d'ailleurs qu'il convenait de le laisser maître des articles de la capitulation ; il parut sensible à cette attention de ma part ; & après quelques politesses réciproques, il envoya dire au Commandant Français qu'il ne voulait entendre à aucune capitulation, si on ne le mettait en possession de l'île de *Gorée*. Celui-ci répondit que la chose ne dépendait pas de lui, mais que si *Milord* voulait lui permettre d'aller trouver le Commandant en chef qui y résidait, il ferait tous ses efforts pour le déterminer ; effectivement, *Milord* le lui ayant permis,

il revint le lendemain avec plein-pouvoir de terminer cette affaire. Les articles de la capitulation furent dreſſés & ſignés le même jour. *Milord Keppel* fut mis en poſſeſſion de l'île de *Gorée* & de ſes dépendances, & il s'engagea à faire conduire en France les deux Commandans & la garniſon qui pouvait monter à trois cens hommes ; mais il ne voulut jamais permettre qu'ils emportaſſent leurs armes, & il eut raiſon. Obligé de laiſſer à *Gorée* une Garniſon de deux cens hommes, à peine lui en reſtait-il trois cens. Ainſi cette conquette importante ne coûta à l'Angleterre qu'une demi-heure de combat & ſix ou ſept hommes.

Avec quelle ſatisfaction, avec quel tendre épanchement de cœur, ma femme & ma fille m'embraſſerent ; elles avaient paſſé la nuit dans des trances mortelles ; elles maudiſſaient

mille fois le moment où M. *Keppel* avait abordé à notre île. Qu'on expoſe ſa vie, diſait *Miladi*, lorſque par état on y eſt obligé, lorſqu'on eſt payé pour le faire, à la bonne-heure; mais qu'un chef de famille, ſans néceſſité, & par amour pour la gloire, aille hazarder une vie ſi néceſſaire aux ſiens, c'eſt ce qui eſt entiérement oppoſé aux principes de la ſaine morale. Vous vous trompiez, *Miladi*, une aveugle tendreſſe vous faiſait illuſion, & obſcurciſſait vos lumieres naturelles. Tout citoyen doit être ſoldat dans l'occaſion, & tout motif doit céder à celui de ſe rendre utile à ſa patrie. Le vil mercenaire qui ne ſert que pour la paye, & qu'autant de tems qu'il eſt payé, eſt-il capable de rien de grand, de louable, de beau? L'amour de la gloire, lui-même, ce reſſort ſi puiſſant ſur les grandes ames, qui a produit tant

de belles actions, eſt infiniment au-deſſous de l'amour de la patrie, & j'oſe dire qu'il n'y eut que ce dernier motif qui me mit les armes à la main dans l'île de *Gorée :* l'expédition finie, je me trouvai dans la claſſe ordinaire des citoyens paiſibles.

Nous arrivâmes heureuſement au Cap de *Bonne-Eſpérance*, nous y mouillâmes quelques jours pour prendre des rafraîchiſſemens, & nous étant ſéparé du Capitaine *Pitt*, qui fit voile vers la Jamaïque, nous pourſuivîmes notre route ; après trois ſemaines de navigation, nous débarquâmes à *Portsmouth*. *Milord Keppel* partit le même jour, pour aller rendre compte à la Cour du ſuccès de ſon voyage, il ne nous quitta, qu'après nous avoir réitéré ſes offres de ſervice, & nous avoir fait promettre de lui donner de nos nouvelles.

Je pris un appartement à *Ports-*

mouth, & j'y reſtai quelques jours, autant pour nous délaſſer des fatigues de la mer, que pour concerter ſur le parti que nous prendrions.

C'était un ſpectacle bien agréable pour ma fille, que cette quantité d'hommes & de maiſons, raſſemblés dans un même lieu; ſa curioſité ne pouvait ſe ſatisfaire, elle me faiſait à tout moment de nouvelles queſtions ſur chaque objet qui ſe préſentait à ſa vue.

J'avais écrit à *Londres* pour ſavoir ſi le bon M. *Bruſs* vivait encore; j'appris avec bien du plaiſir, que dans un âge très-avancé, il jouiſſait d'une ſanté parfaite. Il ne fut pas plutôt informé de mon arrivée à *Portsmouth*, que verſant des larmes de joie, il alla ſur le champ arrêter une berline, & n'eut rien de plus preſſé que de venir nous joindre.

Nous allions prendre du thé, lorſ-

que je le vis entrer; je le reconnus sans peine, malgré le changement que quinze années avaient pu apporter sur son visage. Ses cheveux blancs lui donnaient un air plus respectable. Nous nous timmes longtems étroitement embrassés, sans pouvoir proférer une parole. Je vous revois encore, s'écria-t-il à la fin, *Milord*; que l'Être suprême dispose actuellement de mes jours! combien de pleurs j'ai donnés à votre mort! Lorsque nos sens plus raffis nous permirent de jetter les yeux sur les objets qui nous environnaient, je présentai à M. *Bruss Miladi* & ma fille : il les salua avec respect. Je lui fis un détail circonstancié de tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation. Ce bon vieillard m'écoutait avec transport; il ne pouvait assez admirer les voies impénétrables de la Providence, qui m'avait jetté dans

de déſert pour me réunir à la vertueuſe Mademoiſelle de *Konisberg*, que j'avais cru morte pendant ſi long-tems. Il en prit occaſion de nous rappeller une choſe, à laquelle nous ne penſions plus. Votre mariage contracté à la face de Dieu, avec le conſentement de M. *Boſſant*, eſt ſans doute très-légitime, nous dit-il, mais il faut abſolument, les circonſtances n'étant plus les mêmes, que les cérémonies de l'Egliſe le *ſanctifient*. Nous convinmes qu'il avait raiſon, & nous le priâmes de ne pas différer un moment de nous donner la bénédiction nuptiale ; ce qu'il fit avec plaiſir.

Nous partîmes le lendemain tous enſemble pour *Londres*, & nous fûmes deſcendre chez M. *Bruſs*, qui voulut abſolument nous loger chez lui ; ſa maiſon, ſans être ſpacieuſe,

était ſi bien diſtribuée, que nous y fûmes logés à l'aiſe, ſans le gêner.

Je lui fis part du deſſein où nous étions d'acheter une terre, & de nous y retirer. Il nous propoſa l'acquiſition de celle qui avait appartenu à ma premiere femme dans le Comté de *Dévonshire*; elle eſt à vendre, nous dit-il, j'en écrirai, ſi vous voulez, à ma fille qui poſſede toujours avec ſon mari la ferme qu'elle tient de votre libéralité. Je remerciai M. *Bruſs*, & je le priai de donner tous ſes ſoins à la concluſion de cette affaire. Le peuple inombrable que l'on trouve à toutes les heures du jour dans les rues de *Londres*, la quantité & la magnificence des caroſſes, la régularité & l'étendue des places publiques, l'architecture brillante des bâtimens qui les décorent, la perſpective riante des maiſons, la police admirable qui regne dans

cette grande ville, tout cela formait pour ma fille un ſpectacle auſſi magnifique que nouveau ; je la conduiſis par-tout. Née avec ce goût du beau qui tient lieu de connaiſſance, les belles peintures, les beaux morceaux de ſculpture la frappaient, & attiraient ſon admiration. Elle admirait ſur-tout ce beau monument d'architecture où ſe raſſemblent tous les jours les principaux Négocians de l'Europe, & qu'on appelle la *Bourſe* : elle n'avait encore vu que les rues, les places & les ſpectacles de *Londres*.

Je voulais qu'elle étudiât les mœurs du tems dans les différens états de la vie civile ; je commençai par la Bourgeoiſie, j'y eus formé des *cotteries* dans peu de jours. Une choſe qui choquait ma fille, c'était cette fureur de parure qui dominait les deux ſexes, les femmes ſur-tout ; tous les états étaient infectés de cette manie,

rien de plus ordinaire que de voir la femme d'un laquais porter des rubans & du taffetas ; les femmes de qualité ſe diſtinguaient par l'indécence de leur ajuſtement, elles étalaient aux yeux de tous leur gorge & leurs épaules nues. Cette mode venue de chez nos voiſins, n'avait pas encore paſſé juſqu'à la Bourgeoiſie ; les femmes de cet état portaient au moins une gaze tranſparente ; mais elles n'étaient diſtinguées que par-là : comme les autres, elles donnaient trois heures par jour à la toilette ; comme les autres, elles étaient aſſujetties à l'étiquette, changeaient de robes à chaque ſaiſon, & prenaient le noir, lorſque la Cour était en deuil. Combien de jeunes victimes immolées tous les jours à ce goût de parure, à ce luxe qui avait fait tant de ravages. On rougiſſait de ſa pauvreté, on ne rougiſſait pas d'em-

ployer l'infamie pour en éviter le reproche. L'intérêt était la seule divinité de l'île ; il n'y avait plus de bonne foi, on manquait à sa parole avec la même facilité qu'on la donnait ; le mensonge, la fourberie, la bassesse ne coûtaient rien pour parvenir à ses fins. Combien de fois ma fille fut-elle la duppe de son bon cœur ? Tantôt c'était une intrigante qui lui empruntait vingt-cinq guinées, qu'elle ne devait jamais lui rendre ; tantôt une misérable qui faisait couler ses larmes par la peinture pathétique de ses maux imaginaires, & qui, après en avoir tiré quelques *chelings*, allait les dépenser dans un lieu de débauche.

On m'annnonça un matin le Chevalier de *Motla*, Chevalier-Baronnet du Duché d'York. Je ne l'avais jamais vu ; mais sa réputation était venue jusqu'à moi. Il passait à juste titre pour un des plus honnêtes hommes d'An-

gleterre. A la valeur, la franchiſe, la droiture d'un militaire, il joignait la généroſité, la douceur, l'humanité d'un *Quakre*; rempli d'ailleurs de talens cultivés par une lecture immenſe. Je lui fis un acceuil proportionné à ſon mérite. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, *Milord*, me dit-il; mais j'ai entendu parler de ce caractere bienfaiſant, qui vous porte à obliger vos ſemblables; il s'en préſente une occaſion: le Colonel *Fling*, après avoir ſervi cinquante ans, (ſoit malheur, ſoit mauvaiſe conduite, c'eſt ce que nous ne devons pas pénétrer) eſt reduit à la plus cruellle indigence; vous dirai je, *Milod*, qu'à l'âge de près de quatre-vingt ans, il eſt actuellement à un *quatrieme*, privé des choſes les plus néceſſaires à la vie, & accablé d'une groſſe fievre. Il s'agit de le placer dans une maiſon où il trouve les ſoulagemens qu'exi-

gent ſon âge & ſes infirmités ; je me ſuis bien donné de mouvemens pour cela, j'ai enfin obtenu une place ; mais on demande cinquante guinées ; je n'ai pas pu fournir ſeul cette ſomme ; mais avec le ſecours de mes amis, j'en ai ramaſſé quarante ; je m'adreſſe à vous, *Milord*, pour les dix autres. Je vous les donne avec d'autant plus de plaiſir, lui dis-je, que cette occaſion me procure celle de faire connaiſſance avec un homme auſſi eſtimable que vous. Le Chevalier me remercia, & ſortit en me priant de permettre qu'il vînt quelquefois nous rendre ſes devoirs.

Effectivement, depuis ce jour-là, il vint très-ſouvent ; les Dames le goûterent, & je m'apperçus avec plaiſir que ma fille lui plaiſait. Il était encore jeune, d'une figure agréable, avec de la naiſſance, des mœurs, mille guinées de patrimoine : pou-

vais je mieux faire que de le choisir pour gendre ? Ce qui me déterminait encore plus en sa faveur, c'était son titre de cadet d'une illustre maison ; je ne doutais pas qu'il ne prît le nom & les armes de *Kilpar*, & qu'il ne demeurât avec nous : j'aimais ma fille si tendrement, que je n'aurais jamais pû m'en séparer ; c'est sans doute pour me punir de cette aveugle tendresse, que l'Être suprême a permis le cruel accident qui me coûte encore tous les jours des larmes.

Je ne fis pas part de mon projet à ma fille ; mon dessein n'était pas de la gêner dans une chose aussi importante que le mariage, je voulais, que maîtresse de son choix, l'obéissance qu'elle devait à son pere, n'y influât en rien ; & je m'étais expliqué plusieurs fois là-dessus avec elle.

Nous ne faisions plus de partie, que

que le Chevalier n'en fût ; nous allâmes enſemble voir l'Abbaye Royale de *Wetminſter* ; ma fille ne pouvait ſe laſſer de parcourir ces monumens ſombres & majeſtueux, élevés par la nation à la gloire des Princes qui l'ont gouvernée ; mais ce qui l'enchantait ſur-tout, c'était de voir les talens & les vertus confondus avec les titres ; un homme illuſtre étendu à côté d'un Roi, le Chevalier *Newton*, figurer avec la Reine *Elizabeth*, M. de S. *Evremont*, avec *Charle II.* Savante dans l'hiſtoire, elle nous retraçait les principales actions des Héros qui s'offraient à ſes yeux. Le Chevalier ne pouvait concevoir que dans un âge ſi tendre, avec une figure auſſi charmante, on poſſédât tant d'érudition.

Au ſortir de l'Abbaye nous rentrâmes chez nous. M. *Bruſs* avait reçu des nonvelles de ſa fille ; elle lui marquait, après s'être rejouie avec lui de

notre arrivée, que nous ſerions les maîtres de faire l'acquiſition de la terre, moyennant la ſomme de cinq mille guinées, & que ſur ſa réponſe elle ſe hâterait de conclure le marché. Je connaiſſais trop bien la valeur & les agrémens de cette terre, je déſirais trop de l'acquérir, pour héſiter un inſtant; je donnai ma parole à M. *Bruſs*, qui écrivit ſur le champ.

Cette affaire, ſi promptement & ſi heureuſement terminée, m'avait inſpiré de la gayeté. Je retins le Chevalier à ſouper; je propoſai après ſouper aux Dames de faire une promenade au jardin de *Vauxhall*; *Miladi* qui était fatiguée, me pria de l'en diſpenſer. Le Chevalier, ma fille & moi nous nous rendîmes en caroſſe à ce fameux jardin: le temps était ſerein, la nuit belle; nous nous promettions des plaiſirs d'autant plus vifs, que le ſpectacle que nous allions voir était nouveau pour ma fille.

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,

Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE ONZIEME.

C'EST quelque choſe qui mérite bien l'attention & la curioſité des étrangers que ce jardin de *Vaux-hall, Milord ;* quel ſpectacle plus ſublime que ces allées à perte de vûe

qui ſe trouvent éclairées dans un clin d'œil, par ce nombre innombrable de lampions que l'on voit pendre au ſommet des branches comme autant de diamans, & qui font le plus beau jour de la plus obſcure nuit ; on jouit dans cette promenade de cette liberté républiquaine, dont le peuple eſt ſi jaloux à Londres, & dont il abuſe ſi ſouvent ; le *Milord* tranquillement aſſis à côté de l'artiſan, cauſe familierement avec lui, tandis que celui-ci fume ſa pipe ; le Pair d'Angleterre eſt coudoyé par l'homme du peuple qu'il coudoye à ſon tour ; tout eſt confondu, tout eſt égal.

Après avoir fait quelques tours dans la grande allée nous nous aſſîmes, & nous fîmes venir des rafraîchiſſemens. Ma fille était d'une figure trop intéreſſante pour n'avoir pas été remarquée. Nous nous vî-

mes bien-tôt environnés d'une foule de gens de toute eſpece, qui fixaient avidement leurs regards ſur ce viſage ſéduiſant. Eblouie de ce qu'elle voyait, peu prévenue en ſa faveur, elle n'y fit pas d'abord attention, mais à la fin l'importunité de tous ces *lorgneurs* l'impatienta ; elle ſe déconcerta, elle rougit ; & ſe tournant vers moi : mon Dieu, mon cher pere, me dit-elle, avec quelle impudence on me regarde, j'en ai honte, retirons-nous ; nous nous levâmes, & gagnâmes une allée plus détournée ; nous fûmes ſuivis par pluſieurs jeunes gens ; il y en avait un entr'autres dont l'air noble annonçait la qualité, & pour lequel les autres paroiſſaient avoir de la conſidération. Plus hardi qu'eux, il nous aborda : ma hardieſſe eſt excuſable, nous dit-il, il eſt naturel de vouloir connaître la

plus belle perſonne d'Angleterre; j'allais répondre avec vivacité, lorſque le Chevalier, qui n'avait pas encore enviſagé ce jeune homme le reconnut; il me ſecoua le bras & me dit à voix *baſſe* : c'eſt le Duc de ..... Ce fut à moi de me contenir ; Madame eſt étrangere, pourſuivit-il ; il eſt vrai, *Milord*, dis-je, qu'elle n'eſt pas née en Angleterre, mais ſon pere eſt Anglais ; eſt-ce à lui que j'ai l'honneur de parler, interrompit le prince ; à lui même, *Milord*, répondis-je ? Je peux quelque choſe dans ce royaume-ci, dit-il, je chercherai toujours avec empreſſement les occaſions de vous rendre ſervice. Le Chevalier ſaiſit ce moment pour lui faire en peu de mots le détail des principaux événemens de ma vie. Il appuya ſur tout ſur la priſe de Lile de *Gorée*, à laquelle j'avais eu tant de part. Le Prince écouta ce

récit avec attention. Comment, s'écria-t-il ; un auſſi brave homme paſſerait ſa vie dans l'inaction, n'aurait aucune récompenſe ? c'eſt ce qui ne ſera pas ; j'en parlerai au roi. Mon Prince, lui dis-je, la récompenſe eſt attachée au peu que j'ai fait, je ſerais indigne de ſervir ma patrie, ſi en la ſervant j'ambitionnais autre choſe qne la gloire de faire mon devoir ; je ne demande rien ; content du peu que je poſſede, je me borne à finir ma carriere dans le ſein de la médiocrité & de la vertu ; heureux ſi en mourant je peux laiſſer ma fille mariée à un *honnête homme* qui la rende heureuſe. C'eſt un ſoin qui ne doit guere vous inquiéter, interrompit le Duc, avec tant de charmes, elle ne peut manquer d'être avantageuſement pourvue. Cette converſation aurait duré plus long-tems ; mais elle com-

mençait à m'inquiéter ; la rougeur de ma fille marquait assez son extrême embarras ; nous regagnâmes la porte du jardin, & nous montâmes dans notre carosse, après avoir pris congé du Duc, qui voulut absolument donner la main à ma fille pour y monter. Il nous réitéra ses offres de service en nous quittant ; nous fîmes le trajet du jardin à la maison sans proférer une parole, chacun de nous faisait son *à parte*. Le Chevalier rêvait en amant qui n'est pas sûr de son sort, & qui appréhende des rivaux ; *Cécile*, en jeune fille étonnée & craintive, & moi en pere tendre & allarmé, & si j'ose le dire, en Philosophe Anglais ; je savais que le Duc, bien fait, d'une figure agréable, aimait passionément les femmes ; ce penchant s'était encore accru par la facilité de le satisfaire ; il est rare

que dans le premier rang les hommes consultent les regles de l'équité ; les bornes de leur pouvoir sont celles de leurs desirs ; ils mépriſent la loi qu'ils ne craignent pas. L'hiſtoire nous en fournit mille exemples ; je ne pouvais me diſſimuler que ma fille avait fait une forte impreſſion ſur le Duc ; la maniere paſſionnée avec laquelle il l'avoit regardée, les propos flatteurs qu'il lui avait adreſſés ; ce qu'il m'avait dit à moi-même d'obligeant ; tout m'annonçait ſes ſentimens, & que j'avais lieu de les craindre ! Le Chevalier, après nous avoir accompagnés au logis, ſe retira fort triſte ; ma fille alla ſe coucher, & moi je paſſai une très-mauvaiſe nuit, maudiſſant mille fois l'inſtant où l'on avait propoſé la partie de *Vauxhall*.

Je fis part le lendemain de mes allarmes à *Miladi*, & à M. *Bruff* ;

ils trouverent qu'elles étaient fondées ; ils furent d'avis l'un & l'autre de mettre promptement ordre à nos affaires, & de nous retirer dans notre terre ; nous venions d'en faire l'acquſition par les ſoins de M. *Fitzpatrik*. Il n'y avait plus qu'à y faire tranſporter des meubles, c'était une affaire de quelques jours. Il me reſtait à peu près quatre mille cinq cens guinées ; j'en employai 500 à l'achat des meubles ; j'en gardai mille, tant pour faire face aux dépenſes que j'avais été obligé depuis mon arrivée à Londres, que pour avoir toujours devant moi, ſelon la méthode que j'avais conſtamment obſervée, une ſomme d'argent qui pût me ſervir au beſoin ; je plaçai les autres trois mille ſur un fameux Négociant, ami de M. *Bruſſ*.

Cependant tout ceci me donnait

encore plus d'envie de marier ma chere Cécile. L'amour du Chevalier n'était plus un myſtère, il ne bougeait preſque plus de la maiſon. J'avais quelque raiſon de croire que ma fille ne le voyait pas avec indifférence. Je voulus m'en éclaircir, réſolu de terminer au plutôt cette affaire, ſi ma conjecture ſe trouvait vraie.

Un après-midi que le Chevalier venait de ſortir, je tirai ma fille à l'écart, & je lui parlai en ces termes :

Vous ſavez, ma chere Cécile, avec quelle tendreſſe j'ai élevé votre enfance ; je vous ai toujours traitée moins en pere qu'en ami, répondez à mon amitié par une confiance ſans réſerve ; parlez moi ſans détour, répondez naturellement à la queſtion que je vais vous faire. Le Chevalier de *Motla* vous aime

éperdûment, ſeriez-vous prévenue en ſa faveur ? Moi, mon cher pere, s'écria-t-elle en rougiſſant ; & parle, mon enfant, lui dis-je ? le mal ne ſerait pas ſi grand ; le Chevalier a des mœurs, de la naiſſance, je le verrais avec plaiſir devenir ton mari. Mon cher pere, interrompit-elle ? je ſuis encore ſi jeune ; n'aurais-je pas toujours le tems de me marier ? le mariage eſt pour nous un eſclavage dont les chaînes ſont plus ou moins peſantes, ſelon le caractère du mari que le ſort nous a donné ; ſi vous liſiez dans le fond de mon cœur, vous verriez que je ne deſire que de paſſer mes jours auprès de vous ; j'eſtime le Chevalier, c'eſt un ſentiment qu'on ne peut lui refuſer, mais tout ſe réduit à ce ſentiment là ; juſqu'à préſent, je ne connais l'amour que par la deſcription qu'en ont faite les Poëtes ; je

ſouhaite même ne le connaître jamais autrement ; une paſſion qui rend les ſens victorieux de la raiſon, eſt une paſſion dangereuſe qu'on ne ſaurait éviter avec trop de ſoin. On a beau dire qu'il fait le charme de la vie ; je réponds que les orages ne rendent pas la navigation agréable, un beau calme leur eſt bien préférable ; vivre dans l'indifférence, pratiquer conſtamment le bien, voilà ce qui contribue à adoucir les peines inſéparables de la vie.

Dans la ſaiſon des amours, parler le plus ſublime langage de la Philoſophie, allez-vous vous écrier, *Milord !* mais Cécile née avec un caractere ſérieux, & tourné à la réflexion, en avait encore contracté l'habitude dans la ſolitude dans laquelle elle avait été élevée ; ſon eſprit avait acquis par l'étude, à l'âge de quinze ans le degré de ma-

turité dont il était ſuſceptible. Je la connaiſſais ferme & vraie ; je n'inſiſtai plus en faveur du Chevalier ; je me retirai laiſſant au tems, à ſon mérite & à ſes aſſiduités le ſoin de triompher de ſon indifférence. Nous vîmes avec bien du plaiſir ce ſuperbe & fameux Hôpital, où les matelots, bleſſés & infirmes, trouvent un aſyle auſſi ſûr qu'agréable. Toutes les douceurs d'une vie aiſée leur ſont procurées avec abondance. L'ordre & la propreté qui y régnent, font l'admiration de tous les étrangers. Chaque matelot a ſon petit réduit, où il diſpoſe de lui-même ſans gêner perſonne, & ſans être gêné ; une chaiſe, une table, & un lit en compoſent l'ameublement ; ſort il de ſa retraite ; fait-il quelques pas dans la ſalle, il trouve une foule de camarades avec leſquels il peut s'entretenir ; il y a des

heures marquées pour les repas ; il y en a pour rentrer dans la maiſon, il y en a pour rendre à l'Etre ſuprême ce qui lui eſt dû ; & lorſqu'on n'eſt pas exact, on eſt puni, obligé de porter une robe rouge, & privé de *bierre* pour quelques jours. Cette maiſon eſt bâtie ſur les bords de la Tamiſe ; je ne connais que la belle Egliſe de ſaint Paul, dont l'architecture puiſſe le lui diſputer ; nous allâmes auſſi voir les Hôpitaux, moins beaux, moins propres, moins bien entretenus que celui des matelots, mais toujours dignes d'être vus, & de fixer l'attention d'un Philoſophe. *Miladi* qui avait viſité ceux de Paris, & qui avait été témoin du peu d'ordre & de propreté qui y régnaient, des abus innombrables qui s'y commettaient, de la négligence avec laquelle le ſervice s'y faiſait ; *Miladi* qui avait vu

dans ces Hôpitaux trois ou quatre malades entaſſés dans un même lit, attaqués chacun de différens maux, & s'infectant mutuellement, ne pouvait aſſez s'étonner de tout ce qu'elle voyait. Il faut convenir, *Milord*, toute prévention nationale à part, que pour la charité, & la bienfaiſance, les Anglais ſont le premier peuple de l'Europe ; il eſt rare de voir chez nous un honnête homme dans l'indigence ; y eſt-il précipité par un de ces revers qui ne ſont que trop communs ſur la ſcène du monde, mille chemins lui ſont ouverts pour en ſortir ; il trouve des ſecours de toute eſpéce, c'eſt un avantage qu'on ne trouve pas ailleurs, où il n'eſt que trop ordinaire de voir rebuté & mépriſé l'homme vertueux que la fortune a maltraité.

Nous employâmes encore quelques jours à parcourir les différens

quartiers de la ville que nous n'avions pas vus. Nous ne ſongeâmes plus enſuite qu'à hâter les préparatifs de notre départ. Je n'avais plus d'inquiétude ſur l'avanture de *Vauxhall*. Je n'avais plus entendu parler du Duc ; je préſumais avec quelque fondement que le tableau rapide & varié que préſente à tout moment la ville de Londres, les amuſemens tumultueux qu'il recherchait par goût, & auxquels il ſe livrait avec fureur, lui avaient fait perdre de vue ma fille. M. *Bruſſ* & *Miladi* en porterent le même jugement.

Cependant cette chere fille était tout-à-coup tombée dans une mélancolie affreuſe. Toujours ſeule au fond de ſon appartement, il fallait lui faire violence pour l'en tirer. Ses couleurs étaient ternies, ſes yeux n'avaient plus leur vivacité ordinaire. Elle dépériſſait à vue d'œil ;

je la crus attaquée de cette maladie funeſte, connue dans notre île ſous le nom de *conſomption*. Les plus habiles Médecins furent appellés, ils m'avouerent qu'ils ne connaiſſaient rien à la nature du mal, qu'il y avait apparence qu'il prenait ſa ſource dans quelque chagrin ſecret auquel tout leur art ne pouvait remédier Ils me conſeillerent cependant de la faire voyager. Je propoſai à ma fille de la mener à *Montpellier*, ville renommée dans l'Europe pour la ſalubrité de l'air, & pour l'habileté des Médecins. Elle me répondit avec ſa langueur ordinaire qu'elle ferait ce que je voudrais, mais que par goût elle préférait le ſéjour de la campagne.

J'entrai un matin chez elle ; elle tenait un papier qu'elle ſerra avec empreſſement, & comme honteuſe d'avoir été ſurpriſe ; ſes yeux

étaient rouges & humides. Touché de ce que je voyais, & perſuadé que ce moment allait me découvrir le myſtère que je cherchais à pénétrer depuis ſi long tems, je m'aſſis à ſes côtés, je pris une de ſes mains, je la ſerrai tendrement entre les miennes : ma chere enfant, lui dis-je, je ne ſuis plus votre ami, j'attendais quelque choſe de plus de votre amitié. Ah ! mon cher pere, me dit-elle, en pouſſant un profond ſoupir, que je ſuis malheureuſe ! je ne mérite ni votre eſtime ni votre amitié, je peux à peine prétendre à votre pitié. Tu m'effrayes, mon enfant, interrompis-je, mais non, je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Ton cœur pur comme le jour qui nous éclaire, ne forme pas un ſentiment qui ne tende à la vertu. Ouvres-le-moi, ce cœur, & ne crains rien ; peut-

être trouverons-nous un reméde à tes maux. Ah ! mon cher pere, s'écria-t-elle, ô le meilleur & le plus aimable des hommes ! J'ai beſoin de toute votre indulgence, je ne ſais par où commencer, comment faire un tel aveu ? j'en mourrai de honte ; le Duc . . . non . . . je n'oſerai jamais . . . tenez, ce billet vous éclaircira ; elle me laiſſa un papier, & courut s'enfermer dans ſon cabinet, dont elle n'eut pas plutôt nommé le Duc * * *, que le myſtère fut éclairci. Elle aime le Duc, me diſais-je à moi-même, ſa raiſon n'a pu ſe défendre contre les charmes ſéducteurs de ce Prince : voilà la cauſe de ſon indifférence pour le *pauvre* Chevalier. Mais ſe ſeroit-elle manquée à elle-même ? Non : la paſſion qui la dévore, n'eſt pas une paſſion criminelle ; l'ame vertueuſe de Cécile n'eſt pas faite

pour le crime, la violence du combat peut ſeule la réduire dans le triſte état où elle eſt; ſi elle avait été vaincue, elle ne combattrait pas; ſoutenons-la ſur le penchant de l'abîme; tendons-lui une main bienfaiſante; cette derniere idée me raſſura, & me donna la force de lire le billet, en voici les termes:

» Vous m'aimez, puis-je le croire? » Sans doute votre bouche ne connut » jamais le fard de l'impoſture; quelle » penſée douce & flatteuſe! N'op- » poſez donc plus à ma tendreſſe un » vain ſcrupule qui me déſeſpere; » les ſacrifices ne doivent rien coû- » ter à l'amour; je ſais bien que ſi » ma vie pouvait contribuer à votre » bonheur, je la ſacrifierais à ma » Cécile. »

Viens, ma chere enfant, m'écriais-je, viens te jetter entre les

bras de ton pere ; viens chercher auprès de lui les ſecours dont tu as beſoin ; Dieu ne t'abandonnera pas dans le danger ; la victoire que tu remporteras ſera le prix dû à tes vertus. Vous me pardonnez, s'écria mon aimable fille, en ſe précipitant à mon col, & en m'arroſant de larmes. Te pardonner, repris-je, & quelle faute as-tu commiſe ? Le Duc eſt aimable, Cécile a le cœur tendre, elle l'aime, où eſt donc le mal ? Il n'eſt queſtion que de régler cet amour & de le combattre avec force, ſi vous craignez qu'il ne prenne trop d'empire ſur vous ; l'abſence eſt le ſeul moyen d'en triompher. Quel excès de bonté & d'indulgence, me dit ma fille, je la quittai pour paſſer dans l'appartement de *Miladi*. J'y trouvai M. *Bruſſ.* Je leur fis part de ce que je venais d'apprendre. *Miladi* en fut allarmée ;

M. *Bruff* qui connaiſſait le caractère violent & emporté du Prince, ne me parut pas plus tranquille ; il fut décidé que nous avancerions notre départ de quelques jours. Nos affaires étant finies, rien ne pouvait plus nous arrêter. Un billet que ma fille me remit le lendemain, acheva de me déterminer. Le voici :

» Seriez-vous changée ? je le » crains, je me ſuis préſenté hier » chez vous ; on m'a refuſé, je n'i- » gnore pourtant pas que vous y » étiez, & ſeule, vous n'avez pas » répondu à mon dernier billet ; que » dois je penſer ? raſſurez donc le » plus tendre des amans »

Ma fille prit la plume par mon ordre, & répondit en ces termes :

» Soit inconſtance, ſoit raiſon, je » n'ai pour vous, *Milord*, que le » reſpect dû à votre rang. Vous m'o- » bligerez de ne plus chercher à me

» voir, auſſi-bien ſerait-ce peine perdue, je vous préviens que je ne » lirai plus vos billets, & que ce ſera » le dernier que vous recevrez de » Cécile. »

Ce billet écrit, cacheteté & envoyé, j'allai arrêter ſur le champ une berline à ſix chevaux, dans le deſſein de partir pour ma terre le jour ſuivant. Des meubles que j'avais envoyés, M. *Fitz-Patrik* avait fait meubler un appartement, c'était tout ce qu'il fallait en attendant que M. *Bruſſ* nous eût envoyé le reſte ; il avait abſolument voulu ſe charger de ce ſoin. Je lui remis en partant une bourſe de mille guinées pour le dédommager des dépenſes que je lui avais occaſionnées, tant avant mon départ pour les Indes que depuis notre retour. Nous arrivâmes deux jours après à notre terre.

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE KILPAR,
Traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.

LIVRE DOUZIEME.

NOUS arrivâmes de bonne-heure à notre terre ; M. *Fitz-Patrik*, prévenu de notre arrivée, avait fait ranger en haye dans la cour du château tous mes vaſſaux ; la plupart ſe ſouvenaient encore du bien que je leur avais fait pendant le peu de temps que j'avais été leur Seigneur ;

ils nous saluerent d'une triple décharge de mousqueterie. M. de *Fitz-Patrik* le fils, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, était à leur tête; il me fit un compliment très-bien tourné. M. de *Fitz-Patrik* le pere & sa femme nous attendaient au bas de l'escalier. Le long espace de tems qui s'était écoulé depuis notre séparation, ne m'empêcha pas de les reconnaître au premier coup d'œil. Dans l'été de leur âge ils conservaient toute la fraicheur du printems; c'est le privilege d'une vie réglée & vertueuse. Je les embrassai l'un & l'autre avec un plaisir inexprimable; je leur présentai ma femme & ma fille; nous montâmes tous ensemble dans la salle, où nous trouvâmes une très-belle collation. Je fis distribuer de l'argent aux payfans les plus pauvres; ils nous comblerent de bénédiction. Le Curé parut un moment après avec sa

femme : j'étais dans mon château comme un Roi puiſſant au milieu de ſa cour ; chacun s'empreſſait de venir me voir, chacun briguait à l'envi mes bonnes graces. Je vous avoue, *Milord*, que j'étais flatté, non pas de l'hommage qu'on me rendait, mais du pouvoir que j'avais dans ma petite ſphere de faire du bien à ceux dont le ſort m'avait rendu le Seigneur : nous parcourûmes Cecile, ma femme & moi ; les appartemens du château ; le tendre ſouvenir de l'aimable & vertueuſe épouſe que j'y avais poſſédée, m'arracha quelques larmes ; *Miladi* y applaudit, & y mêla les ſiennes. Ici, diſais-je, nous rendions à l'Être ſuprême ce qui lui était dû, nous le remercions des graces qu'il répandait ſur nous ; là ajoutais-je, nous écoutions les plaintes de nos vaſſaux, & nous leur rendions juſtice ; c'eſt dans ce cabinet que *Miladi*

écrivait le nom des infortunés qui imploraient ſon ſecours, & les moyens les plus propres à les ſoulager ; c'eſt dans cette chambre que lui arriva l'accident funeſte qui l'enleva au monde ; c'eſt dans celle-ci qu'elle s'endormit en paix dans le ſein de l'auteur de ſes jours : voilà où elle raſſemblait tous les jours les pauvres filles du village pour les inſtruire, elle ne dédaignait pas de leur appprendre elle-même à lire & à écrire, c'était même une de ſes plus douces occupations : chaque pas que nous faiſions, nous retraçait quelqu'une de ſes vertus.

M. *Fitz-Patrik* nous pria de permettre que la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe ſe raſſemblât le lendemain dans la grande ſalle du château, & paſſât la journée à danſer. A peine étions-nous levés, que la fête commença : douze jeunes garçons des

mieux faits, en veſtes blanches, avec des rubans à leurs chapeaux, entrerent, conduiſant chaqu'un une jeune fille habillée de blanc, & couronnée d'une guirlande de fleurs; ils étaient ſuivis d'une bande d'inſtrumens, qui, pour être champêtres, n'étaient pas moins mélodieux. Ils ouvrirent le bal par une danſe allégorique, qui exprimait le retour de l'âge d'or; elle fut exécutée avec autant de juſteſſe que de graces; les contredanſes ſuivirent. Je fis ſervir un grand repas; *Cecile*, *Miladi*, *Julie*, les *Fitz-Patrik* & moi nous nous mîmes à table avec ces *bonnes-gens* qui parurent pénétrés de reconnaiſſance.

Qu'il en coûte peu, quand j'y penſe, *Milord*, pour contenter ceux que la fortune a placés au-deſſous de nous; une légere civilité, la moindre prévenance nous les attache, & qu'il y a de l'inhumanité à leur refuſer ſi

peu de choſe ! C'eſt ce que font pourtant la plupart des Grands ; on dirait que leurs inférieurs ſont d'une nature différente ; par leurs airs faſtueux & mépriſans, par leur ton impérieux & choquant ils inſultent leurs ſemblables, il n'y a pas juſqu'à leur politeſſe qui ne porte l'empreinte du mépris.

La danſe recommença après le repas, la journée fut terminée par une cérémonie d'autant plus agréable, qu'elle était moins prévue. Ces douze couples d'amants furent mariés dans la Chapelle du château. *Miladi*, bien aſſurée de mon approbation, avait voulu commencer à entrer dans l'exercice de ſes droits par ce trait de bienfaiſance. Il nous en coûta vingt-cinq guinées pour faire le bonheur de vingt-quatre perſonnes. *Cecile* & elle me ménagerent cette agréable ſurpriſe ; je leur dois la juſtice que

je n'étais que leur écolier dans l'art de faire le bien.

Décidé à paſſer ma vie dans ma terre, je ſongeai à m'en rendre le ſéjour auſſi agréable qu'il ſerait poſſible ; je reçus peu de jours après de *Londres* les meubles qui me manquaient : ſans être magnifiques, ils étaient aſſez beaux pour orner mes appartemens. Je fis reguerpir les murs, blanchir les plafonds, verniſſer les lambris ; au moyen de ces réparations, je me vis dans peu logé très-agréablement. Toute la Nobleſſe du voiſinage vint nous rendre viſite. J'aurais fort ſouhaité que quelqu'un de ces Gentils-hommes eût pû plaire à *Cecile*. Ma paſſion était de la voir établie ; mais comme je l'ai déja dit, je ne voulais point la gêner. Pluſieurs d'entr'eux en devinrent éperdument amoureux ; il y en eut qui me firent faire des propoſitions, un entr'autres

qui avait mille guinées de revenu. Sans avoir ces manieres polies & recherchées qui diſtinguent l'homme de cour, ſans avoir cette imagination vive & brillante qui tient ſouvent lieu de tout autre mérite, il avait l'eſſentiel de la politeſſe, un bon cœur & un jugement ſain, maître d'ailleurs de lui-même, & âgé de quarante-cinq ans, il faiſait enviſager un ſort heureux pour celle qui deviendrait ſa compagne ; il rendit avec mon agrément des ſoins à *Cecile* ; elle les reçut avec ſa douceur & ſa complaiſance ordinaires, elle m'avoua même que ſi ſon parti n'avait pas été pris, ſi elle avait pû ſe décider pour quelqu'un, c'eût été ſans doute en ſa faveur ; qu'il poſſédait toutes les qualités qu'on pouvait déſirer dans un mari ; mais qu'elle ſe ſentait pour le mariage une repugnance invincible : malheureuſe enfant qui était l'eſclave & la

victime d'une paſſion dont elle ne pouvait ſe rendre la maîtreſſe.

Hélas ! mon cher pere, me dit-elle un jour : Vous m'avez permis, ordonné même de vous ouvrir mon ame, de vous en faire voir tous les replis ; je croyais que l'étude & mes réflexions m'avaient rendu le repos après lequel je ſoupirais, je me ſuis trompée. Le Prince a juré ma perte, il m'a fait tenir le billet le plus tendre : le voilà ajouta-t-elle, il me demande une entreveue, il parle de la pureté de ſes intentions, il eſt libre, il veut contracter avec moi un engagement ſacré. Que Je ſuis malheureuſe de l'avoir connu ! Ma fille, lui dis-je, après avoir lû le billet : je vous remercie de la confiance que avez en moi ; voulez-vous ſuivre mes conſeils ? ne vous rebutez pas, combattez avec force, il en coûte à la nature, je le ſais ; mais enfin ce pen-

chant ne peut que faire les malheurs de votre vie, il faut abſolument l'étouffer, avec les ſentimens nobles & vertueux que je vous connais, le plus ſûr moyen ſerait de vous marier ; un mari ſerait un frein reſpectable qui vous tiendrait en garde contre vous-même. Qu'elle force le devoir n'a-t-il pas ſur une ame de la trempe de la vôtre ? Le Prince, ou veut vous abuſer, ou s'abuſe lui-même : eſt-il maître de lui, pour pouvoir en diſpoſer ? ne ſe doit-il pas tout entier à l'État ? & les perſonnes de ſon rang peuvent-elles ſuivre leur inclination ? La choſe ſouffrirait peut-être moins de difficulté s'il portait la couronne, il n'aurait à combattre que la volonté de l'État. *Edouard IV.* fit un mariage d'inclination, qui remplit de trouble & de déſolation ſon Royaume, & qui penſa le précipiter de ſon Trône.

Mon cher *papa*, répondit en pleurant la douce, la tendre *Cecile*, je me ſuis dit tout cela, & je triompherai de moi-même, dût-il m'en coûter la vie; mais n'exigez pas de votre fille un mariage qui me rendrait la plus infortunée des femmes. Je n'inſiſtai plus.

Je cherchais cependant avec empreſſement les occaſions de diſſiper cette chere *enfant*; j'avais été paſſer quelques jours avec elle à une petite ville peu éloignée de notre terre. *Julie* nous avait ſuivis; nous revenions tous trois dans ma voiture: deux domeſtiques à cheval nous eſcortaient, ils étaient bien armés, ils menaient en main un cheval admirable dont le hazard m'avait fait faire l'acquiſition; nous allions fort lentement. La converſation ne pouvait être que ſérieuſe entre trois perſonnes, dont l'une avait eſſuyé toutes les viciſſitudes, l'autre

toutes les rigueurs de la fortune, & la troiſiéme était actuellement livrée à la paſſion la plus violente.

Hélas ! dit la tendre *Cecile*, ne ſommes-nous nés que pour ſouffrir ? Le mal phiſique, le mal moral aſſiégent de toutes parts notre miſérable nature. Renfermer un cœur ſenſible dans un corps débile, être l'eſclave de ſes paſſions, déſirer ce qu'on ne peut obtenir, ſe dégoûter de ce qu'on poſſede, employer la raiſon à aggraver ſes maux, & au bout de tout cela mourir, voilà le partage de l'homme... Mourir, reprit-elle, après quelques momens de ſilence ?... La mort que l'on redoute tant, n'eſt rien ; c'eſt au contraite le terme de nos peines ?... Et quel être raiſonnable voudrait naître pour ne point mourir ?... Ma charmante, lui dit *Julie*, vous conviendrez que voilà des réflexions bien triſtes, pourquoi, permettez-

moi de vous le dire, voir les choſes du mauvais côté ? pourquoi ne pas tirer parti de ſa ſituation ? La vie eſt par elle-même un très-grand bien ; mais elle devient d'un prix infini, ſi l'on conſidere les avantages qui y ſont attachés. Si la ſenſibilité donne des peines, vous m'accorderez auſſi qu'elle eſt la ſource de tout plaiſir. Les paſſions ſont l'élément du cœur humain ; point de grandes choſes ſans les paſſions, elles menent au grand en tout genre ; & que deviendrions-nous ſans les deſirs ? notre vie ſerait une végétation perpétuelle, la raiſon ... ah ! c'eſt le plus beau préſent que les hommes ayent reçu de la Divinité. Je rapporte cette converſation pour amuſer ma douleur en retardant le triſte récit que j'ai à vous faire ; mes plaies ſont prêtes à ſe rouvrir, le tems ne les fermera jamais bien : ma chere *Cecile*, mon

enfant *bien-aimé*, tu faisais les délices de ma vie, qui pourra me consoler de ta perte ?

Nous n'avions guere plus d'une heure de chemin pour arriver chez moi : le jour baissait, lorsqu'en traversant un bois, nous entendîmes un *coup de sifflet* qui fut suivi un instant après de plusieurs coups de fusil. J'aurais été peu allarmé, si le danger n'avait menacé que moi ; mais j'avoue que je tremblai pour le dépôt précieux dont j'étais chargé ; nous avancions toujours, quoique lentement : bientôt nous apperçûmes à travers les arbres deux hommes richement vêtus qui se défendaient avec une valeur surprenante contre sept ou huit voleurs ; à quelques pas d'eux était un carrosse ; on avait coupé les traits des chevaux ; quelques femmes qui y étaient renfermées, poussaient des cris lamenta-

bles. Je ne balançai pas, je fis arrêter ma voiture ; & montant à cheval, malgré les prieres de ma fille qui ne tremblait que pour mes jours, je courus, ſuivi d'un de mes gens, au ſecours des infortunés qu'on aſſaſſinait ; j'ordonnai à mon autre laquais de reſter auprès de la voiture pour la défendre : je jugeai, avec raiſon, qu'un ſecours inopiné tel que le nôtre, ſuffirait pour mettre en fuite des ſcélérats épouvantés par l'horreur de leur crime. De deux coups de piſtolet nous en mîmes deux hors de combat à notre arrivée, les autres ne ſe défendirent pas, ils ſe diſperſerent dans les bois. Un de ces malheureux lâcha en fuyant ſa carabine ; la balle alla donner contre les pannaux de ma voiture, un cri aigu ſe fait entendre ; j'accours, je trouve mon aimable, mon infortunée *Cecile* bleſſée & couverte de ſon ſang ; *Julie* la ſoutenait

d'une main, de l'autre, elle tâchait d'arrêter avec ſon mouchoir le ſang qui ſortait de ſa bleſſure ; ſon viſage panché ſur celui de *Cecile*, était couvert de larmes. Que devins-je, *Milord*, à un pareil ſpectacle ; je ne voyais, je n'entendais plus ; tranſi, immobile, je demeurai quelques inſtans dans un état qui tenait de l'anéantiſſement ; paſſant toup d'un coup à l'extrêmité oppoſée, furieux, je m'élance de cheval, & me jette aux genoux de mon aimable fille, je les preſſe, je baiſe ſes mains avec le tranſport du délire, je fais mille extravagances ; à peine put-elle me jetter un regard. Dieu ! quel regard ? Elle veut ouvrir la bouche, la parole expire ſur ſes levres, le voile de la mort couvrait déja tous ſes traits ; que faire cependant ? quel parti prendre ? la nuit approchait, mes domeſtiques qui ſe poſſédaient mieux

que moi, coupent à la hâte quelques branches d'arbre, & en font un brancard ; ils y placent ma chere fille, après avoir mis un léger appareil à ſa bleſſure, & avoir employé à cet uſage juſqu'à leurs chemiſes : *Julie* ſuivait le brancard, ſoutenant la tête de *Cecile :* je marchais à côté, mes mains tendrement enlacées dans les ſiennes, occupé du triſte objet qui était ſous mes yeux, je ne faiſais non plus d'attention à tout ce qui m'environnait, que ſi nous euſſions été ſeuls dans l'univers. Des deux étrangers que j'avais ſecourus, l'un était dangereuſement bleſſé, on l'avait remis dans le carroſſe ; l'autre était monté ſur le ſiége, & conduiſait doucement la voiture : la mienne était reſtée au milieu du chemin ; l'un des deux voleurs bleſſés avait repris ſes forces, & gagnait l'épaiſſeur du bois ; il était à craindre qu'il ne vint fon-

dre ſur nous avec ſes camarades. Quelle réſiſtance aurais-je pû leur oppoſer ? la vie m'était inſupportable, m'en délivrer, eût été me rendre un grand ſervice. Mes gens, quoique affligés, voyaient le danger dans toute ſon étendue, & pour l'éviter, ils accéléraient leur marche.

Nous arrivâmes enfin à la grande avenue du château ; une choſe que je redoutais, & qui aggrava mes maux, fut la préſence de *Miladi*; cette tendre mere, cette épouſe adorable, était ſortie dans le deſſein de venir à notre rencontre : que devint-elle, lorſqu'elle apperçut de loin ce convoi funêbre qui s'approchait lentement ? que lui annonçait-il ? quel préſage ſiniſtre ? Tremblante, elle double le pas, elle eſt déja aſſez près pour diſtinguer les objets ; que voit-elle ? Ah ! n'eſſayons pas de rétracer ici ce qui ſe paſſa dans ſon ame ; il faut ſe

trouver dans une ſituation pareille, avoir un cœur auſſi ſenſible que le ſien pour ſentir toute l'horreur de ce moment ; auſſi n'y réſiſta-t-elle pas; je la vis chanceller, également déchirée par l'amour & la nature. Pere & époux malheureux, je quitai les mains da ma fille pour ſoutenir ſa mere, M. & Madame *Fitz - Patrik*, *Julie* & preſque tous mes gens ſurvinrent. L'un d'eux, ſans attendre mes ordres, (étais-je en état d'en donner) monta ſur le champ à cheval, & alla à toute bride dans la ville voiſine chercher un Chirurgien célebre par les cures qu'il avait opérées, tandis qu'un autre nous amenait le Chirurgien du hameau ; il mit ſimplement un appareil, ſans rien décider ſur la qualité de la bleſſure ; elle n'avait point de fievre, mais ſon pouls était ſi bas, elle avait de ſi fréquentes faibleſſes, que nous craignions à tout

moment qu'elle n'expirât : *Miladi*, qu'on avait tranſportée dans une chambre voiſine, revenue à elle, ne fit qu'un cri après ſa fille ; on la conduiſit à côté de ſon lit ; l'aimable enfant n'avait pas la force de parler, mais elle nous témoignait ſa reconnaiſſance par la douceur de ſes regards, ſes moindres geſtes annonçaient ſa ſenſibilité.

Le Chirurgien arriva enfin ; tous les ſpectateurs ſe rangerent, attendant dans un morne & profond ſilence ſa déciſion. Cet homme, conſommé dans ſon art, ignorait ces détours, ces adouciſſemens que mettent en pratique les perſonnes de ſa profeſſion ; la vérité ſortit toujours toute nue de ſa bouche, il s'embaraſſait peu qu'elle dût bleſſer ceux à qui il la diſait. Cette raiſon m'engagea à ſupplier *Miladi* de ſe retirer ; cette femme ſi douce & ſi complaiſante juſ-

qu'alors ne tint nul compte de ma priere, elle s'obſtina à demeurer : je priai alors le Chirurgien de s'obſerver, & de ne déclarer qu'à moi ſeul l'état de ma malheureuſe fille ; il me le promit : non que j'euſſe plus de force d'eſprit que *Miladi*, peut-être même en avais-je moins ; mais mon tempéremment plus robuſte pouvait réſiſter plus aiſément à la force de l'impreſſion.

Le Chirurgien leva l'appareil, & après avoir ſondé la plaie, il me tira à l'écart. Je ne vous diſſimulerai pas, *Milord*, me dit-il, que le danger eſt très-grand, le coup a pénétré dans la poitrine ; elle eſt morte, ſi on ne la ſaigne pas au pied, je ne réponds pas que la ſaignée la ſauve ; mais c'eſt le ſeul moyen, il faut l'employer ; je le repete, elle eſt morte, ſi on ne la ſaigne ; je n'ai point voulu faire d'inciſion, parce que ſon état étant juſ-

qu'à préſent déſeſpéré, il eſt inutile de la faire ſouffrir. Faites tout ce que vous voudrez, Monſieur, lui répondis-je, qu'eſt-il beſoin de me conſulter ? je vous donnerai avec plaiſir la moitié de mon bien, ſi vous me rendez ma chere enfant. Comme je craignais avec raiſon que dans l'extrême faibleſſe où elle était, & après la quantité de ſang qu'elle avait perdu, une ſaignée ne l'emmenât, j'inſiſtai de nouveau, pour que *Miladi* ſortit de l'appartement. Non, mon ami, me dit-elle, je ne veux point quitter ma fille, je veux mourir avec elle.

La ſaignée ſe fit ſans accident, j'en augurai bien. Le Chirurgien m'aſſura quelques momens après qu'il y avait de l'amendement, & que ſi le lendemaint elle était dans le même état, il ferait les opérations convenables, quelques douloureuſes qu'elles fuſ-

ſent. Sur cette aſſurance je me jettai ſur un lit de repos ; l'accablement me procura quelques heures de ſommeil, ſouvent interrompu à la vérité ; *Miladi* paſſa la nuit dans un fauteuil. A la pointe du jour, j'étais déja ſur pied depuis long-tems, le Chirurgien leva l'appareil ; ſa déciſion ne fut pas favorable, ſans être pourtant déſeſpérante. Vers les huit heures, ma chere *Cecile* recouvra la parole ; après nous avoir regardés tour-à-tour ſa mere & moi : Pourquoi vous affliger, nous dit-elle ? je me trouve mieux, & puis, vaux-je donc tant la peine d'être regrettée ? Ce peu de mots me pénétra ; je pris la main de cette chere enfant, j'y colai mes levres avec une ardeur dont je ne fus pas le maître. Non, lui dis-je, non, ma *Cecile*, le ciel aura pitié de moi, tu ne me feras point ravie. Mon cher pere, me répondit-elle, il faut s'at-

tendre à tout, les jugemens de Dieu ſont juſtes, nous devons les adorer ſans les approfondir ; s'il m'appelle à lui au commencement de ma carriere, il a ſes raiſons ; que ſais-je ? c'eſt peut-être un trait de ſa bonté : je n'aurais pas eu la force de réſiſter au panchant qui m'entraînait, c'eſt pour me ſauver de ma propre faibleſſe que ce Dieu de miſéricorde me retranche du nombre des vivans : je meurs pleine de confiance en ſa bonté. Il me tend les bras, il m'ouvre les portes du ſéjour céleſte, pourquoi vous affliger, ô mon cher pere, ô la plus tendre & la plus aimable des meres, votre fille ſera éternellement heureuſe. C'eſt ainſi que cette chere fille employait ſes derniers momens à nous conſoler ; elle était d'une tranquilité admirable, & nous fondions tous en larmes : l'effort qu'elle faiſait pour parler, avait animé ſon

tein,

tein, on ne pouvait la regarder ſans admiration. Le Curé entra; nous nous écartâmes tous. Après l'avoir entretenue quelques momens, c'eſt un Ange que votre fille, nous dit-il. Quelle réſignation! quelle ferveur! ne la regrettez pas, ſon ſort eſt plutôt à envier; ce monde corrompu n'était pas digne de poſſéder une ſi belle ame.

Vers le midi il lui prit une faibleſſe qui nous cauſa des mortelles allarmes; quand elle eut repris l'uſage de ſes ſens: Voulez-vous bien, dit-elle, permettre, mon cher pere & vous auſſi ma tendre mere, que je donne à *Julie* une marque de ma reconnaiſſance, permettez que je diſpoſe en ſa faveur de ma montre & de mon linge; je vous prie auſſi de faire vendre mes robes, mon collier de perles & mes boucles de diamant, & d'en diſtribuer l'argent aux pauvres

familles de votre terre. Je répondis par un ſigne de tête. Elle ſe fit enſuite apporter ſa caſſette, elle diſtribua environ cent guinées aux domeſtiques qui pleuraient tous : *Julie* & moi nous éclations en ſanglots ; *Miladi* était dans un accablement morne & ſtupide.

Je vous remercie, ô le meilleur des peres, ô la plus tendre des meres, reprit d'un air riant *Cecile* ! mettez le comble à toutes vos faveurs, accordez-moi une grace, je ſens que je m'affaiblis, épargnez-vous un ſpectacle cruel : retirez-vous, ne mêlez pas de l'amertume à mes derniers momens par une douleur que l'excès pourrait rendre criminelle ; laiſſez-moi me receuillir & offrir volontairement un ſacrifice devenu néceſſaire. Ne nous réunirons-nous pas un jour pour ne plus nous ſéparer ? Nous nous retirâmes tous dans le

fond de la chambre ; *Miladi* ſeule s'obſtina à reſter. Vous voulez donc m'affliger, ma chere mere, lui dit cet *ange* ; & qu'eſt devenue cette raiſon dont vous avez conſtamment fait uſage ; ſongez que l'auteur de vos jours & des miens s'offenſe de votre déſeſpoir, & qu'il veut être obéi... Après quelques momens de ſilence, j'entendis un ſoupir ; nous nous approchons du lit : *Cecile*, la vertueuſe, l'adorable *Cecile* n'était plus, elle était morte ſans convulſions, ſans agonie, ſans toutes ces horreurs qui précédent la mort ; en un mot elle s'était endormie du ſommeil des juſtes.

C'eſt par ce triſte événement que je finis le récit ſi varié de mes malheurs. *Miladi* accablée de ce coup terrible, tomba dangereuſement malade ; elle a même toujours été depuis

dans un état de langueur qui me fait craindre de ne la pas conſerver long-tems. Pour moi je vis dans la plus grande retraite ; mon plus grand plaiſir, après avoir pleuré tous les jours ſur le tombeau de ma fille, eſt de me promener dans une allée de ciprès, qui n'en eſt pas éloignée. Le bon M. *Bruſs* à quitté *Londres* pour ſe fixer au-près de nous ; je puiſe dans ſes entretiens une ſource intariſſable de conſolation ; ſa fille, ſon gendre, ſon petit-fils & *Julie* qui par ſon attachement pour nous & les rares qualités qu'elle poſſede, ne mérite pas d'être miſe au rang des domeſtiques ; voilà toute notre compagnie, nous n'en voulons même point d'autre : il n'eſt plus de joie, plus de plaiſir pour nous dans ce monde ; *Milord*, cette chere enfant faiſait les délices de notre vie, nous n'aſpirons plus qu'après le mo-

ment qui nous rejoindra à elle ; heureux, ſi l'Être ſuprême, touché de nos maux, nous accorde cette grace, la ſeule que nous demandions, & que nous tâchons de mériter.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

ERRATA.

Avant-Propos, lig. 8. en, *liſez* n'en.

I. PARTIE.

Page 1, lig. 7. ſupporté, *liſez* ſupportés.

Page 72, lig. 8. ſource, *liſez* reſſource.

II. PARTIE.

Page 69, lig. 15. rendu, *liſez* rendue.

Page 196, lig. 15. quittai, *liſez* quittais.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit intitulé, *Mémoires du Chevalier de Kilpar, traduits ou imités de l'Anglais de M. FIELDING.* L'Ouvrage m'a paru intéreſſant, agréable & moral tout à la fois; il a l'amuſant du Roman ſans en avoir les dangers; & j'ai cru qu'on pouvait en permettre l'impreſſion. *A Paris ce 2 Janvier 1768.*

LOUVEL.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT; Notre le Sieur *L. D. M.*... nous a fait expoſer qu'il déſirerait faire imprimer & donner au Pubic un Ouvrage intitulé, *Mémoires du Chevalier de Kilpar, ou le Nouveau Robinſon, imité de l'Angais.* S'il nous plaiſait lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant trois années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. FAISONS defenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & aux autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A LA CHARGE

que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du Contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit foi ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le deuxieme jour du mois de Mars, l'an mil ſept cent ſoixante-huit & de notre regne le cinquante-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 369 fol. 395. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 12 Mars 1768.

GANEAU, Syndic.

PQ
1985
.G14
1960
c.1

B.b Fiat

4102941

A
L 2
110/93
*